

Erckmann-Chatrian

Contes I



BeQ

Émile Erckmann
Alexandre Chatrian

Contes

Premier livre

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 185 : version 1.01

Originaires de la Lorraine, Émile Erckmann (1822-1899) et Alexandre Chatrian (1826-1890) ont écrit ensemble et publié leurs œuvres sous le nom de *Erckmann-Chatrion*. Ils ont écrit de nombreux contes, des pièces, des romans, dont *l'Ami Fritz*.

L'oreille de la chouette

Le 29 juillet 1835, Kasper Bœck, berger du petit village d'Hirschwiller, son large feutre incliné sur le dos, sa besace de toile filandreuse le long des reins, et son grand chien à poil fauve sur les talons, se présentait, vers neuf heures du soir, chez M. le bourgmestre Pétrus Mauerer, lequel venait de terminer son souper, et prenait un petit verre de kirschwasser pour faciliter sa digestion.

Ce bourgmestre, grand, sec, la lèvre supérieure couverte d'une large moustache grise, avait jadis servi dans les armées de l'archiduc Charles ; il était d'humeur goguenarde, et gouvernait le village, comme on dit, au doigt et à la baguette.

– Monsieur le bourgmestre, s'écria le berger tout ému.

Mais Pétrus Mauerer, sans attendre la fin de son discours, fronçant le sourcil, lui dit :

– Kasper Bœck, commence par ôter ton chapeau, fais sortir ton chien de la chambre, et puis parle clairement, intelligiblement, sans

bégayer, afin que je te comprenne.

Sur ce, le bourgmestre, debout près de la table, vida tranquillement son petit verre, et huma ses grosses moustaches grises avec indifférence.

Kasper fit sortir son chien et revint le chapeau bas.

– Eh bien ! dit Pétrus, le voyant silencieux, que se passe-t-il ?

– Il se passe, que *l'esprit* est apparu de nouveau dans les ruines de Geierstein !

– Ah ! je m'en doutais... Tu l'as bien vu ?

– Très bien, monsieur le bourgmestre.

– Sans fermer les yeux ?

– Oui, monsieur le bourgmestre... j'avais les yeux tout grands ouverts... Il faisait un beau clair de lune.

– Et quelle forme a-t-il ?

– La forme d'un petit homme.

– Bon !

Et se tournant vers une porte vitrée, à gauche :

– Katel ! cria le bourgmestre.

Une vieille servante entrouvrit la porte.

– Monsieur ?

– Je vais faire un tour de promenade dehors... sur la côte... tu m’attendras jusqu’à dix heures... Voici la clef.

– Oui, monsieur.

Alors le vieux soldat décrochant un fusil de dessus la porte, en vérifia l’amorce et le mit en bandoulière ; puis s’adressant à Kasper Bœck :

– Tu vas prévenir le garde champêtre de me rejoindre dans la petite allée des houx, lui dit-il, derrière le moulin. Ton *esprit* doit être quelque maraudeur... Mais si c’était un renard, je t’en ferais faire un magnifique bonnet à longues oreilles.

Maître Pétrus Mauerer et l’humble Kasper sortirent alors. Le temps était superbe, les étoiles innombrables. Tandis que le berger allait frapper à la porte du garde champêtre, le bourgmestre s’enfonçait dans une petite allée de sureaux, qui serpente derrière la vieille église. Deux minutes

après, Kasper et Hans Gøerner, le briquet sur la hanche, rejoignaient en courant maître Pétrus dans l'allée des houx. Tous trois s'acheminèrent de compagnie vers les ruines de Geierstein.

Ces ruines, situées à vingt minutes du village, paraissent assez insignifiantes ; ce sont quelques pans de murailles décrépite, de quatre à six pieds de hauteur, qui s'étendent au milieu des bruyères. Les archéologues appellent cela les aqueducs de Seranus, le camp romain du Holderlock, ou les vestiges de Théodoric, selon leur fantaisie. La seule chose qui soit vraiment remarquable dans ces ruines, c'est l'escalier d'une citerne taillée dans le roc. À l'inverse des escaliers en volute, au lieu de cercles concentriques se rétrécissant à chaque marche, la spirale de celui-ci va s'élargissant, de sorte que le fond du puits est trois fois plus large que l'ouverture. Est-ce un caprice d'architecture, ou bien quelque autre raison qui a déterminé cette construction bizarre ? Peu nous importe ! Le fait est qu'il en résulte dans la citerne, ce vague bourdonnement que chacun peut entendre en appliquant l'oreille contre un coquillage et que vous percevez les pas

des voyageurs sur le gravier, le souffle de l'air, le murmure des feuilles, et jusqu'aux paroles lointaines de ceux qui passent au pied de la côte.

Nos trois personnages gravissaient donc le petit sentier, entre les vignes et les potagers d'Hirschwiller.

– Je ne vois rien, disait le bourgmestre en levant le nez d'un air moqueur.

– Ni moi non plus, répétait le garde champêtre, imitant le ton de l'autre.

– Il est dans le trou, murmurait le berger. – Nous verrons... nous verrons... reprenait le bourgmestre.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent, au bout d'un quart d'heure, à l'ouverture de la citerne. Je l'ai dit, la nuit était claire, limpide et parfaitement calme. La lune dessinait, à perte de vue, un de ces paysages nocturnes aux lignes bleuâtres, parsemés d'arbres grêles, dont les ombres semblent tracées au crayon noir. Les bruyères et les genêts en fleurs parfumaient l'air de leur odeur un peu âpre, et les grenouilles d'une mare

voisine chantaient leur grasse antienne, entrecoupée de silences. Mais tous ces détails échappaient à nos bons campagnards ; ils ne songeaient qu'à mettre la main sur *l'esprit*.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'escalier, tous trois firent halte et prêtèrent l'oreille, puis ils regardèrent dans les ténèbres... Rien n'apparaissait... rien ne remuait.

– Diable, dit le bourgmestre, nous avons oublié de prendre un bout de chandelle... Descends, Kasper, tu connais mieux le chemin que moi... je te suis.

À cette proposition, le berger recula brusquement... S'il s'était cru, le pauvre homme aurait pris la fuite ; sa mine piteuse fit rire le bourgmestre aux éclats.

– Eh bien, Hans, puisqu'il ne veut pas descendre, montre-moi le chemin, dit-il au garde champêtre.

– Mais, monsieur le bourgmestre, dit celui-ci, vous savez bien qu'il manque des marches, nous risquerions de nous casser le cou.

– Alors, que faire ?

– Oui, que faire ?

– Envoie ton chien, reprit Pétrus.

Le berger siffla son chien, lui montra l'escalier, l'excita... mais lui, pas plus que les autres, ne voulut risquer l'aventure.

Dans ce moment, une idée lumineuse frappa le garde champêtre :

– Hé ! monsieur le bourgmestre, dit-il, si vous lâchiez un coup de fusil là-dedans.

– Ma foi, s'écria l'autre, tu as raison... on verra clair, au moins.

Et sans hésiter, le brave homme s'approcha de l'escalier, épaulant son fusil.

Mais, par l'effet d'acoustique que j'ai signalé précédemment, *l'esprit*, le maraudeur, l'individu qui se trouvait effectivement dans la citerne, avait tout entendu. L'idée de recevoir un coup de fusil ne parut pas lui sourire, car d'une voix grêle, perçante, il cria :

– Halte ! ne tirez pas... je monte !

Alors les trois fonctionnaires se regardèrent en riant tout bas, et le bourgmestre, s'inclinant de nouveau dans l'ouverture, s'écria d'un ton rude :

– Dépêche-toi, coquin, ou je tire... Dépêche-toi !

Il arma son fusil, dont le tic-tac parut hâter l'ascension du personnage mystérieux ; on entendit rouler quelques pierres. Cependant il fallut bien encore une minute pour le voir apparaître, la citerne ayant soixante pieds de profondeur.

Que faisait cet homme au milieu de pareilles ténèbres ? Ce devait être quelque grand criminel ! Ainsi pensaient du moins Pétrus Mauerer et ses acolytes.

Enfin, une forme vague se détacha de l'ombre, puis lentement... progressivement, un petit homme, haut de quatre pieds et demi au plus, maigre, déguenillé, la figure sèche et jaune comme un vieux buis.

Nuremberg, l'œil étincelant comme celui d'une pie et les cheveux en désordre, roux, flétris

comme de la bruyère desséchée... un petit homme, la chemise débraillée, les vêtements en lambeaux, sortit en criant :

– De quel droit venez-vous troubler mes études, misérables ?

Cette apostrophe grandiose ne cadrerait guère avec son costume et sa physionomie ; aussi le bourgmestre indigné lui répliqua :

– Tâche de te montrer honnête, mauvais drôle, ou je débute par t’administrer une correction.

– Une correction ! dit le petit homme en bondissant de colère, et se dressant sous le nez du bourgmestre.

– Oui, reprit l’autre, qui pourtant ne laissait pas d’admirer le courage du pygmée, si tu ne réponds pas d’une manière satisfaisante aux questions que je vais te poser. Je suis le bourgmestre d’Hirschwiller ; voici le garde champêtre, le berger et son chien, nous sommes plus forts que toi... sois sage et dis-moi paisiblement qui tu es, ce que tu viens faire ici, et pourquoi tu n’oses paraître au grand jour...

Ensuite nous verrons ce que l'on fera de toi.

– Tout cela ne vous regarde pas, répondit le petit homme de sa voix cassante. Je ne vous répondrai pas.

– Dans ce cas, en avant, marche ! fit le bourgmestre, qui le saisit d'une main ferme par la nuque ; tu vas coucher en prison.

Le petit homme se débattait comme une martre ; il cherchait même à mordre, et le chien lui flairait déjà les mollets, quand, tout épuisé, il dit, non sans quelque noblesse :

– Lâchez-moi, monsieur, je cède à la force... je vous suis !

Le bourgmestre, qui ne manquait pas de savoir-vivre, devint plus calme à son tour.

– Vous me le promettez ? dit-il.

– Je vous le promets !

– C'est bien... marchez en avant.

Et voilà comme, dans la nuit du 29 juillet 1835, le bourgmestre fit la capture d'un petit homme roux, sortant de la caverne du Geierstein.

En arrivant à Hirschwiller, le garde champêtre courut chercher la clef de la prison, et le vagabond fut enfermé à double tour, sans oublier le verrou extérieur et le cadenas. Tout le monde fut ensuite se reposer de ses fatigues, et Pétrus Mauerer, s'étant couché, rêva jusqu'à minuit à cette singulière aventure.

Le lendemain, vers neuf heures, Hans Gœrner, le garde champêtre, ayant reçu l'ordre d'amener le prisonnier à la maison commune, pour lui faire subir un nouvel interrogatoire, se rendit avec quatre vigoureux gaillards au violon. Ils en ouvrirent la porte, tout curieux de contempler le feu follet. Mais quelle ne fut pas leur surprise, en le voyant pendu par sa cravate au grillage de la lucarne ! Plusieurs disent qu'il se débattait encore... d'autres qu'il était déjà raide... Quoi qu'il en soit, on courut chez Pétrus Mauerer, pour le prévenir du fait, et ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'arrivée de celui-ci, le petit homme avait rendu le dernier soupir.

Le juge de paix et le docteur d'Hirschwiller dressèrent un procès-verbal en règle de la

catastrophe ; puis on enterra l'inconnu dans un champ de luzerne, et tout fut dit !

Or, environ trois semaines après ces événements, j'allai voir mon cousin Pétrus Mauerer, dont je me trouve être le plus proche parent, et, par conséquent, l'héritier. Cette circonstance entretient entre nous une liaison assez intime. Nous dînions ensemble, causant de choses indifférentes, lorsque le bourgmestre me raconta la petite histoire précédente, comme je viens de la rapporter moi-même.

– C'est étrange, cousin, lui dis-je... vraiment étrange... Et vous n'avez aucun autre renseignement sur cet inconnu ?

– Aucun.

– Vous n'avez rien trouvé qui pût vous mettre sur la voie de ses intentions ?

– Absolument rien, Christian.

– Mais, au fait, que pouvait-il faire dans la citerne ?... de quoi vivait-il ?

Le bourgmestre haussa les épaules, remplit nos verres et me répondit :

– À ta santé, cousin.

– À la vôtre.

Nous restâmes quelques instants silencieux... Il m'était impossible d'admettre la fin brusque de l'aventure... et, malgré moi-même, je rêvais avec mélancolie à la triste destinée de certains hommes qui paraissent et disparaissent dans ce monde, comme l'herbe des champs, sans laisser le moindre souvenir ni le moindre regret.

– Cousin, repris-je, combien peut-il y avoir d'ici aux ruines de Geierstein ?

– Vingt minutes, au plus... Pourquoi ?

– C'est que je voudrais les voir.

– Tu sais que nous avons aujourd'hui réunion du conseil municipal, et que je ne puis t'accompagner.

– Oh ! je les trouverai bien tout seul.

– Non, le garde champêtre te montrera le chemin ; il n'a rien de mieux à faire.

Et mon brave cousin, ayant frappé sur son verre, appela sa servante :

– Katel, va chercher Hans Gœrner... qu’il se dépêche... voici deux heures, il faut que je parte.

La servante sortit et le garde champêtre ne tarda point à venir.

Il reçut l’ordre de me conduire aux ruines.

Tandis que le bourgmestre se dirigeait gravement vers la salle du conseil municipal, nous montions déjà la côte. Hans Gœrner m’indiquait de la main les vestiges de l’aqueduc. À ce moment, les arêtes rocheuses du plateau, les lointains bleuâtres du Hundsrück, les tristes murailles décrépites, couvertes d’un lierre sombre, le bourdonnement de la cloche d’Hirschwiller, appelant les notables au conseil, le garde champêtre haletant, s’accrochant aux broussailles... prenaient à mes yeux une teinte triste et sévère, dont je n’aurais pu me rendre compte : c’était l’histoire de ce pauvre pendu, qui déteignait sur l’horizon.

L’escalier de la citerne me parut fort curieux, sa spirale élégante. Les buissons hérissés dans les fissures de chaque marche, l’aspect désert des environs, tout s’harmonisait avec ma tristesse.

Nous descendîmes, et bientôt le point lumineux de l'ouverture, qui semblait se rétrécir de plus en plus, et prendre la forme d'une étoile à rayons courbes, nous envoya seul sa pâle lumière.

Quand nous atteignîmes le fond de la citerne, ce fut un coup d'œil superbe que toutes ces marches éclairées en dessous, et découpant leurs ombres, avec une régularité merveilleuse. J'entendis alors le bourdonnement dont m'avait parlé Pétrus : l'immense conque de granit avait autant d'échos que de pierres !

– Depuis le petit homme, personne n'est donc descendu ici ? demandai-je au garde champêtre.

– Non, monsieur... les paysans ont peur... ils s'imaginent que le pendu revient.

– Et vous ?

– Moi... je ne suis pas curieux.

– Mais le juge de paix ?... son devoir était...

– Hé ! que serait-il venu faire dans *l'Oreille de la Chouette* ?

– On appelle ceci *l'Oreille de la Chouette* ?

– Oui.

– C’est à peu près cela, dis-je, en levant les yeux. Cette voûte renversée forme assez bien le pavillon ; le dessous des marches figure la caisse du tympan, et les détours de l’escalier le limaçon, le labyrinthe et le vestibule de l’oreille. Voilà donc la cause du murmure que nous entendons : nous sommes au fond d’une oreille colossale.

– C’est bien possible, dit Hans Gœrner, qui semblait ne rien comprendre à mes observations.

Nous remontions, et j’avais déjà franchi les premières marches, lorsque je sentis quelque chose se briser sous mon pied : je me baissai pour voir ce que cela pouvait être, et j’aperçus, en même temps, un objet blanc devant moi... c’était une feuille de papier déchirée... Quant au corps dur qui s’était broyé, je reconnus une sorte de pot en grès verni.

« Oh ! oh ! me dis-je ; ceci pourra nous éclaircir l’histoire du bourgmestre. »

Et je rejoignis Hans Gœrner, qui m’attendait déjà sur la margelle du puits.

– Maintenant, monsieur, me cria-t-il, où voulez-vous aller ?

– D’abord, asseyons-nous un peu... nous verrons tout à l’heure.

Et je pris place sur une grosse pierre, tandis que le garde champêtre promenait ses yeux de faucon tout autour du village, pour découvrir les maraudeurs dans les jardins, s’il s’en trouvait.

J’examinai soigneusement le vase de grès, dont il ne restait plus qu’un débris... Ce débris présentait la forme d’un entonnoir, tapissé de duvet à l’intérieur... Il me fut impossible d’en reconnaître la destination. Je lus ensuite le fragment de lettre, d’une écriture très courante et très ferme... Je le transcris ici textuellement... Cela semble faire suite à une moitié de feuille, que j’ai cherchée depuis inutilement aux alentours de la ruine :

.....

Mon cornet micracoustique a donc le double avantage de multiplier à l’infini l’intensité des

sons, et de pouvoir s'introduire dans l'oreille, ce qui ne gêne nullement l'observateur. Vous ne sauriez croire, mon cher maître, le charme que l'on éprouve à percevoir ces mille bruits imperceptibles qui se confondent, aux beaux jours d'été, dans un bourdonnement immense... L'abeille a son chant comme le rossignol, la guêpe est la fauvette des mousses, la cigale est l'alouette des hautes herbes... le ciron en est le roitelet... Il n'a qu'un soupir, mais ce soupir est mélodieux !

Cette découverte, au point de vue du sentiment, qui nous fait vivre de la vie universelle, dépasse, par son importance, tout ce que je pourrais en dire.

Après tant de souffrances, de privations et d'ennuis, qu'il est heureux de recueillir enfin le prix de nos labeurs ! Avec quels élans l'âme s'élève vers le divin auteur de ces mondes microscopiques, dont la magnificence nous est révélée ! Que sont alors ces longues heures de l'angoisse, de la faim, du mépris, qui nous accablaient autrefois ? Rien, monsieur, rien !...

Des larmes de reconnaissance mouillent nos yeux. On est fier d'avoir acheté, par la souffrance, de nouvelles joies à l'humanité et d'avoir contribué à sa moralisation. Mais quelque vastes, quelque admirables que soient ces premiers résultats de mon cornet micracoustique, à cela seul ne se bornent point ses avantages. Il en est d'autres plus positifs, plus matériels en quelque sorte, et qui se résolvent en chiffres.

De même que le télescope nous fait découvrir des myriades de mondes, accomplissant leurs révolutions harmonieuses dans l'infini... de même mon cornet micracoustique étend le sens de l'ouïe au-delà de toutes les bornes du possible. Ainsi, monsieur, je ne m'arrêterai point à la circulation du sang et des humeurs dans les corps animés : vous les entendez courir avec l'impétuosité des cataractes ; vous les percevez avec une netteté qui vous épouvante ; la moindre irrégularité dans le pouls, le plus léger obstacle vous frappe et vous produit l'effet d'un roc, contre lequel viennent se briser les flots d'un torrent !

C'est sans doute une immense conquête pour le développement de nos connaissances physiologiques et pathologiques, mais ce n'est pas sur ce point que j'insiste. En appliquant l'oreille contre terre, monsieur, vous entendez les eaux thermales sourdre à des profondeurs incommensurables... vous en jugez le volume, les courants, les obstacles !

Voulez-vous aller plus loin ? Descendez sous une voûte souterraine dont le développement suffise à recueillir une quantité de sons considérable : alors, la nuit, quand tout dort, que rien ne trouble les bruits intérieurs de notre globe... écoutez !

Monsieur, tout ce qu'il m'est possible de vous dire en ce moment, car au milieu de ma misère profonde, de mes privations, et souvent de mon désespoir, il ne me reste que peu d'instant lucides pour recueillir des observations géologiques, tout ce que je puis vous affirmer, c'est que le bouillonnement des laves incandescentes, l'éclat des substances en ébullition est quelque chose d'épouvantable et de

sublime, et qui ne peut se comparer qu'à l'impression de l'astronome, sondant de sa lunette les profondeurs sans bornes de l'étendue.

Pourtant, je dois vous avouer que ces impressions ont besoin d'être encore étudiées et classées dans un ordre méthodique, pour en tirer des conclusions certaines. Aussi, dès que vous aurez daigné, mon cher et digne maître, m'adresser à Neustadt la petite somme que je vous demande, pour pourvoir à mes premiers besoins, nous verrons à nous entendre, en vue d'établir trois grands observatoires suburbiens, l'un dans la vallée de Catane, l'autre en Islande, et le troisième dans l'une des vallées de Capac-Uren, de Songay, ou de Cayembé-Uren, les plus profondes des Cordillères, et par conséquent...

.....

Ici s'arrêtait la lettre.

Les mains me tombèrent de stupeur. Avais-je lu les conceptions d'un fou... ou bien les inspirations réalisées d'un homme de génie ? Que dire ? Que penser ? Ainsi cet homme... ce misérable, vivant au fond d'une tanière comme

un renard... mourant de faim... avait été peut-être un de ces élus, que l'Être suprême envoie sur la terre, pour éclairer les générations futures !

Et cet homme s'était pendu de dégoût, de désespoir ! On n'avait point répondu à sa prière, lorsqu'il ne demandait qu'un morceau de pain, en échange de sa découverte. C'était horrible.

Longtemps... bien longtemps... je restai là, rêveur... remerciant le ciel d'avoir borné mon intelligence aux soins vulgaires de la vie... de n'avoir pas voulu faire de moi un homme supérieur au commun des martyrs. Enfin, le garde champêtre me voyant les yeux fixes, la bouche béante, se hasarda de me toucher l'épaule :

– Monsieur Christian, me dit-il, voyez... il se fait tard... M. le bourgmestre doit être rentré du conseil.

– Ah ! c'est juste, m'écriai-je en froissant le papier. En route !

Nous redescendîmes la côte.

Mon digne cousin me reçut, la mine riante, sur le seuil de sa maison.

– Eh bien !... eh bien !... Christian, tu n'as rien trouvé de cet imbécile qui s'est pendu ?

– Non.

– Je m'en doutais... C'était quelque fou échappé de Stéfansfeld, ou d'ailleurs... Ma foi... il a bien fait de se pendre... Quand on n'est bon à rien... c'est ce qu'il y a de plus simple.

Je partis le lendemain d'Hirschwiller. Je n'y retournerai jamais.

Crispinus ou l'histoire interrompue

I

La veille de la Saint-Théodore, ma bonne vieille servante Grédel eut pour moi ce que j'appelle une attention délicate ; elle connaît mon faible pour le johannisberg et me reproche même parfois de l'aimer plus que tout au monde... Ce qui n'est pas vrai : j'aime beaucoup mieux ma vieille Grédel !

Eh bien donc, en rentrant de la taverne de *Luther*, où mes amis Hippel, Gangloff et Sathaniel avaient célébré dignement ma fête... en ouvrant la porte de ma vieille maison de la rue des Capucins... qu'est-ce que j'aperçois sur la table ?

Une grande cruche de deux pintes à long col de cygne, à ventre rebondi et surmontée d'un magnifique bouquet de marguerites !

Je prends le bouquet, je le serre sur mon cœur en m'écriant :

– Oh ! Grédel... Grédel... âme antique... bonne et vertueuse créature... je ne puis t'exprimer ici mon enthousiasme... tu dors sans doute à cette heure avancée de la nuit... mais je t'admire et je fais des vœux pour ton bonheur !

Puis je regarde le contenu de la cruche : c'était du johannisberg... du vieux johannisberg de l'an XXXIV !

Alors, mon attendrissement fut extrême... Je répandis un pleur généreux, et je me promis de récompenser Grédel par des rubans roses, une jupe de laine bien chaude et des souliers neufs.

En attendant, je voulus faire honneur à son cadeau ; je le soulevai des deux mains avec tendresse, et lui donnai l'accolade fraternelle... puis, dans une douce quiétude, j'allumai ma pipe et je taillai ma plume.

Vous saurez, mes chers amis, qu'il me faut le silence et le recueillement pour écrire ; le bruit d'une charrette, le grincement d'un volet, le cri nasillard d'un marchand de bric-à-brac, me mettent hors de moi. Si je m'écoutais, je serais capable d'étrangler le vieux juif Isaac, qui vient

me dire régulièrement deux fois par semaine, qu'il a des bretelles à vendre...

Mes nerfs se crispent... je me donnerais à tous les diables !

Mais la nuit... oh ! la nuit... quel bonheur... quelle douce quiétude ! Pas un souffle, pas un murmure ne vient m'interrompre. Assis au milieu de mes livres, dans la grande pièce du rez-de-chaussée, la tête entre les mains, les coudes sur la table, je rêve... je rêve durant des heures entières.

La porte de la rue est fermée à double tour ; je lui tourne le dos. Devant moi, la cuisine sombre s'ouvre tout au large... Je vois, à droite, la bouche du four fermée par une plaque en tôle... la pierre de l'âtre couverte de bûches éteintes... et sous le four, une sorte de creux où Grédel jette les cendres. À gauche, les marches de l'escalier tournant, à rampe de bois, où l'ombre se découpe en zigzag, et, sous l'escalier, la porte qui descend à la cave.

Tout cela, vaguement éclairé par ma chandelle ; l'ombre avance, recule, et je ris intérieurement de cette lutte incessante de la

lumière et des ténèbres !

Enfin, à travers le vitrail de la petite fenêtre du fond, je découvre l'échoppe de la cour, lorsqu'il y a pleine lune, et sous le hangar les piles de fagots éclaboussées de lumière blanche.

Voilà ma seule perspective... voilà ce qu'il me faut pour le travail.

Pendant que le grillon, blotti derrière le grand poêle de fonte, chante sa complainte mélancolique, je laisse ma plume courir au gré de l'inspiration. Parfois, j'écris des histoires gracieuses... et parfois terribles... Cela dépend du temps qu'il fait... des personnes que j'ai rencontrées... et même, il faut bien le dire, de ce que j'ai bu dans la soirée chez mon ami Luther... Sans compter beaucoup d'autres *causes* qu'il serait trop long d'énumérer.

Mais ce que je préfère par-dessus tout, c'est la fantaisie.

Vous dire, par exemple, le plaisir que j'éprouve à raconter les fiançailles du petit diabolin Hâwitz, lequel s'amuse à tendre des

filets dans l'herbe, pour prendre des vers luisants, serait chose impossible !

Les détails se présentent à mon imagination sans efforts, sans fatigue, et pour ainsi dire d'eux-mêmes... Toute la noce défile devant mes yeux... je la vois... j'y suis.

D'abord, les grands de la cour en costume d'apparat... les princes et les princesses, les favoris et les favorites, faisant leur entrée triomphale sous le dôme de la campanule violette... L'orchestre des grillons en amphithéâtre dans la salle du palais de mousse... les fanfares des trois grandes cigales à manteaux verts, le poing sur la hanche, soufflant à tue-tête dans leurs trompes d'émeraude, et convoquant les populations lointaines... La promenade nocturne sous les girandoles de rosée, qui reflètent les étoiles dans l'immense avenue de persil et de marjolaine... Le balancement des panaches... l'agitation des éventails... la coupe des habits... le givre diamanté des parures... Puis, le retour au château... le bourdon, grand maître des cérémonies, criant : « Silence ! » Les six phalènes

porte-flambeaux, debout entre les colonnades du péristyle, et coiffés de leurs casques noirs, surmontés d'une aigrette de lucioles... le capricorne proclamant les fiançailles... les bravos de la foule... les murmures flatteurs des courtisans... je n'oublie rien... et, de temps en temps, je soulève la grande canette de grès, à fleurs peintes, que ma bonne vieille Grédel a soin d'emplir tous les soirs d'excellente bière !

Le silence est si profond, que parfois j'entends le trot d'une souris dans les feuilles sèches des fagots... ou bien un petit morceau de crépi, détaché par cas fortuit du toit, rouler sur les tuiles.

À force d'écrire, de fumer et de boire, mon esprit devient d'une lucidité effrayante. Les objets sombres s'enveloppent, pour mes regards, d'une lumière indéfinissable, et parfois, chose bizarre, il m'arrive de voir réellement défiler devant mes yeux les imaginations qui se pressent dans ma tête !

Or, cette nuit-là, j'étais en veine... Après avoir écrit sur une belle page blanche :

*Histoire merveilleuse de la Fleur jaune
et du Hussard de la mort,*

je commençai en ces termes l'étrange récit de mon ami Sathaniel :

En 1819, l'année même où Karl Sand assassina Kotzebüe, j'étais enseigne au régiment des Hussards de la Mort, alors en garnison à Mayence.

Non loin de cette ville, dans les montagnes du Hundsrück, s'élèvent les ruines de Triefels... On les découvre de toute la plaine du Palatinat, près des ruines de Geierstein, qui couronnent un rocher voisin. Ce sont de vieux châteaux d'embuscade détruits par Turenne en 1673... de tristes débris, rongés par la mousse et le lierre.

J'allais souvent à Triefels, en remontant les belles forêts du Bergstrasse. Ce n'était pas le sentiment poétique, le goût de la solitude qui m'y portaient, mais une fantaisie bizarre et terrible,

dont il me serait difficile de rendre compte.

Au milieu de l'une de ces tours ruinées, se trouve, à ras de terre, un puits large de quinze à vingt pieds, et profond comme la montagne. Si vous y jetez une pierre, vous l'entendez retentir contre le mur pendant quelques secondes ; le bruit va s'affaiblissant par la distance, et, finalement, vous n'entendez plus rien !

L'attrait du mystère, et peut-être du danger, m'attirait dans cet endroit ; je m'approchais du puits, j'y plongeais les yeux, et je contemplais une grande fleur jaune, enracinée à quelques pieds au-dessous de l'ouverture.

Cette fleur avait quelque chose d'étrange qui me captivait... J'aurais voulu la tenir, la voir de plus près... mais toujours, au moment de tenter un mouvement hasardeux pour l'atteindre, il me semblait entendre des voix lointaines au fond de l'abîme... Un air froid, humide, me frappait au visage et me glaçait jusqu'à la moëlle des os !

Alors, comme étourdi par une si longue attention, je gagnais la porte, respirant l'air du dehors à pleine poitrine, admirant la lumière

éblouissante du jour, la verdure, les ronces grimpantes, les hautes orties et la montagne debout dans l'azur du ciel.

D'abord, je m'éloignais de la ruine à pas lents, comme retenu par des milliers de liens qui se brisaient un à un, puis, me sentant libre, je m'élançais sur la pente rapide de la côte... Des larmes obscurcissaient ma vue, et je m'écriais :

« Non ! non ! je n'irai plus... je n'irai plus !... »

C'est ainsi que je retournais dans ma petite chambre de la rue de l'Arsenal, saluant chaque visage ami, chaque fenêtre, chaque maison, comme si je n'avais jamais dû les revoir.

Les médecins ont beaucoup discuté sur la folie, question ambiguë, devant laquelle l'intelligence recule saisie d'horreur. Depuis le delirium tremens, où le malade s'élanche de son lit à quatre pattes, court sur le plancher et cherche à saisir des rats qu'il croit voir... jusqu'à la sensation fugitive, qui vous traverse l'esprit comme un éclair, et vous fait attraper une mouche fantastique... les nuances de la folie sont

innombrables.

Attribuez cet état d'obsession à la matière, comme le médecin... Attribuez-le plutôt à l'intervention des puissances occultes, comme le poète et le mystique... – Qu'importe ? – Le libre arbitre est perdu, la volonté succombe, et vous n'êtes plus que l'instrument aveugle d'une force irrésistible.

Tel était, il faut bien le reconnaître, l'état de mon esprit à cette époque.. une mélancolie noire avait remplacé mon humeur joyeuse et me dominait complètement.

Une fois enfermé dans ma chambre, et bien résolu de ne plus retourner aux ruines, j'aurais pu me croire affranchi de cette tyrannie du sentiment, mais au bout de quelques jours, l'attraction se faisait sentir. Je cherchais à me distraire par la lecture de Puffendorf... impossible !

Tout à coup, la fleur jaune m'apparaissait... Elle était là, dans l'ombre... je la voyais... le livre me tombait des mains, et, la bouche béante, les yeux tout grands ouverts, je la contemplais

comme dans un rêve !

Vous dire ce que cette vue avait d'horrible pour moi, serait au-dessus de mes forces... Un sentiment de terreur indéfinissable me glaçait le sang dans les veines... j'aurais voulu me lever... crier au secours... j'étais cloué dans mon fauteuil, et quand, par un effort suprême, il m'arrivait d'exhaler le plus faible soupir... tout disparaissait !

Alors, épuisé, anéanti, mais soulagé d'un poids énorme, je passais la main sur mes paupières brûlantes et je murmurais :

« Il faudra pourtant retourner là-bas !... »

Le lendemain, qu'il fit de la pluie ou du soleil après avoir rempli mon service, j'étais en route... non pour aller à Triefels, mais pour me promener autour de la citadelle, pour respirer l'air de la campagne.

Cependant, à peine avais-je atteint le sentier du Bergstrass, que, sans m'en apercevoir, je courais vers la montagne, riant d'un rire de fou... ne songeant plus qu'à la fleur jaune !...

Une curiosité immense me poussait vers le gouffre.

Enfin, hors d'haleine... le cœur battant... j'arrivais !... Une minute alors je m'arrêtais, regardant de loin les ténèbres de la tour et me disant :

« Je n'irai pas !... »

Il était trop tard... il fallait marcher !... Et j'entrais frémissant, mes dents s'entrechoquaient... mes jambes vacillaient... j'avais la fièvre... une saveur amère se développait sous ma langue et jusqu'au fond de ma gorge... puis, mes yeux s'habituant à l'obscurité... je découvrais la fleur... sans joie, sans amour, mais avec un désir effrayant de l'avoir.

Au-dessous de moi, le gouffre sombre, ténébreux, s'ouvrait tout au large comme pour m'engloutir... mais je n'y faisais pas attention... je ne le voyais pas.

Appuyé contre le mur, les mains croisées sur le dos, les pieds en avant, je regardais la fleur

jaune !

II

J'en étais là de l'*Histoire de la Fleur jaune et du Hussard de la mort*, et j'allais raconter comment Crispinus, le gardien des trésors enfouis par les avars, était apparu à mon ami Sathaniel sous la physionomie d'un lézard vert, lorsqu'en secouant les cendres de ma pipe... j'aperçus en face de moi, sur la pierre de l'âtre, devinez qui ?...

Crispinus lui-même !...

Vous savez que la forme ordinaire de Crispinus est celle d'un lapin blanc. Il était assis au milieu des ténèbres. À sa gauche, dans l'ombre, traînaient un balai, une grande pelle et cinq ou six copeaux roulés en tire-bouchon. Son silence était profond, il me regardait de ses grands yeux avec une attention singulière... ses longues oreilles s'élevaient et s'abaissaient tour à

tour.

Figurez-vous ma stupeur.

Je me dis aussitôt que Crispinus venait pour m'empêcher de révéler au monde ce que Sathaniel m'avait raconté de sa malice vraiment diabolique, et j'avoue que cette idée me donna le frisson.

Vous ne sauriez imaginer l'intelligence extraordinaire empreinte dans le regard du follet. Je ne crois pas qu'aucun regard humain possède une telle pénétration... une finesse aussi subtile.

Évidemment il cherchait à me juger, à me connaître, à saisir mon côté faible.

Tantôt il m'envisageait de face... alors sa tête étroite et haute ressemblait au front d'un diabolotin surmonté de ses cornes... Tantôt il m'observait d'un seul œil... alors son profil avait un air surprenant de bonhomie. Mais je devinais sa ruse.

Parfois il passait rapidement ses pattes sur ses moustaches, comme font les lapins, pour me donner le change.

Moi, je restais immobile et je le regardais, non sans appréhension, mais bien résolu de lui résister s'il osait m'attaquer ouvertement.

« Follet, me disais-je, tu as beau faire, tu ne m'empêcheras pas de révéler au monde, les choses que Sathaniel m'a dites sur ton compte... Parce que d'autres tremblent et recommandent leur âme à Dieu, rien qu'à voir tes yeux rouges... tu penses me faire peur. Détrompe-toi... Théodore connaît son devoir, et tous les follets du monde ne l'empêcheront pas d'aller jusqu'au bout. Tu as beau tourner la tête et secouer les oreilles, c'est comme cela ! Oh ! tu n'attireras plus personne dans l'abîme, avec tes histoires de trésors enfouis au fond des vieilles citernes... C'est moi qui t'en réponds ! »

L'ombre qui l'entourait favorisait encore sa tactique ; en s'agitant au milieu des ténèbres, il espérait me fasciner, mais grâce au ciel j'étais sur mes gardes.

Malheureusement, à force de le regarder, mes yeux devinrent troubles, il me fallut chercher mon mouchoir pour les essuyer.

Crispinus, qui n'attendait qu'une seconde de distraction, se mit à galoper vers moi, la tête basse, le dos en l'air et la queue en trompette. J'entendis son trot rapide, et comme je ne prévoyais pas cette attaque audacieuse, je bondis de ma place en jetant un cri terrible... La chaise fut renversée... la chandelle roula sur la table, mais elle ne s'éteignit pas tout à fait. Je venais de la relever et je l'agitais avec une angoisse inexprimable pour la rallumer quand Grédel, en jupe de nuit, apparut sur le seuil en fourrant sous sa cornette les longues mèches de ses cheveux gris.

À la vue de cette bonne grosse figure, mon cœur s'épanouit.

– Mon Dieu, monsieur, dit-elle, que se passe-t-il donc ?

– C'est le follet Crispinus, lui répondis-je tout en sueur.

– Le follet ?... Allons donc !... vous avez bien sûr vidé la cruche.

Cette réflexion me surprit... Je jetai un coup

d'œil sur la table, et je vis qu'effectivement la cruche était vide !

« Tiens, me dis-je, c'est drôle !... »

Et je regardais Grédel d'un air stupéfait... quand Crispinus bondit tout à coup entre mes jambes, et disparut sous le four comme une flèche.

– Eh ! le voilà, m'écriai-je, le voilà qui se cache dans le cendrier !...

Mais Grédel, loin de s'effrayer, plongea le bras dans le trou jusqu'à l'épaule, et saisit le follet par les oreilles, puis me le montrant d'un air vainqueur :

– Eh ! eh ! mon lapin, fit-elle, tandis que ses grosses dents jaunes, larges comme des touches de piano, apparaissaient derrière un immense éclat de rire... Je l'ai acheté pour votre fête... nous le mettrons à la broche demain... ah ! ah ! ah !

Cette explication ne me parut pas naturelle. Je me rappelai que Hazelnoss, dans sa *Démonologie comparée*, affirme avoir vu un kobold, serré de près, se transformer subitement en matou noir, et

je ne doutai pas que Crispinus n'eût suivi la même tactique : se voyant sur le point d'être pris, il avait endossé la physionomie débonnaire d'un lapin véritable. Cela me parut même hors de doute. Seulement, dans la crainte d'effrayer Grédel, je n'en voulus rien dire, et je fis semblant de rire de ma propre terreur.

Du reste, l'empressement de ma vieille servante à venir à mon secours m'avait ému. Je lui dis combien son cadeau m'avait fait de plaisir, et je l'embrassai sur les deux joues, puis elle remonta se coucher.

Quand elle fut sortie, je voulus reprendre la suite de *l'Histoire merveilleuse de la Fleur jaune et du Hussard de la mort*, mais l'inspiration était partie : l'oiseau bleu s'était envolé !

J'eus beau faire, je finis par m'endormir en face de ma chandelle, le nez sur la table et la plume à la main.

Lecteur, pardonne au courage malheureux !

Le bourgmestre en bouteille

J'ai toujours professé une haute estime et même une sorte de vénération pour le noble vin du Rhin ; il pétille comme le champagne, il réchauffe comme le bourgogne, il lénifie le gosier comme le bordeaux, il embrase l'imagination comme les liqueurs d'Espagne, il nous rend tendres comme le lacryma-christi ; enfin, par-dessus tout, il fait rêver, il déroule à nos yeux le vaste champ de la fantaisie.

En 1846, vers la fin de l'automne, je m'étais décidé à faire un pèlerinage au Johannisberg. Monté sur une pauvre haridelle aux flancs creux, j'avais disposé deux cruches de fer-blanc dans ses vastes cavités intercostales, et je voyageais à petites journées.

Quel admirable spectacle que celui des vendanges ! L'une de mes cruches était toujours vide, l'autre toujours pleine ; lorsque je quittais un coteau, il y en avait toujours un autre en perspective. Mon seul chagrin était de ne pouvoir partager ce plaisir avec un véritable appréciateur.

Un soir, à la nuit tombante, le soleil venait de disparaître, mais il lançait encore entre les larges feuilles de vigne quelques rayons égarés. J'entendis le trot d'un cheval derrière moi. J'appuyai légèrement à gauche pour lui laisser passage, et, à ma grande surprise, je reconnus mon ami Hippel, qui fit une exclamation joyeuse dès qu'il m'aperçut.

Vous connaissez Hippel, son nez charnu, sa bouche spéciale pour la dégustation, son ventre à triple étage. Il ressemblait au bon Silène poursuivant le dieu Bacchus. Nous nous embrassâmes avec transport.

Hippel voyageait dans le même but que moi : amateur distingué, il voulait fixer son opinion sur la nuance de certains coteaux, qui lui avaient toujours laissé quelques doutes. Nous poursuivîmes de compagnie.

Hippel était d'une gaieté folle ; il traça notre itinéraire dans les vignobles du Rhingau. Parfois nous faisons halte pour donner une accolade à nos cruches et pour écouter le silence qui régnait au loin.

La nuit était assez avancée, lorsque nous arrivâmes devant une petite auberge accroupie au versant de la côte. Nous mîmes pied à terre. Hippel jeta un coup d'œil à travers une petite fenêtre presque au niveau du sol : sur une table brillait une lampe, à côté de la lampe dormait une vieille femme.

– Hé ! cria mon camarade, ouvrez, la mère.

La vieille femme tressaillit, se leva, et s'approchant de la fenêtre, elle colla sa figure ratatinée contre l'une des vitres. On eût dit un de ces vieux portraits flamands, où l'ocre et le bistre se disputent la préséance.

Quand la vieille sibylle nous eut distingués, elle grimaça un sourire et nous ouvrit la porte.

– Entrez, Messieurs, entrez, dit-elle d'une voix chevrotante ; je vais éveiller mon fils ; soyez les bienvenus.

– Un picotin pour nos chevaux, un bon souper pour nous, s'écria Hippel.

– Bien, bien, fit la vieille avec empressement.

Elle sortit à petits pas, et nous l'entendîmes

monter un escalier plus roide que l'échelle de Jacob.

Nous restâmes quelques minutes dans une salle basse, enfumée. Hippel courut à la cuisine et vint m'apprendre qu'il avait constaté la présence de plusieurs quartiers de lard dans la cheminée.

– Nous souperons, dit-il en se caressant le ventre, oui, nous souperons.

Les planches crièrent au-dessus de nos têtes, et presque aussitôt un vigoureux gaillard, vêtu d'un simple pantalon, la poitrine nue, les cheveux ébouriffés, ouvrit la porte, fit quatre pas et sortit sans nous dire un mot.

La vieille alluma du feu et le beurre se mit à frire dans la poêle.

Le souper fut servi. On posa sur la table un jambon flanqué de deux bouteilles, l'une de vin rouge, l'autre de vin blanc.

– Lequel préférez-vous ? demanda l'hôtesse.

– Il faut voir, répondit Hippel en présentant son verre à la vieille, qui lui versa du vin rouge.

Elle emplit aussi le mien. Nous goûtâmes :

c'était un vin âpre et fort. Il avait je ne sais quel goût particulier, un parfum de verveine, de cyprès ! J'en bus quelques gouttes, et une tristesse profonde s'empara de mon âme. Hippel, au contraire, fit claquer sa langue d'un air satisfait.

– Fameux ! dit-il, fameux ! D'où le tirez-vous, bonne mère ?

– D'un coteau voisin, dit la vieille, avec un sourire étrange.

– Fameux coteau, reprit Hippel, en se versant une nouvelle rasade.

Il me sembla qu'il buvait du sang.

– Quelle diable de figure fais-tu, Ludwig ? me dit-il. Est-ce que tu as quelque chose ?

– Non, répondis-je, mais je n'aime pas le vin rouge.

– Il ne faut pas disputer des goûts, observa Hippel, en vidant la bouteille et en frappant sur la table.

– Du même, s'écria-t-il, toujours du même, et surtout pas de mélange, belle hôtesse ! Je m'y

connais. Morbleu ! ce vin-là me ranime, c'est un vin généreux.

Hippel se rejeta sur le dossier de sa chaise. Sa figure me parut se décomposer. D'un seul trait je vidai la bouteille de vin blanc, alors la joie me revint au cœur. La préférence de mon ami pour le vin rouge me parut ridicule, mais excusable.

Nous continuâmes à boire jusqu'à une heure du matin, lui du rouge, moi du blanc.

Une heure du matin ! C'est l'heure d'audience de madame la Fantaisie. Les caprices de l'imagination étalent leurs robes diaphanes brodées de cristal et d'azur, comme celles de la mouche, du scarabée, de la demoiselle des eaux dormantes.

Une heure ! c'est alors que la musique céleste chatouille l'oreille du rêveur, et souffle dans son âme l'harmonie des sphères invisibles. Alors trotte la souris, alors la chouette déploie ses ailes de duvet et passe silencieuse au-dessus de nos têtes.

– Une heure, dis-je à mon camarade, il faut

prendre du repos, si nous voulons partir demain.

Hippel se leva tout chancelant.

La vieille nous conduisit dans une chambre à deux lits et nous souhaita un bon sommeil.

Nous nous déshabillâmes ; je restai debout le dernier pour éteindre la lumière. À peine étais-je couché que Hippel dormait profondément ; sa respiration ressemblait au souffle de la tempête. Je ne pus fermer l'œil, mille figures bizarres voltigeaient autour de moi ; les gnômes, les diabolotins, les sorcières de Walpürgis exécutaient au plafond leur danse cabalistique. Singulier effet du vin blanc !

Je me levai, j'allumai ma lampe, et, attiré par une curiosité invincible, je m'approchai du lit de Hippel. Sa figure était rouge, sa bouche entrouverte, le sang faisait battre ses tempes, ses lèvres remuaient comme s'il eût voulu parler. Longtemps je me tins immobile près de lui, j'aurais voulu plonger mon regard au fond de son âme ; mais le sommeil est un mystère impénétrable ; comme la mort, il garde ses secrets.

Tantôt la figure de Hippel exprimait la terreur, tantôt la tristesse, tantôt la mélancolie ; parfois, elle se contractait, on eût dit qu'il allait pleurer.

Cette bonne figure, faite pour éclater de rire, avait un caractère étrange sous l'impression de la douleur.

Que se passait-il au fond de cet abîme ? Je voyais bien quelques vagues monter à la surface, mais d'où venaient ces commotions profondes ? Tout à coup le dormeur se leva, ses paupières s'ouvrirent, et je vis que ses yeux étaient blancs. Tous les muscles de son visage tressaillirent, sa bouche sembla vouloir jeter un cri d'horreur ; puis il retomba et j'entendis un sanglot.

– Hippel ! Hippel ! m'écriai-je, en lui versant une cruche d'eau sur la tête.

Il s'éveilla.

– Ah ! dit-il, Dieu soit loué, c'était un rêve ! Mon cher Ludwig, je te remercie de m'avoir éveillé.

– C'est fort bien, mais tu vas me raconter ce que tu rêvais.

– Oui... demain... laisse-moi dormir... j'ai sommeil.

– Hippel, tu es ingrat ; demain tu auras tout oublié.

– Cordieu ! reprit-il, j'ai sommeil... je n'y tiens plus... laisse-moi... laisse-moi.

Je ne voulus pas lâcher prise.

– Hippel, tu vas retomber dans ton rêve, et cette fois je t'abandonnerai sans miséricorde.

Ces mots produisirent un effet admirable.

– Retomber dans mon rêve ! s'écria-t-il en sautant du lit. Vite mes habits, mon cheval, je pars ! Cette maison est maudite. Tu as raison, Ludwig, le diable habite entre ces murs. Allons-nous-en !

Il s'habillait avec précipitation. Quand il eut fini, je l'arrêtai.

– Hippel, lui dis-je, pourquoi nous sauver ? Il n'est que trois heures du matin, reposons-nous.

J'ouvris une fenêtre, et l'air frais de la nuit pénétrant dans la chambre dissipa toutes ses

craintes.

Appuyé sur le bord de la croisée, il me raconta ce qui suit :

– Nous avons parlé hier des plus fameux vignobles du Rhingau, me dit-il. Quoique je n'aie jamais parcouru ce pays, mon esprit s'en préoccupa sans doute, et le gros vin que nous avons bu donna une couleur sombre à mes idées. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que je m'imaginai, dans mon rêve, être le bourgmestre de Welche (village voisin), et je m'identifiais tellement avec ce personnage, que je pourrais t'en faire la description comme de moi-même. Ce bourgmestre était un homme de taille moyenne et presque aussi gros que moi ; il portait un habit à grandes basques et à boutons de cuivre ; le long de ses jambes, il y avait une autre rangée de petits boutons tête de clou. Un chapeau à trois cornes coiffait sa tête chauve ; enfin, c'était un homme d'une gravité stupide, ne buvant que de l'eau, n'estimant que l'argent, et ne songeant qu'à étendre ses propriétés.

» Comme j'avais pris l'habit du bourgmestre,

j'en avais pris aussi le caractère. Je me serais méprisé, moi, Hippel, si j'avais pu me connaître. Animal de bourgmestre que j'étais ! Ne vaut-il pas mieux vivre gaiement et se moquer de l'avenir, que d'entasser écus sur écus et distiller de la bile ? Mais c'est bien... me voilà bourgmestre.

» Je me lève de mon lit, et la première chose qui m'inquiète, c'est de savoir si les ouvriers travaillent à ma vigne. Je prends une croûte de pain pour déjeuner. Une croûte de pain ! faut-il être ladre, avare ? Moi qui mange ma côtelette et qui bois ma bouteille tous les matins. Enfin, c'est égal, je prends, c'est-à-dire le bourgmestre prend une croûte de pain et la met dans sa poche. Il recommande à sa vieille gouvernante de balayer la chambre, et de préparer le dîner pour onze heures : du bouilli et des pommes de terre, je crois. Un pauvre dîner ! N'importe... Il sort.

» Je pourrais te faire la description de la route, de la montagne, me dit Hippel, je les ai sous les yeux.

» Est-il possible qu'un homme, dans ses rêves,

puisse se figurer ainsi un paysage ? Je voyais des champs, des jardins, des prairies, des vignobles. Je pensais : celui-ci est à Pierre ; cet autre à Jacques ; cet autre à Henri ; et je m'arrêtais devant quelques-unes de ces parcelles, en me disant : « Diable, le trèfle de Jacob est superbe » ; et plus loin : « Diable, cet arpent de vigne me conviendrait beaucoup ». Mais pendant ce temps-là je sentais une espèce d'étourdissement, un mal de tête indéfinissable. Je pressai le pas. Comme il était grand matin, tout à coup le soleil se leva, et la chaleur devint excessive. Je suivais un petit sentier qui montait à travers les vignes, sur le versant de la côte. Ce sentier allait aboutir derrière les décombres d'un vieux château, et je voyais plus loin mes quatre arpents. Je me hâtais d'y arriver. J'étais tout essoufflé en pénétrant au milieu des ruines, je fis halte pour reprendre haleine ; le sang bourdonnait dans mes oreilles, et mon cœur heurtait ma poitrine, comme le marteau frappe l'enclume. Le soleil était en feu. Je voulus reprendre ma route ; mais tout à coup je fus atteint comme d'un coup de massue, je roulai derrière un pan de muraille, et je compris que je

venais d'être frappé d'apoplexie.

» Alors un sombre désespoir s'empara de moi.
« Je suis mort, me dis-je ; l'argent que j'ai amassé avec tant de peine, les arbres que j'ai cultivés avec tant de soin, la maison que j'ai bâtie, tout est perdu, tout passe à mes héritiers. Ces misérables, auxquels je n'aurais pas voulu donner un kreutzer, vont s'enrichir à mes dépens. Oh ! traîtres, vous serez heureux de mon malheur... vous prendrez les clefs dans ma poche, vous partagerez mes biens, vous dépenserez mon or... Et moi... moi... j'assisterai à ce pillage ! Quel affreux supplice ! »

» Je sentis mon âme se détacher du cadavre, mais elle resta debout à côté.

» Cette âme de bourgmestre vit que son cadavre avait la figure bleue et les mains jaunes.

» Comme il faisait très chaud et qu'une sueur de mort décollait du front, de grosses mouches vinrent se poser sur le visage ; il y en eut une qui entra dans le nez... le cadavre ne bougea point ! Bientôt toute la figure en fut couverte et l'âme désolée ne put les chasser !

» Elle était là... là, pendant des minutes, qu'elle comptait comme des siècles : son enfer commençait.

» Une heure passa, la chaleur augmentait toujours ; pas un souffle dans l'air, pas un nuage au ciel !

» Une chèvre parut le long des ruines ; elle broutait le lierre, les herbes sauvages qui croissent au milieu de ces décombres. En passant près de mon pauvre corps, elle fit un bond de côté, puis revint, ouvrit ses grands yeux avec inquiétude, flaira les environs et poursuivit sa course capricieuse sur la corniche d'une tourelle. Un jeune pâtre qui l'aperçut alors accourut pour la ramener ; mais en voyant le cadavre, il jeta un grand cri et se mit à courir de toutes ses forces vers le village.

» Une autre heure, lente comme l'éternité, se passa. Enfin, un chuchotement, des pas se firent entendre derrière l'enceinte, et mon âme vit gravir lentement... lentement... M. le juge de paix, suivi de son greffier et de plusieurs autres personnes. Je les reconnus tous. Ils firent une

exclamation à ma vue :

« – C'est notre bourgmestre !

» Le médecin s'approcha de mon corps, et chassa les mouches qui s'envolèrent en tourbillonnant comme un essaim. Il regarda, souleva un bras déjà roide, puis il dit avec indifférence :

« – Notre bourgmestre est mort d'un coup d'apoplexie foudroyante ; il doit être là depuis ce matin. On peut l'enlever d'ici, et l'on fera bien de l'enterrer au plus vite, car cette chaleur hâte la décomposition.

« – Ma foi, dit le greffier, entre nous, la commune ne perd pas grand-chose. C'était un avare, un imbécile ; il ne comprenait rien de rien.

« – Oui, ajouta le juge, et il avait l'air de tout critiquer.

« – Ce n'est pas étonnant, dit un autre, les sots se croient toujours de l'esprit.

« – Il faudra envoyer les porteurs, reprit le médecin, leur fardeau sera lourd, cet homme avait plus de ventre que de cervelle.

« – Je vais dresser l’acte de décès. À quelle heure le fixerons-nous ? demanda le greffier.

« – Mettez hardiment qu’il est mort à quatre heures.

« – L’avare, dit un paysan, il allait épier ses ouvriers, pour avoir un prétexte de leur rogner quelques sous à la fin de la semaine.

» Puis, croisant les bras sur sa poitrine, et regardant le cadavre :

« – Eh bien, bourgmestre, fit-il, à quoi te sert maintenant d’avoir pressuré le pauvre monde ? La mort t’a fauché tout de même !

« – Qu’est-ce qu’il a dans sa poche ? dit un autre.

» Il sortit ma croûte de pain :

« – Voici son déjeuner !

» Tous partirent d’un éclat de rire.

» En devisant de la sorte, ces messieurs se dirigèrent vers l’issue des ruines. Ma pauvre âme les entendit encore quelques instants ; le bruit cessa peu à peu. Je restai dans la solitude et le

silence.

» Les mouches revinrent par milliers.

» Je ne saurais dire combien de temps se passa, reprit Hippel, car dans mon rêve les minutes n'avaient pas de fin.

» Cependant les porteurs arrivèrent, ils maudirent le bourgmestre en enlevant mon cadavre. L'âme du pauvre homme les suivit, plongée dans une douleur inexprimable. Je redescendis le chemin par lequel j'étais venu ; mais, cette fois, je voyais mon corps porté devant moi sur une civière.

» Lorsque nous arrivâmes devant ma maison, je trouvai beaucoup de gens qui m'attendaient ; je reconnus mes cousins et mes cousines jusqu'à la quatrième génération !

» On déposa le brancard, ils me passèrent tous en revue.

« – C'est bien lui, disait l'un.

« – Il est bien mort, disait l'autre.

» Ma gouvernante arriva aussi, et joignant les mains d'un air pathétique :

« – Qui aurait pu prévoir ce malheur ? s'écria-t-elle. Un homme gros et gras, bien portant ! Que nous sommes peu de chose !

» Ce fut toute mon oraison funèbre.

» On me porta dans une chambre et l'on m'étendit sur un lit de paille.

» Quand l'un de mes cousins tira les clefs de ma poche, je voulus jeter un cri de rage. Malheureusement, les âmes n'ont plus de voix ; enfin, mon cher Ludwig, je vis ouvrir mon secrétaire, compter mon argent, évaluer mes créances, je vis poser des scellés, je vis ma gouvernante dérober en cachette mes plus belles nippes, et, quoique la mort m'eût affranchi de tous les besoins, je ne pus m'empêcher de regretter jusqu'aux liards que je voyais enlever.

» On me déshabilla, on me revêtit d'une chemise, on me cloua entre quatre planches, et j'assistai à mes propres funérailles.

» Quand ils me descendirent dans la fosse, le désespoir s'empara de mon âme : tout était perdu ! C'est alors que tu m'éveillas, Ludwig ; et

je crois encore entendre la terre crouler sur mon cercueil. »

Hippel se tut, et je vis un frisson parcourir tout son corps.

Nous restâmes longtemps méditatifs, sans échanger une parole ; le chant d'un coq nous avertit que la nuit touchait à sa fin, les étoiles parurent s'effacer à l'approche du jour. D'autres coqs lancèrent leurs voix perçantes dans l'espace, et se répondirent d'une ferme à l'autre. Un chien de garde sortit de sa niche pour faire sa ronde matinale ; puis une alouette, encore ensommeillée, gazouilla quelques notes de sa joyeuse chanson.

– Hippel, dis-je à mon camarade, il est temps de partir, si nous voulons profiter de la fraîcheur.

– C'est vrai, me dit-il, mais avant tout, il faut se mettre quelque chose sous la dent.

Nous descendîmes, l'aubergiste était en train de s'habiller ; quand il eut passé sa blouse, il nous servit les débris de notre repas ; il emplit une de mes cruches de vin blanc, l'autre de vin

rouge, il sella nos deux haridelles et nous souhaita un bon voyage.

Nous n'étions pas encore à une demi-lieue de l'auberge lorsque mon ami Hippel, toujours dévoré par la soif, prit une gorgée de vin rouge.

– Prrr ! fit-il comme frappé de vertige. Mon rêve, mon rêve de la nuit.

Il mit son cheval au trot pour échapper à cette vision, qui se peignait en caractères étranges sur sa physionomie ; je le suivis de loin, ma pauvre rossinante réclamait des ménagements.

Le soleil se leva, une teinte pâle et rose envahit l'azur sombre du ciel, les étoiles se perdirent au milieu de cette lumière éblouissante, comme un gravier de perles dans les profondeurs de la mer.

Aux premiers rayons du matin, Hippel arrêta son cheval et m'attendit.

– Je ne sais, me dit-il, quelles sombres idées se sont emparées de moi. Ce vin rouge doit avoir quelque vertu singulière, il flatte mon gosier, mais il attaque mon cerveau.

– Hippel, lui répondis-je, il ne faut pas se dissimuler que certaines liqueurs renferment les principes de la fantaisie et même de la fantasmagorie. J’ai vu des hommes gais devenir tristes, des hommes tristes devenir gais, des hommes d’esprit devenir stupides, et réciproquement, avec quelques verres de vin dans l’estomac. C’est un profond mystère ; quel être insensé oserait mettre en doute cette puissance magique de la bouteille ? N’est-ce pas le sceptre d’une force supérieure, incompréhensible, devant laquelle nous devons incliner le front, puisque tous nous en subissons parfois l’influence divine ou infernale.

Hippel reconnut la force de mes arguments, et resta silencieux, comme perdu dans une immense rêverie.

Nous cheminions par un étroit sentier, qui serpente sur les bords de la Queich. Les oiseaux faisaient entendre leur ramage, la perdrix jetait son cri guttural, en se cachant sous les larges feuilles de vignes. Le paysage était magnifique, la rivière murmurait en fuyant à travers de petits

ravins. À droite et à gauche, se déroulaient les coteaux chargés de superbes récoltes.

Notre route formait un coude au versant de la côte. Tout à coup, mon ami Hippel resta immobile, la bouche ouverte, les mains étendues dans l'attitude de la stupeur ; puis, rapide comme une flèche, il se retourna pour fuir, mais je saisis la bride de son cheval.

– Hippel, qu'as-tu ? m'écriai-je, est-ce que Satan s'est mis en embuscade devant toi ? Est-ce que l'ange de Balaam a fait briller son glaive à tes yeux ?

– Laisse-moi, disait-il en se débattant, mon rêve, c'est mon rêve !

– Allons, calme-toi, Hippel, le vin rouge renferme sans doute des propriétés nuisibles ; prends une gorgée de celui-ci, c'est un suc généreux qui écarte les sombres imaginations du cerveau de l'homme.

Il but avidement ; cette liqueur bienfaisante rétablit l'équilibre entre ses facultés.

Nous versâmes sur le chemin ce vin rouge qui

était devenu noir comme de l'encre ; il forma de gros bouillons en pénétrant dans la terre, et il me sembla entendre comme de sourds mugissements, des voix confuses, des soupirs, mais si faibles qu'on eût dit qu'ils s'échappaient d'une contrée lointaine, et que notre oreille de chair ne pouvait les saisir, mais seulement les fibres les plus intimes du cœur. C'était le dernier soupir d'Abel, lorsque son frère l'abattit sur l'herbe, et que la terre s'abreuva de son sang.

Hippel était trop ému pour faire attention à ce phénomène, mais j'en fus profondément frappé. En même temps je vis un oiseau noir, gros comme le poing, sortir d'un buisson et s'échapper en jetant un petit cri de terreur.

– Je sens, me dit alors Hippel, que deux principes contraires luttent dans mon être, le noir et le blanc, le principe du bien et du mal, marchons !

Nous poursuivîmes notre route.

– Ludwig, reprit bientôt mon camarade, il se passe dans ce monde des choses tellement étranges, que l'esprit doit s'humilier en

tremblant. Tu sais que je n'ai jamais parcouru ce pays. Eh bien, hier je rêve, et aujourd'hui je vois de mes yeux la fantaisie du rêve se dresser devant moi ; regarde ce paysage, c'est le même que j'ai vu pendant mon sommeil. Voici les ruines du vieux château où je fus atteint d'apoplexie. Voici le sentier que j'ai parcouru, et là-bas se trouvent mes quatre arpents de vigne. Il n'y a pas un arbre, pas un ruisseau, pas un buisson, que je ne reconnaisse, comme si je les avais vus cent fois. Lorsque nous aurons tourné le coude du chemin, nous verrons au fond de la vallée, le village de Welche : la deuxième maison à droite est celle du bourgmestre ; elle a cinq fenêtres en haut sur la façade, quatre en bas et la porte. À gauche de ma maison, c'est-à-dire de la maison du bourgmestre, tu verras une grange, une écurie. C'est là que j'enfermais mon bétail. Derrière, dans une petite cour, sous une vaste échoppe, se trouve un pressoir à deux chevaux. Enfin mon cher Ludwig, tel que je suis, me voilà ressuscité. Le pauvre bourgmestre te regarde par mes yeux, il te parle par ma bouche, et si je ne me souvenais pas qu'avant d'être bourgmestre, ladre, avare, riche

propriétaire, j'ai été Hippel, le bon vivant, j'hésiterais à dire qui je suis, car ce que je vois me rappelle une autre existence, d'autres habitudes, d'autres idées.

Tout se passa comme Hippel me l'avait prédit ; nous vîmes le village de loin, au fond d'une superbe vallée, entre deux riches coteaux, les maisons éparpillées au bord de la rivière ; la deuxième à droite était celle du bourgmestre.

Tous les individus que nous rencontrâmes, Hippel eut un vague souvenir de les avoir connus ; plusieurs lui parurent même tellement familiers, qu'il fut sur le point de les appeler par leur nom ; mais le mot restait sur sa langue, il ne pouvait le dégager de ses autres souvenirs. D'ailleurs, en voyant l'indifférente curiosité avec laquelle on nous regardait, Hippel sentit bien qu'il était inconnu, et que sa figure masquait entièrement l'âme défunte du bourgmestre.

Nous descendîmes dans une auberge, que mon ami me signala comme la meilleure du village, il la connaissait de longue date.

Nouvelle surprise : la maîtresse de l'auberge

était une grosse commère, veuve depuis plusieurs années, et que le bourgmestre avait convoitée en secondes noces.

Hippel fut tenté de lui sauter au cou, toutes ses vieilles sympathies se réveillèrent à la fois. Cependant il parvint à se modérer : le véritable Hippel combattait en lui les tendances matrimoniales du bourgmestre. Il se borna donc à lui demander, de son air le plus aimable, un bon déjeuner et le meilleur vin de l'endroit.

Lorsque nous fûmes attablés, une curiosité bien naturelle porta Hippel à s'informer de ce qui s'était passé dans le village depuis sa mort.

– Madame, dit-il à notre hôtesse avec un sourire flatteur, vous avez sans doute connu l'ancien bourgmestre de Welche ?

– Est-ce celui qui est mort, il y a trois ans, d'un coup d'apoplexie ? demanda-t-elle.

– Précisément, répondit mon camarade en fixant sur la dame un regard curieux.

– Ah ! si je l'ai connu ! s'écria la commère, cet original, ce vieux ladre qui voulait m'épouser.

Si j'avais su qu'il mourrait si tôt j'aurais accepté. Il me proposait une donation mutuelle au dernier survivant.

Cette réponse déconcerta un peu mon cher Hippel ; l'amour-propre du bourgmestre était horriblement froissé en lui. Pourtant il se content.

– Ainsi, vous ne l'aimiez pas, Madame ? dit-il.

– Comment est-il possible d'aimer un homme laid, sale, repoussant, ladre, avare ?

Hippel se leva pour se regarder dans la glace. En voyant ses joues pleines et rebondies, il sourit à sa figure, et revint se placer devant un poulet, qu'il se mit à déchiqueter.

– Au fait, dit-il, le bourgmestre pouvait être laid, crasseux ; cela ne prouve rien contre moi.

– Seriez-vous de ses parents ? demanda l'hôtesse toute surprise.

– Moi, je ne l'ai jamais connu. Je dis seulement que les uns sont laids, les autres beaux ; parce qu'on a le nez placé au milieu de la figure comme votre bourgmestre, cela ne prouve pas qu'on lui ressemble.

– Oh ! non, dit la commère, vous n’avez aucun trait de sa famille.

– D’ailleurs, reprit mon camarade, je ne suis pas avare, moi, ce qui démontre que je ne suis pas votre bourgmestre. Apportez encore deux bouteilles de votre meilleur vin.

La dame sortit, et je saisis cette occasion d’avertir Hippel de ne pas se lancer dans des conversations qui pourraient trahir son incognito.

– Pour qui me prends-tu, Ludwig ? s’écria-t-il furieux. Sache que je ne suis pas plus bourgmestre que toi, et la preuve, c’est que mes papiers sont en règle.

Il tira son passeport. L’hôtesse rentrait.

– Madame, dit-il, est-ce que votre bourgmestre ressemblait à ce signalement ?

Il lut :

– Front moyen, nez gros, lèvres épaisses, yeux gris, taille forte, cheveux bruns.

– À peu près, dit la dame, excepté qu’il était chauve.

Hippel passa la main dans ses cheveux en s'écriant :

– Le bourgmestre était chauve, et personne n'osera soutenir que je suis chauve.

L'hôtesse crut que mon ami était fou, mais comme il se leva en payant, elle ne dit rien.

Arrivé sur le seuil, Hippel se tourna vers moi et me dit d'une voix brusque :

– Partons !

– Un instant, mon cher ami, lui répondis-je, tu vas d'abord me conduire au cimetière où repose le bourgmestre.

– Non ! s'écria-t-il, non, jamais ! Tu veux donc me précipiter dans les griffes de Satan ?... Moi ! debout sur ma propre tombe ! Mais ce serait contraire à toutes les lois de la nature. Tu n'y songes pas, Ludwig ?

– Calme-toi, Hippel, lui dis-je. Tu es en ce moment sous l'empire des puissances invisibles. Elles étendent sur toi leurs réseaux si déliés, si transparents, que nul ne peut les apercevoir... Il faut un effort pour les dissoudre, il faut restituer

l'âme du bourgmestre, et cela n'est possible que sur sa tombe. Voudrais-tu être larron de cette pauvre âme ? Ce serait un vol manifeste ; je connais trop ta délicatesse pour te supposer capable d'une telle infamie.

Ces arguments invincibles le décidèrent.

– Eh bien, oui, dit-il, j'aurai le courage de fouler aux pieds ces restes dont j'emporte la plus lourde moitié. À Dieu ne plaise qu'un tel larcin me soit imputé. Suis-moi, Ludwig, je vais te conduire.

Il marchait à pas rapides, précipités, tenant à la main son chapeau, les cheveux épars, agitant les bras, allongeant les jambes, comme un malheureux qui accomplit le dernier acte du désespoir et s'excite lui-même pour ne pas faiblir.

Nous traversâmes d'abord plusieurs ruelles, ensuite le pont d'un moulin, dont la roue pesante déchirait une blanche nappe d'écume ; puis nous suivîmes un sentier qui parcourait une prairie, et nous arrivâmes enfin, derrière le village, près d'une muraille assez haute, revêtue de mousse et de clématites. C'était le cimetière.

À l'un des angles s'élevait l'ossuaire, à l'autre une maisonnette entourée d'un petit jardin.

Hippel s'élança dans la chambre. Là se trouvait le fossoyeur ; le long des murailles, il y avait des couronnes d'immortelles. Le fossoyeur sculptait une croix ; son travail l'absorbait tellement, qu'il se leva tout effrayé quand Hippel parut. Mon camarade fixa sur lui des yeux qui durent l'effrayer, car, pendant quelques secondes, il resta tout interdit.

– Mon brave homme, lui dis-je, conduisez-nous à la tombe du bourgmestre.

– C'est inutile, s'écria Hippel, je la connais.

Et sans attendre de réponse, il ouvrit la porte qui donnait sur le cimetière, et se prit à courir comme un insensé, sautant par-dessus les tombes et criant :

– C'est là !... là... Nous y sommes !...

Évidemment l'esprit du mal le possédait, car il renversa sur son passage une croix blanche, couronnée de roses. La croix d'un petit enfant !

Le fossoyeur et moi nous le suivions de loin.

Le cimetière était fort vaste. Des herbes grasses, épaisses, d'un vert sombre, s'élevaient à trois pieds du sol. Les cyprès traînaient leur longue chevelure à terre ; mais ce qui me frappa tout d'abord, ce fut un treillis adossé contre la muraille et couvert d'une vigne magnifique, tellement chargée de raisins, que les grappes tombaient les unes sur les autres.

En marchant, je dis au fossoyeur :

– Vous avez là une vigne qui doit vous rapporter beaucoup.

– Oh ! Monsieur, fit-il d'un air dolent, cette vigne ne rapporte pas grand-chose. Personne ne veut de mon raisin, ce qui vient de la mort retourne à la mort.

Je fixai cet homme. Il avait le regard faux, un sourire diabolique contractait ses lèvres et ses joues. Je ne crus pas ce qu'il me disait.

Nous arrivâmes devant la tombe du bourgmestre, elle était près du mur. En face il y avait un énorme cep de vigne, gonflé de suc et qui semblait gorgé comme un boa. Ses racines

pénétraient sans doute jusqu'au fond des cercueils, et disputaient leur proie aux vers. De plus, son raisin était d'un rouge violet, tandis que celui des autres était d'un blanc légèrement vermeil.

Hippel, appuyé contre la vigne, paraissait un peu plus calme.

– Vous ne mangez pas ce raisin, dis-je au fossoyeur, mais vous le vendez.

Il pâlit en faisant un geste négatif.

– Vous le vendez au village de Welche, et je puis vous nommer l'auberge où l'on boit votre vin, m'écriai-je. C'est l'auberge de la *Fleur de lis*.

Le fossoyeur trembla de tous ses membres. Hippel voulut se jeter à la gorge de ce misérable ; il fallut mon intervention pour l'empêcher de le mettre en pièces.

– Scélérat, dit-il, tu m'as fait boire l'âme du bourgmestre. J'ai perdu ma personnalité !

Mais tout à coup une idée lumineuse frappa son esprit, il retourna contre la muraille et prit

l'attitude célèbre du *mannekenpis* brabançon.

– Dieu soit loué ! dit-il en revenant à moi. J'ai rendu à la terre la quintessence du bourgmestre. Je suis soulagé d'un poids énorme.

Une heure après nous poursuivions notre route, et mon ami Hippel avait recouvré sa gaieté naturelle.

Le cabaliste Hans Weinland

Notre professeur de métaphysique Hans Weinland était ce que les cabalistes appellent un *archétype*, grand, maigre, le teint plombé, les cheveux roux, le nez crochu, l'œil gris, la lèvre ironique, surmontée d'une longue moustache à la prussienne.

Il nous émerveillait tous par les évolutions de sa logique, par l'enchaînement de ses arguments, par les traits moqueurs, acérés, qui lui venaient aussi naturellement que les épines sur un buisson de ronces.

Malgré toutes les traditions universitaires, cet original portait d'habitude un grand chapeau tromblon surmonté d'une plume de coq, une redingote à brandebourgs, des pantalons très larges, et des bottes à la hussarde ornées de petits éperons d'argent, ce qui lui donnait une tournure assez belliqueuse.

Or, un beau matin, maître Hans, qui m'aimait beaucoup, et m'appelait parfois, en clignant les

yeux d'une façon bizarre, « le fils du dieu bleu », maître Hans entra dans ma chambre et me dit :

« Christian, je viens te prévenir que tu peux chercher un autre professeur de métaphysique : je pars dans une heure pour Paris.

– Pour Paris !... Qu'allez-vous faire à Paris ?

– Argumenter, discuter, ergoter... que sais-je ? fit-il en haussant les épaules.

– Alors autant rester ici.

– Non, de grandes choses se préparent. Et d'ailleurs j'ai d'excellentes raisons pour détaier. »

Puis, allant entrouvrir la porte et voir si personne ne pouvait nous entendre, il revint et me dit à l'oreille :

« Tu sauras que j'ai passé, ce matin, une rapière de trois coudées dans le ventre du major Krantz.

– Vous ?

– Oui. – Figure-toi que cet animal avait poussé l'audace jusqu'à me soutenir hier, en pleine

brasserie Gambrinus, que l'âme est une pure affaire d'imagination. Naturellement je lui ai cassé ma chope sur la tête ; si bien que ce matin, nous sommes allés dans un petit endroit tout près de la rivière, et là je lui ai servi un argument matérialiste de première force. »

Je le regardai tout ébahi.

« Et vous partez pour Paris ? repris-je après un instant de silence.

– Oui. J'ai touché mon trimestre il y a trois ou quatre jours ; cet argent me suffira pour le voyage. Mais il n'y a pas une minute à perdre ; tu connais la rigueur des lois sur le duel ; le moins qui pourrait m'arriver serait de passer deux ou trois années sous les verrous, et, ma foi, je préfère prendre la clef des champs. »

Hans Weinland me racontait ces choses, assis au bord de ma table, et roulant une cigarette entre ses longs doigts maigres. Il me donna ensuite quelques détails sur sa rencontre avec le major Krantz, et finit par me dire qu'il venait me demander mon passeport à l'étranger, sachant que j'avais fait récemment un tour en France.

« Il est vrai que j'ai huit ou dix ans de plus que toi, me dit-il en terminant, mais nous sommes tous les deux très roux et très maigres : j'en serai quitte pour faire couper mes moustaches.

– Maître Hans, lui répondis-je tout ému, je voudrais pouvoir vous rendre le service que vous me demandez, mais cela m'est impossible ; c'est contraire à mes principes philosophiques. Mon passeport est dans le tiroir de mon secrétaire, à côté de la *Raison pure* de Kant. Je vais faire un tour sur la place des Acacias...

– C'est bon ! c'est bon ! dit-il, je comprends tes scrupules, Christian ; ils t'honorent, mais je ne les partage pas. Embrassons-nous ; je me charge du reste ! »

Quelques heures plus tard, toute la ville apprit avec stupeur, que le professeur de métaphysique Hans Weinland avait tué le major Krantz d'un furieux coup de rapière.

La police se mit aussitôt à la recherche du meurtrier, elle fouilla de fond en comble son petit logement de la rue des Alouettes, mais toutes ses recherches furent inutiles.

On enterra le major avec les honneurs dus à son grade, et durant six semaines il ne fut question que de cette affaire dans les brasseries ; puis tout rentra peu à peu dans l'ordre accoutumé.

Environ quinze mois après cet événement étrange, mon digne oncle, le prorecteur Zacharias, m'envoya compléter mes études à Paris ; il désirait me voir succéder un jour à sa haute position ; rien ne lui coûtait pour faire de moi, comme il disait, un flambeau de la science.

Je partis donc à la fin du mois d'octobre 1831.

Sur la rive gauche de la Seine, entre le Panthéon, le Val-de-Grâce et le Jardin des Plantes, s'étend un quartier presque solitaire ; les maisons y sont hautes et décrépites, les rues fangeuses, les habitants déguenillés.

Quand il vous arrive d'égarer vos pas dans cette direction, les gens s'arrêtent au coin des rues pour vous observer ; d'autres s'avancent sur le seuil de leurs tristes masures, d'autres penchent la tête à leurs lucarnes. Ils vous regardent d'un air de convoitise, et ces regards vont jusqu'au fond

de vos poches.

À l'extrémité de ce quartier, dans la rue Copeau, s'élève une maison étroite, isolée, entre d'antiques murailles de clôture, par-dessus lesquelles s'étendent les rameaux noirs de quelques ormes centenaires.

Au pied de cette maison s'ouvre une porte basse, voûtée ; au-dessus de la porte brille la nuit une lanterne, suspendue à une tige de fer ; au-dessus de la lanterne, trois fenêtres chassieuses miroitent dans l'ombre ; plus haut, trois autres ; ainsi de suite jusqu'au sixième.

C'est là, chez la dame Genti, veuve du sieur Genti, ex-brigadier de la garde royale, que je fis transporter ma malle et mes livres, sur la recommandation expresse de M. le doyen Van den Bosch, qui se souvenait d'avoir habité le susdit hôtel du temps de l'empire.

Je frémis encore en songeant aux tristes jours que je passai dans cette abominable demeure, assis en hiver près de ma petite cheminée, qui donnait plus de fumée que de chaleur, abattu, malade, obsédé par la dame Genti, qui

m'exploitait avec une rapacité vraiment incroyable.

Je me souviendrai toujours qu'après six mois de brume, de pluie, de boue et de neige, un matin qu'il faisait un peu de soleil, et qu'ayant franchi la grille du Jardin des Plantes, je vis les premières feuilles sortir des bourgeons, mon émotion fut telle, qu'il me fallut m'asseoir et fondre en larmes comme un enfant.

J'avais pourtant alors vingt-deux ans, mais je songeais aux verts sapins du Schwartz-Wald ; j'entendais nos jeunes filles chanter d'une voix joyeuse :

Tra, ri, ro, l'été vient encore une fois !

et moi j'étais à Paris ! je ne voyais plus le soleil ; je me sentais seul, abandonné dans la ville immense !... Mon cœur débordait enfin ; je n'y tenais plus : ce peu de verdure m'avait remué jusqu'au fond des entrailles. Il est si doux de pleurer en songeant à son pays !

Après quelques instants de faiblesse, je rentrai

chez moi ranimé d'espérance, et je me remis à l'œuvre avec courage ; un flot de jeunesse et de vie avait accéléré les mouvements de mon cœur. Je me disais : « Si l'oncle Zacharias pouvait me voir, il serait fier de moi ! »

Mais ici se place un événement terrible, mystérieux, dont le souvenir me consterne, et bouleverse encore toutes mes idées philosophiques. Cent fois j'ai voulu m'en rendre compte sans y réussir.

Tout en face de ma petite fenêtre, de l'autre côté de la rue, entre deux hautes mesures, se trouvait un terrain vague, où croissaient en abondance les herbes folles, – le chardon, la mousse, les hautes orties et les ronces, – qui se plaisent à l'ombre.

Cinq ou six pruniers s'épanouissaient dans cette enceinte humide, fermée sur le devant par un vieux mur de pierres sèches.

Un écriteau en bois surmontait la muraille décrépite, et portait :

TERRAIN À VENDRE.

425 mètres.

s'adresser à M^e Tirago, notaire,
etc., etc.

Une vieille futaille écartelée et vermoulue recevait l'eau des gouttières du voisinage, et la laissait fuir dans l'herbe. Des milliers d'atomes aux ailes gazeuses, des cousins, des éphémères tourbillonnaient sur cette mare verdâtre ; et, quand un rayon de soleil y tombait par hasard entre les toits, on y voyait pulluler la vie comme une poussière d'or ; deux grenouilles énormes montraient alors leur nez camard à la surface, traînant leurs longues jambes filandreuses sur les lentilles d'eau, et se gorgeant des insectes qui s'engouffraient dans leur goître par milliards.

Enfin, au fond du cloaque s'avancait en visière un toit de planches humides et moisies, sur lequel un gros chat roux venait faire sa promenade, écoutant les moineaux s'ébattre dans les arbres, bâillant, fléchissant les reins et détirant ses griffes d'un air mélancolique.

J'avais souvent contemplé ce coin du monde avec une sorte de terreur.

« Tout vit, tout pullule, tout se dévore ! m'étais-je dit. Quelle est la source de ce flot intarissable d'existences, depuis l'atome tourbillonnant dans un rayon de soleil, jusqu'à l'étoile perdue dans les profondeurs de l'infini ?... Quel principe pourrait nous rendre compte de cette prodigalité sans bornes, incessante, éternelle, de la cause première ? »

Et, le front entre les mains, je me plongeais dans les abîmes de l'inconnu.

Or, un soir du mois de juin, vers onze heures, comme je rêvais de la sorte, accoudé sur la traverse de ma fenêtre, il me sembla voir une forme vague se glisser au pied de la muraille, puis une porte s'ouvrir, et quelqu'un traverser les ronces pour se rendre sous le toit.

Tout cela s'accomplissait dans l'ombre des masures environnantes ; c'était peut-être une illusion de mes sens. Mais le lendemain, dès cinq heures, ayant regardé dans le cloaque, je vis en effet un grand gaillard s'avancer du fond de

l'échoppe, et, les bras croisés sur la poitrine, se mettre à m'observer moi-même.

Il était si long, si maigre, ses habits étaient si délabrés, son chapeau tellement criblé de trous, que je ne doutai pas que ce ne fût un bandit, caché là le jour pour se soustraire à la police, et sortant la nuit de son repaire, pour dévaliser et même pour égorger les gens.

Mais jugez de ma stupeur, quand cet homme, levant son chapeau, me cria :

« Hé ! bonjour, Christian, bonjour ! »

Comme je restais immobile, la bouche béante, il traversa le clos, ouvrit la porte, et s'avança dans la rue déserte.

Je remarquai seulement alors qu'il portait une grosse trique, et je me félicitai de ne pas l'entretenir en tête à tête.

D'où cet individu pouvait-il me connaître ?...
Que me voulait-il ?

Arrivé devant ma fenêtre, il leva ses longs bras maigres d'un air pathétique :

« Descends, Christian, s'écria-t-il, descends

que je t’embrasse... ah ! ne me laisse pas languir ! »

On pense bien que je ne fus pas trop pressé de répondre à son invitation. Alors il se prit à rire, me montrant de magnifiques dents blanches sous sa moustache roussâtre, puis il me dit :

« Tu ne reconnais donc pas ton professeur de métaphysique, Hans Weinland ?... Faut-il que je te fasse voir son passeport ?

– Hans Weinland !... Est-ce possible ?... Hans Weinland avec ces joues creuses, ces yeux caves !... Hans Weinland sous ces guenilles !... »

Cependant, après un coup d’œil plus attentif, je le reconnus ; un sentiment de pitié inexprimable me saisit :

« Comment ! c’est vous, mon cher professeur !

– Moi-même ! Descends, Christian, nous causerons plus à l’aise. »

Je n’hésitai plus à descendre ; la dame Genti n’était pas encore levée, je tirai le verrou moi-même, et Hans Weinland me pressa sur son cœur

avec effusion.

« Ah ! cher maître ! m'écriai-je les yeux pleins de larmes, dans quel état je vous retrouve !

– Bah ! bah ! fit-il, je me porte bien, c'est l'essentiel.

– Mais vous allez monter dans ma chambre... changer d'habits...

– À quoi bon ?.. Je me trouve charmant comme cela... eh ! eh ! eh !

– Vous avez faim, peut-être ?...

– Du tout, Christian, du tout. Je me suis nourri longtemps, chez Flicoteau, de têtes de lapin et de pieds de coq ; c'était un genre de noviciat que m'imposait le dieu *Famine*. Aujourd'hui, mes preuves sont faites, mon estomac atrophié n'est plus qu'un mythe ; il ne me demande plus rien, sachant d'avance que ses réclamations seraient inutiles ; je ne mange plus, je fume de temps en temps une pipe, voilà tout. Le vieux fakir d'Ellora me porterait envie ! »

Et comme je le regardais d'un air de doute :

« Cela t'étonne ? reprit-il ; mais sache que

l'initiation aux mystères de Mithras nous impose ces petites épreuves, avant de nous investir d'une puissance formidable. »

Tout en causant ainsi, il m'entraînait vers le Jardin des Plantes. On venait d'ouvrir la grille, et la sentinelle, nous voyant approcher, parut tellement étonnée de la physionomie de mon pauvre maître, qu'elle fit mine un instant de nous interdire le passage ; mais Hans Weinland ne parut même pas s'apercevoir de ce geste, et poursuivit tranquillement son chemin.

Le jardin était encore solitaire. En passant près de la cage aux serpents, Hans, me la montrant avec sa trique, murmura :

« De jolis petits animaux, Christian, j'ai toujours eu de la prédilection pour ce genre de reptiles ; ils ne se laissent pas marcher sur la queue sans mordre. »

Puis, tournant à droite, il me précéda dans le labyrinthe qui monte au cèdre du Liban.

« Arrêtons-nous ici, lui dis-je, au pied de cet arbre.

– Non, montons jusqu’au belvédère, on y voit de plus loin ; j’aime tant voir Paris et respirer le frais, qu’il m’arrive très souvent de passer des heures à cet observatoire. C’est même ce qui me retient dans ton quartier. Que veux-tu, Christian ! chacun a ses petites faiblesses. »

Nous étions arrivés à la lanterne, et Hans Weinland avait pris place sur l’une des deux grosses pierres fossiles, qui sont appuyées contre le tertre. Moi, je restai debout devant lui.

« Eh bien, Christian, reprit-il, que fais-tu maintenant ? Tu suis les cours de la Sorbonne et du Collège de France, n’est-ce pas ? Eh ! eh ! eh ! ça t’amuse toujours, la métaphysique ?

– Mon Dieu... pas trop.

– Eh ! je m’en doutais... je m’en doutais. Mais aussi quels cours ! quels cours ! L’un s’en tient à la *forme*, et se croit *idéaliste*, car le beau, le beau idéal est dans la forme... eh ! eh ! eh ! L’autre parle de substance ; pour lui, la *substance* est une idée première ; comprends-tu cela, Christian, la substance une idée première ? Faut-il être bête !

« Le plus fort est un garçon qui ne manque pas d'un certain mérite ; il s'est fait un petit système bourgeois, avec des morceaux ramassés à droite et à gauche, absolument comme on confectionne un habit de polichinelle ; aussi les Français, qui sont très forts en métaphysique, l'ont surnommé le Platon moderne ! »

Et Hans Weinland, allongeant ses longues jambes de sauterelle, partit d'un éclat de rire nerveux ; puis, redevenu calme subitement, il poursuivit :

« Ah ! mon pauvre Christian ! mon pauvre Christian ! que sont devenues les grandes écoles d'Albert le Grand, de Raymond Lulle, de Roger Bacon, d'Arnaud de Villeneuve, de Paracelse ? Qu'est devenu le *microcosme* ? Que sont devenus les trois principes : intellectuel, céleste, élémentaire ? Les applications des Patrice Tricasse, des Coclès, des André Cornu, des Goglénus, des Jean de Hâgen, des Moldénates, des Savonarole et de tant d'autres ? Et les expériences curieuses des Glaser, des Le Sage, des Le Vigoureux ?

– Mais, cher maître, ce sont des empoisonneurs ! m'écriai-je.

– Des empoisonneurs ?... Ce sont les plus grands astrologues des temps modernes, les seuls héritiers de la *kabbale* ! Les vrais, les seuls empoisonneurs sont tous ces charlatans qui tiennent école de sophisme et d'ignorance. Ne sais-tu pas que tous les secrets de la *kabbale* commencent à trouver leurs applications ? La pression de la vapeur, le principe de l'électricité, les décompositions chimiques, à qui faut-il attribuer ces admirables découvertes, sinon aux astrologues ? Et nos psychologues, nos métaphysiciens, eux, qu'ont-ils découvert d'utile, d'applicable, de vrai, pour traiter les autres d'ignorants et s'attribuer le titre de sages ? Mais laissons cela, ma bile s'échauffe. »

Et sa figure, impassible jusque-là, prit une expression de férocité sauvage.

« Il faut que tu partes, Christian, s'écria-t-il brusquement, il faut que tu retournes à Tubingue.

– Pourquoi ?

– Parce que l’heure de la vengeance est proche.

– Quelle vengeance ?

– La mienne.

– De qui voulez-vous tirer vengeance ?

– De tout le monde !... Ah ! l’on s’est moqué de moi... on a conspué Maha-Dévi... on l’a repoussé des écoles... on m’a traité de fou... de visionnaire... on a renié le *dieu bleu*, pour adorer le *dieu jaune*... Eh bien ! malheur à cette race de sensualistes ! »

Et, se levant, il embrassa la ville immense du regard, ses yeux gris s’illuminèrent, il sourit.

Quelques bateaux descendaient lentement la Seine ; le jardin verdoyait ; les voitures de roulage, les chargements de vin, les charretées de légumes, les troupeaux de bœufs, de moutons, de pourceaux, soulevaient la poussière des routes dans les profondeurs de l’horizon. La ville bourdonnait comme une ruche ; jamais spectacle plus splendide et plus grandiose ne s’était offert à mes regards.

« Paris ! ville antique, ville sublime, s'écria Weinland avec une ironie poignante ; Paris idéal, Paris sentimental, ouvre tes larges mâchoires : voici venir, par tous les points de l'horizon, du liquide et du solide pour renouveler tes esprits animaux. Mange, bois, chante et ne t'inquiète pas du reste ; la France entière s'épuise pour te nourrir.

« Elle pioche du matin au soir, cette spirituelle nation, pour te faire des loisirs agréables. Que te manque-t-il ? Elle t'envoie ses vins généreux, ses troupeaux, ses primeurs des quatre saisons, ses belles jeunes filles rayonnantes de jeunesse, ses hardis jeunes hommes, et ne te demande en échange que des révolutions et des gazettes.

« Cher Paris ! centre des lumières, de la civilisation, etc., etc., etc. ; Paris !... terre promise du paradoxe, Jérusalem céleste des Philistins, Sodome intellectuelle, capitale générale du sensualisme et du *dieu jaune* !... sois fier de tes destinées ; tu tousses : le sol tremble ! tu te remues : le monde frissonne ! tu bâilles : l'Europe s'endort ! Qu'est-ce que *l'esprit* auprès

de la force matérielle incarnée ? Rien !... Tu braves les puissances invisibles, tu les bafoues ; mais, attends, attends, un des fils de Maha-Dévi et de la déesse Kâli va te donner une leçon de métaphysique ! »

Ainsi s'exprimait Hans Weinland avec une animation croissante. Je ne doutais pas que la misère n'eût détraqué sa cervelle.

Que pouvait faire un pauvre diable, sans feu ni lieu, contre la ville de Paris ?

Après ces menaces, redevenu calme tout à coup, et voyant quelques promeneurs monter le labyrinthe, il me fit signe de le suivre, et nous sortîmes du jardin.

« Christian, reprit-il en marchant, j'ai quelque chose à te demander.

– Quoi ?

– Tu connais ma retraite.. là, je te dirai tout. Mais il faut que tu me jures sur l'honneur d'accomplir mes ordres de point en point.

– Je le veux bien ; à une condition cependant, c'est que...

– Oh ! sois tranquille, cela ne peut intéresser ta conscience.

– Alors je vous le promets.

– Cela suffit. »

Nous étions arrivés devant le clos ; il en poussa la porte et nous entrâmes.

Il me serait difficile de rendre le sentiment d'horreur qui me pénétra, lorsque, après avoir traversé les hautes herbes du repaire, je découvris sous l'échoppe une quantité d'ossements amoncelés dans l'ombre.

J'aurais voulu fuir, mais Hans Weinland m'observait.

« Assieds-toi là ! » fit-il d'un accent impérieux, en m'indiquant une grosse pierre, entre les piliers du toit.

J'obéis.

Lui, sortant alors de sa poche une petite pipe de terre, la bourra de je ne sais quelle substance jaunâtre, et se prit à l'aspirer lentement ; il s'assit en face de moi, les jambes étendues, sa grosse trique entre les genoux.

« Christian, murmura-t-il, tandis qu'une contraction musculaire indéfinissable creusait les rides de ses joues, et relevait obliquement ses narines, écoute-moi bien ; pour que tu puisses remplir mes intentions, il est indispensable que je t'explique un de nos mystères. »

Il se tut, l'œil sombre, le front plissé, les lèvres tellement serrées, qu'on n'en voyait plus les bords.

« Oui, reprit-il d'un accent sourd, il faut que tu connaisses un des mystères de Mithras ! – Ce qu'il y a de plus étrange dans ce monde, vois-tu, Christian, c'est que l'une des moitiés du globe soit en pleine lumière, et l'autre dans les ténèbres ; il en résulte que la moitié des êtres animés dort, pendant que l'autre veille. Or, la nature qui ne fait rien d'inutile, la nature qui simplifie tout, et sait obtenir ainsi la variété infinie dans l'unité absolue, la nature, ayant décidé que tout être vivant resterait assoupi la moitié du temps, a décidé par là même qu'une seule âme suffirait pour deux corps. Cette âme se transporte donc de l'un à l'autre hémisphère,

aussi vite que la pensée, et développe tour à tour deux existences. Tandis que l'âme est aux antipodes, l'être dort ; ses facultés divaguent, la matière repose. Lorsque l'âme revient prendre la direction des organes, aussitôt l'être s'éveille ; la matière est forcée d'obéir à l'esprit.

« Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage. Cela n'entre pas dans tes cours de philosophie ; car il est connu que tes professeurs sont très savants sans rien comprendre ; mais cela t'explique les idées étranges qui souvent assiègent ton cerveau, la singularité de tes rêves, la connaissance intuitive des mondes que tu n'as jamais vus, et mille autres phénomènes de ce genre. Ce qu'on nomme catalepsies, évanouissements, extases, lucidité magnétique, bref, l'ensemble des phénomènes du sommeil sous toutes ses formes, découle de la même loi. M'as-tu compris, Christian ?

– Très bien, c'est une découverte sublime !

– C'est le moindre des mystères de Mithras, fit-il avec un sourire bizarre, c'est le premier degré d'initiation. Mais écoute les conséquences

du principe, en ce qui me concerne : – l'âme qui m'anime appartient également à l'un des sectateurs de Maha-Dévi, habitant au pied du Mont-Abuji, dans la province de Sirohi, sur les frontières méridionales du Joundpour : c'est un Agori, ou, si tu l'aimes mieux, un Aghorapanti, célèbre par ses austérités, ses meurtres et sa sainteté. Il est initié comme moi, du troisième degré. Quand il dort, je veille ; quand il veille, je dors. M'as-tu compris ?

– Oui, répondis-je en frissonnant.

– Eh bien ! voici ce que je te demande : il faut que mon âme séjourne deux jours consécutivement à Déesa, dans la caverne de la déesse Kâli. Je le veux ! Dans ce but, mon corps doit rester inerte. Ce que je fume en ce moment est de l'opium... Déjà mes paupières s'appesantissent... tout à l'heure... mon âme va me quitter... Si je m'éveille... avant le temps fixé... entends-tu... qu'à l'instant même tu me donnes une nouvelle dose d'opium... Tu... tu me l'as juré... malheur si... »

Il n'eut pas le temps de finir, et tomba

subitement dans une torpeur profonde.

Je l'étendis, la tête à l'ombre, les pieds dans l'herbe. Sa respiration, tour à tour rapide et lente, me donnait le frisson ; et le mystère que cet homme venait de me révéler, la certitude que son âme avait franchi des espaces immenses en moins d'une seconde, m'inspiraient une sorte de crainte mystérieuse, comme si tout ce monde inconnu se fût ouvert à mes regards. Je me sentais pâlir ; mes doigts s'agitaient et tressaillaient sans que je le voulusse ; le fluide vital me pénétrait jusqu'à la pointe des cheveux.

Ajoutez la chaleur du midi concentrée entre ces vieilles masures, les émanations putrides de la mare voisine, le coassement des deux grenouilles, qui commençaient leur duo mélancolique dans la fange verdâtre, le bourdonnement immense des insectes dansant leur ronde éternelle, et vous comprendrez les impressions sinistres qui se succédèrent dans mon esprit jusqu'au soir.

Je regardais parfois la face pâle de Weinland, toute couverte de moiteur, et je ne sais quel effroi subit me saisissait alors. Il me semblait être

complice d'un crime épouvantable, et, malgré ma promesse, je secouais violemment le corps du dormeur, qui restait inerte ou s'inclinait dans un autre sens. Parfois sa respiration prenait des accents bizarres, et s'échappait en sifflant, comme un ricanement diabolique.

Durant ces longues heures, il m'arriva de songer aussi aux mystères de Mithras. Je me disais que sans doute le premier degré d'initiation devait comprendre la vie animale ; le second, l'essence et les fonctions de l'âme ; le troisième, Dieu ! Mais quel homme pouvait avoir l'audace de fixer son regard sur la force incréée, et l'orgueil de l'expliquer ?

Le temps se consumait dans ces méditations ; ce n'est qu'à la chute du jour, lorsque l'horloge de Saint-Étienne-du-Mont eut sonné huit heures, que je montai chez moi prendre quelques heures de repos.

Je ne doutais plus alors que le sommeil léthargique de Hans Weinland ne poursuivît tranquillement son cours jusqu'au lendemain.

En effet, le jour suivant, vers six heures du

matin, étant allé le voir, je le trouvai dans la même attitude ; sa respiration me parut même régularisée.

Que vous dirai-je, mes chers amis ? Ce jour encore et la nuit suivante se passèrent dans les mêmes rêveries, dans les mêmes inquiétudes que la veille.

À la fin du second jour, vers six heures du soir, ne me sentant plus de fatigue et d'inanition, je courus au cloître Saint-Benoît prendre un peu de nourriture. Je restai chez maître Ober, mon restaurateur, jusque vers sept heures.

En revenant de là, par la rue Clovis, il me sembla tout à coup être suivi, et, regardant derrière moi, je fus tout étonné de ne voir personne.

Quoique le jour fût à son déclin, une chaleur accablante pesait sur la ville silencieuse ; pas une porte ouverte n'aspirait la première fraîcheur de la nuit ; pas une figure n'apparaissait au loin sur le pavé ; pas un mouvement, pas un bruit ne trahissait la vie dans le vaste quartier du Jardin des Plantes.

Ayant hâté le pas, je me trouvai bientôt à la porte du clos, où j'appuyai la main ; elle s'ouvrit sans bruit, et j'allais m'avancer dans l'herbe, quand Hans Weinland, plus pâle que la mort, bondit à ma rencontre, en me criant :

« Sauve-toi, Christian ! sauve-toi !... »

Et ses deux mains me repoussaient ; sa face contractée, ses yeux vitreux, le frémissement de ses lèvres, trahissaient la plus grande terreur.

Je fus rejeté dans la rue.

« Viens !... viens !... me criait-il. Cache-toi ! »

La veuve Genti, accourue sur le seuil de sa maison, poussait des cris perçants, croyant sans doute que Weinland voulait me dévaliser ; mais lui, l'écartant du coude, et se jetant dans l'allée avec moi, partit d'un éclat de rire diabolique :

« Hé ! hé ! hé !... la vieille... la vieille payera pour toi... Monte, Christian... bien vite !... Le monstre est déjà dans la rue... je le sens ! »

Et je montais quatre à quatre, comme si le spectre de la mort eût étendu ses griffes sur moi. Je volais, je m'enlevais par bonds. La porte de

ma chambre s'ouvrit et se ferma sur nous, et je tombai dans mon fauteuil comme foudroyé.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, les mains croisées sur ma figure, qu'y a-t-il ? Tout ceci est horrible !

– Il y a, dit Weinland froidement, il y a que j'arrive de loin : six mille lieues en deux jours. Eh ! eh ! eh ! j'arrive des bords du Gange, Christian, et je ramène de là-bas un joli compagnon. Écoute, écoute ce qui se passe dehors. »

Alors, prêtant l'oreille, j'entendis une foule de monde descendre la rue Copeau en courant, puis des clameurs confuses.

Mes yeux rencontrèrent en ce moment ceux de Hans : une joie sombre, infernale, les illuminait.

« C'est le choléra bleu ! fit-il à voix basse, le terrible choléra bleu ! »

Puis s'animant tout à coup :

« Des cimes du mont Abuji, s'écria-t-il, par-dessus les verts panaches des palmiers, des grenadiers, des tamarins, au fond de la gorge où

se traîne le vieux Gange, je l'ai vu flotter lentement sur un cadavre, parmi les vautours. Je lui ai fait signe... il est venu... le voilà qui se met à l'œuvre : regarde ! »

Une sorte de fascination me fit jeter les yeux dans la rue : un homme du peuple, les épaules nues, les cheveux crépus, emportait, en courant, une femme, la tête renversée, les jambes pendantes, les bras retombant inertes. Lorsqu'il passa sous ma fenêtre, suivi d'un grand nombre de personnes, je vis que la figure de cette malheureuse avait des teintes bleuâtres.

Elle était toute jeune ; le choléra venait de la foudroyer !

Je me retournai, frissonnant des pieds à la tête ; Hans Weinland avait disparu !

Ce même jour, sans prendre le temps de faire ma malle, et n'ayant que la précaution d'emporter l'argent nécessaire, je courus aux Messageries, rue Notre-Dame-des Victoires.

Une diligence allait partir pour Strasbourg. J'y montai, comme un noyé se jette sur la planche de

salut.

Nous partîmes.

On riait, on chantait ; personne ne savait encore l'invasion du choléra en France.

Moi, me penchant à la portière, de relais en relais, je demandais :

« Le choléra n'est pas ici ? »

Et chacun de rire.

« Le pauvre garçon est fou ! » disaient mes compagnons de voyage.

Ils faisaient des gorges chaudes.

Mais lorsque, trois jours après, j'eus le bonheur de me jeter dans les bras de mon oncle Zacharias, et qu'à moitié fou de terreur, je lui racontai ces événements étranges, il m'écouta gravement et me dit :

« Cher Christian, tu as bien fait de venir, oui, tu as très bien fait. Regarde le journal : douze cents personnes ont déjà péri ; c'est une chose épouvantable ! »

Le bouc d'Israël

Tout le monde connaît à Tubingue l'histoire déplorable du seigneur Kasper Évig et du juif Élias Hirsch. – Kasper Évig faisait la cour à mademoiselle Éva Salomon, la fille du vieux marchand de tableaux de la rue de Jéricho. Un jour il trouva mon ami Elias dans la boutique du brocanteur, et lui détacha, je ne sais sous quel prétexte, trois ou quatre soufflets bien appliqués.

Élias Hirsch, qui venait de commencer sa médecine depuis cinq mois, fut sommé par le conseil des étudiants de provoquer le seigneur Kasper en duel, ce qu'il fit avec une extrême répugnance, car un seigneur est nécessairement très fort sur les armes.

Cela n'empêcha pas Élias de se fendre à propos, et de passer son fleuret entre les côtes dudit seigneur, circonstance qui gêna considérablement la respiration de celui-ci et l'envoya dans l'autre monde en moins de dix minutes.

Le *rector* Diemer, instruit de ces détails par les témoins, les écouta froidement et leur dit :

« C'est très bien, messieurs. Il est mort, n'est-ce pas ?... Eh bien ! qu'on l'enterre. »

Élias fut porté en triomphe comme un nouveau Mathias ; mais bien loin d'en tirer gloire, il fut atteint d'une mélancolie profonde.

Il maigrissait, il gémissait et soupirait ; son nez, déjà si long, semblait grandir encore à vue d'œil, et souvent, le soir, lorsqu'il traversait la rue des *Trois-Fontaines*, on l'entendait murmurer :

« Kasper Évig, pardonne-moi, je n'en voulais pas à ta vie !

– Malheureuse Éva, qu'as-tu fait ?... Par ta coquetterie inconsidérée, tu as excité deux hommes intrépides l'un contre l'autre ; et voilà que l'ombre du seigneur Kasper me poursuit jusque dans mes rêves. Éva !... malheureuse Éva, qu'as-tu fait ?... »

Ainsi gémissait ce pauvre Élias, d'autant plus à craindre que les fils d'Israël ne sont pas

sanguinaires et que le Dieu fort, le Dieu jaloux, leur a dit :

« Le sang innocent retombera sur vos têtes de génération en génération... »

Or, une belle matinée de juillet, que je vidais des chopes à la brasserie du *Faucon*, Élias Hirsch entra, la mine défaite comme d'habitude, les joues creuses, les cheveux épars autour des tempes et le regard abattu. Il me posa la main sur l'épaule et me dit :

« Cher Christian, veux-tu me faire un plaisir ?

– Pourquoi pas, Élias ? De quoi s'agit-il ?

– Faisons un tour de promenade à la campagne, je désire te consulter sur mes souffrances. Toi qui connais les choses divines et humaines, tu pourras peut-être m'indiquer un remède à tant de maux. J'ai la plus grande confiance en toi, Christian. »

Comme j'avais déjà pris mes cinq ou six canettes et mes deux ou trois petits verres de *schnaps*, je ne vis pas d'objection à sa demande. D'ailleurs, je trouvais très beau de sa part d'avoir

confiance dans mes lumières.

Nous traversâmes donc la ville, et, vingt minutes après, nous montions le petit sentier des violettes, qui serpente vers les ruines antiques de Triefels.

Là, seuls, cheminant entre deux haies d'aubépine à perte de vue, écoutant l'alouette qui s'égosillait dans les nuages, la caille qui jetait son cri guttural au milieu des vignes, et gravissant à pas lents vers les hauts sapins du Rôthalps, Élias parut respirer plus librement, il leva les yeux au ciel et s'écria :

« Dans tes nombreuses lectures théologiques, n'as-tu pas trouvé, Christian, quelque moyen d'expiation propre à soulager la conscience des grands coupables ? Je sais que tu te livres à des recherches curieuses en ce genre... Parle !... Quoi que tu me conseilles, pour mettre en fuite l'ombre vengeresse de Kasper Évig, je le ferai ! »

La question de Hirsch me rendit tout pensif. Nous marchions côte à côte, la tête inclinée, dans le plus grand silence ; il m'observait du coin de l'œil, tandis que je m'efforçais de recueillir mes

souvenirs sur cette matière délicate. Enfin je lui répondis :

« Si nous habitions les Indes, Élias, je te dirais d'aller te baigner dans le Gange, car les ondes de ce fleuve lavent les souillures du corps et celles de l'âme ; c'est du moins l'opinion des gens du pays, qui ne craignent ni de tuer, ni d'incendier, ni de voler, à cause des vertus singulières de leur fleuve. C'est une grande consolation pour les scélérats !... Il est bien à regretter que nous ne jouissions pas d'un cours d'eau pareil. Si nous vivions du temps de Jason, je te dirais de manger des gâteaux de sel de la reine Circé, qui avaient la propriété remarquable de blanchir les consciences noircies, et de vous sauver du remords. Enfin, si tu avais le bonheur d'appartenir à notre sainte religion, je t'ordonnerais de dire des prières, et surtout de donner tes biens à l'Église. Mais, dans l'état des temps, des lieux et des croyances où tu te trouves, je ne vois qu'un moyen de te soulager.

– Lequel ? » s'écria Hirsch, déjà ranimé d'espérance.

Nous étions alors arrivés sur le Rôthalps, dans

un lieu solitaire qu'on appelle Holderloch. C'est une gorge profonde et sombre, autour de laquelle s'élèvent de noirs sapins ; une roche plate couronne l'abîme, où s'élancent en grondant les flots du Murg.

Le sentier que nous suivions nous avait conduits là. Je m'assis sur la mousse pour respirer la brume qui s'élève du gouffre, et, dans ce moment même, j'aperçus au-dessous de moi un bouc superbe qui cherchait à saisir quelques touffes de cresson sauvage au bord de la corniche.

Il faut savoir que les rochers du Holderloch montent les uns par-dessus les autres en forme d'escalier ; chaque marche peut bien avoir dix pieds de hauteur, mais tout au plus un pied et demi de saillie ; et sur ces rebords s'épanouissent mille plantes aromatiques, – du chèvrefeuille, du lierre, de la vigne sauvage, des volubilis, – sans cesse arrosées par les vapeurs du torrent et retombant en touffes de la plus belle verdure.

Or, mon bouc, le front large, surmonté de ses hautes cornes noueuses, les yeux étincelant

comme deux boutons d'or, la barbiche roussâtre, l'attitude sournoise sous ces festons de pampre, et le regard hardi comme un vieux satyre en maraude, mon bouc s'avavançait précisément vers la plus haute de ces marches étroites, et s'en donnait à cœur joie de cette verdure embaumée.

« Élias, m'écriai-je, l'esprit du Seigneur m'illumine : au moment même où je pense au bouc d'Israël, je le vois... regarde... le voilà ! L'esprit éternel n'est-il pas visible dans tout ceci ? Charge ce bouc de ton remords, et qu'il n'en soit plus question. »

Élias me regarda tout stupéfait.

« Je le voudrais bien, Christian, fit-il, mais comment m'y prendre pour charger ce bouc de mon remords ?

– Rien de plus simple. Comme s'y prenaient les Romains, pour se débarrasser des traîtres tout souillés de crimes. Ils les précipitaient de la roche Tarpéienne, n'est-ce pas ? Eh bien ! après avoir lancé ton imprécation sur ce bouc, jette-le dans le Holderloch, et tout sera fini !

– Mais, répondit Élias...

– Je sais ce que tu vas m’objecter, m’écriai-je, tu vas me dire qu’il n’existe aucun rapport entre Kasper Évig, dont l’ombre te poursuit, et ce bouc. Mais prends garde !.. prends garde !.. ce serait un raisonnement impie. Quels rapports y avait-il entre les eaux du Gange, entre les gâteaux de sel de la reine Circé, entre le bouc d’Israël et les crimes qu’il s’agissait d’expié ? – Aucun. – Eh bien ! cela n’empêchait pas les expiations d’être bonnes, saintes, sacrées, efficaces, ordonnées par Brahma, Vichnou, Siva, Osiris, Jéhovah. Donc, charge ce bouc de ton imprécation, précipite-le !... Je te l’ordonne, car l’esprit m’éclaire en ce moment, et je vois, moi, des rapports entre le bouc et les péchés des mortels, seulement je ne puis les exprimer, la lumière céleste m’éblouit ! »

Élias ne bougeait pas. Il me sembla même le voir sourire, ce qui m’indigna.

« Comment, m’écriai-je, lorsque je t’indique un moyen infallible et facile d’échapper à la juste punition de ton crime, tu hésites, tu doutes, tu souris !...

– Non, fit-il, mais je n’ai pas l’habitude de marcher sur le bord des rochers, et je crains de tomber dans le Holderloch avec le bouc !

– Ah ! poltron, tu n’as montré de courage qu’une fois dans ta vie, pour te dispenser d’en avoir toujours. Eh bien ! puisque tu refuses d’accomplir le sacrifice que je t’ordonne, je l’accomplirai moi-même. »

Et je me levai.

« Christian !... Christian !... criait mon camarade, défie-toi, tu n’as pas le pied sûr en ce moment.

– Pas le pied sûr !... Oserais-tu dire que je suis ivre, parce que j’ai bu dix ou douze chopes et trois verres de *schnaps* ce matin ?... Arrière !... arrière !... fils de Béliar ! »

Et, m’avançant à quelques pieds au-dessus du bouc, la tête haute et les mains étendues :

« Hazazel ! m’écriai-je d’une voix solennelle, bouc de malheur et d’expiation, je charge sur ton échine velue les remords de mon ami Élias Hirsch, et je te dévoue à l’ange des ténèbres ! »

Puis, faisant le tour du plateau, je descendis sur l'assise inférieure, afin de précipiter le bouc.

Une fureur sacrée et presque divine s'était emparée de moi. Je ne voyais pas l'abîme, je marchais sur la corniche comme un chat.

Le bouc, lui, me voyant approcher, me regarda fixement, puis s'en alla plus loin.

« Hé ! m'écriai-je, tu as beau fuir, tu ne m'échapperas pas, maudit, je te tiens !

– Christian ! Christian ! ne cessait de répéter Élias d'une voix gémissante, au nom du ciel, ne t'expose pas ainsi !

– Tais-toi, incrédule, tais-toi, tu es indigne que je me dévoue pour ton bonheur. Mais ton ami Christian ne recule jamais, il faut que Hazazel périsse ! »

Un peu plus loin, la corniche se rétrécissait et finissait en pointe.

Le bouc, m'ayant regardé pour la deuxième fois, se retira de nouveau devant moi, mais non sans hésiter.

« Ah ! tu commences à comprendre, lui dis-je.

Oui, oui, quand je te tiendrai là-bas dans le coin, il faudra bien que tu descendes ! »

En effet, arrivé tout au bout, à l'endroit où la corniche manque, Hazazel parut fort embarrassé. Moi, je m'approchais, transporté d'un saint enthousiasme, et riant d'avance de la belle chute qu'il allait faire.

Je le voyais à quatre pas et j'affermis ma main à la souche d'un houx incrusté dans le roc, pour lancer mon coup de pied.

« Regarde, Élias, regarde le maudit ! » m'écriai-je.

Mais en ce moment je reçus dans le ventre un coup furieux, un coup de tête qui m'aurait envoyé moi-même dans le Holderloch, sans la racine de houx que je tenais. Ce misérable bouc, se voyant acculé, commençait lui-même l'attaque.

Jugez de ma surprise. Avant que j'eusse eu le temps de revenir à moi, il était déjà debout pour la seconde fois sur ses jambes de derrière, et ses cornes me retombaient dans le creux de l'estomac avec un bruit sourd.

Quelle position ! Non, jamais personne ne fut plus surpris que moi. C'était le monde renversé, il me semblait faire un mauvais rêve. Le précipice, avec ses roches pointues, se mit à danser au-dessous de moi, les arbres et le ciel au-dessus. En même temps, j'entendais la voix perçante d'Élias crier : « Au secours !... au secours !... » tandis que les cornes de Hazazel me labouraient les côtes.

Alors je perdis toute présence d'esprit ; le bouc, avec sa longue barbe rousse et ses cornes retombant en cadence, tantôt sur mon ventre, tantôt sur mon estomac, tantôt sur mes cuisses chancelantes, me produisit l'effet du diable ; ma main se détendit, je me laissai aller. Heureusement quelque chose me retint en équilibre, sans qu'il me fût possible de savoir ce qui retardait ma chute : c'était le pâtre Yéri, du Holderloch, qui, du haut de la plate-forme, venait de m'accrocher au collet avec sa houlette.

Grâce à ce secours, au lieu de descendre dans le gouffre, je m'affaissai le long de la corniche, et le terrible bouc me passa sur le corps pour

s'évader.

« Venez ici, tenez ma houlette solidement !
criait le pâtre ; – moi, je vais le chercher ; ne lâchez pas !

– Soyez tranquille », répondait Élias.

J'entendais cela comme dans un cauchemar, j'avais perdu tout sentiment.

Quelques minutes après, j'étais étendu sur la plate-forme. Le pâtre Yéri, haut de six pieds et robuste comme un chêne, était venu me prendre dans ses bras, et m'avait déposé sur la mousse.

En rouvrant les yeux, je me vis en face de ce colosse, les yeux gris enfoncés sous d'épais sourcils, la barbe jaune, l'épaule couverte d'une peau de mouton, et je me crus ressuscité au temps d'Oedipe, ce qui ne laissa point de m'émerveiller.

« Eh bien ! fit le pâtre d'un accent guttural, ceci vous apprendra à maudire mon bouc ! »

Je vis alors Hazazel qui se vautrait contre la jambe robuste de son maître, et me regardait le coup tendu, d'un air ironique ; puis Élias, debout derrière moi, et se donnant toutes les peines du

monde pour ne pas rire.

Mes idées bouleversées se classèrent insensiblement. Je m'assis avec peine, car les coups de Hazazel m'avaient meurtri.

« C'est vous qui m'avez sauvé ? dis-je au pâtre.

– Oui, mon garçon.

– Eh bien, vous êtes un brave homme. Je retire la malédiction que j'ai lancée sur votre bouc. Tenez, prenez ceci. »

Je lui remis ma bourse, qui renfermait environ seize florins.

« À la bonne heure, fit-il ; vous pouvez recommencer si cela vous fait plaisir. Ici, le combat sera plus égal, mon bouc avait trop d'avantages.

– Merci, j'en ai bien assez. Donnez-moi la main, brave homme, je me souviendrai longtemps de vous, Élias, allons-nous-en. »

Mon camarade et moi, nous redescendîmes alors la côte, bras dessus bras dessous.

Le pâtre, appuyé sur sa houlette, nous regardait de loin, et le bouc avait repris sa promenade sur les bords de l'abîme. Le ciel était splendide ; l'air, chargé des mille parfums de la montagne, nous apportait le chant lointain de la trompe, et le bourdonnement sourd du torrent.

Nous rentrâmes à Tubingue tout attendris.

Depuis, mon ami Élias s'est consolé d'avoir tué le seigneur Kasper, et cela d'une façon assez originale.

À peine reçu docteur en médecine, il a épousé mademoiselle Éva Salomon dans le but louable d'en avoir beaucoup d'enfants et de réparer le tort qu'il avait fait à la société, en la privant d'un de ses membres.

Il y a quatre ans que j'ai assisté à ses noces en qualité de garçon d'honneur, et déjà deux marmots joufflus égayaient sa jolie maisonnette de la rue Crispinus.

C'est un commencement qui promet.

Dieu me garde de prétendre que cette nouvelle manière d'expier un meurtre soit préférable à

celle que nous impose notre sainte religion, laquelle consiste à donner son bien à l'Église et à réciter beaucoup de prières ; – mais je la crois supérieure à la méthode hindoue, et même, puisqu'il faut tout vous dire, à la théorie fameuse du bouc d'Israël !

Une nuit dans les bois

I

Mon digne oncle Bernard Hertzog, le chroniqueur, coiffé de son grand chapeau à cornes et de sa perruque grise, le bâton de montagnard à pointe de fer au poing, descendait un soir le sentier de Luppertsberg, saluant chaque paysage d'une exclamation enthousiaste.

L'âge n'avait pu refroidir en lui l'amour de la science ; il poursuivait encore à soixante ans son *Histoire des antiquités d'Alsace*, et ne se permettait la description d'une ruine, d'une pierre, d'un débris quelconque du vieux temps qu'après l'avoir visité cent fois et contemplé sous toutes ses faces.

« Quand on a eu le bonheur, disait-il, de naître dans les Vosges, entre le Haut-Bar, le Nideck et le Geierstein, on ne devrait jamais songer aux voyages. Où trouver de plus belles forêts, des hêtres et des sapins plus vieux, des vallées plus

riantes, des rochers plus sauvages, un pays plus pittoresque et plus riche en souvenirs mémorables ? C'est ici que combattirent jadis les hauts et puissants seigneurs de Lutzelstein, du Dagsberg, de Leiningen, de Fénétrange, ces géants bardés de fer ! C'est ici que se sont donnés les grands coups d'épée du Moyen Âge, entre les fils aînés de l'Église et le Saint-Empire. Qu'est-ce que nos guerres, auprès de ces terribles batailles où l'on s'attaquait corps à corps, où l'on se martelait avec des haches d'armes, où l'on s'introduisait le poignard par les yeux du casque ? Voilà du courage, voilà des faits héroïques dignes d'être transmis à la postérité ! Mais nos jeunes gens veulent du nouveau, ils ne se contentent plus de leur pays ; ils font des tours d'Allemagne, des tours de France... Que sais-je ? Ils abandonnent les études sérieuses pour le commerce, les arts, l'industrie, comme s'il n'y avait pas eu jadis du commerce, de l'industrie et des arts, et bien plus curieux, bien plus instructifs que de nos jours ; voyez la ligue hanséatique, voyez les marines de Venise, de Gênes et du Levant, voyez les manufactures des Flandres, les

arts de Florence, de Rome, d'Anvers ! Mais non, tout est mis à l'écart, on se glorifie de son ignorance, et l'on néglige surtout l'étude de notre bonne vieille Alsace. Franchement, Théodore, franchement, tous ces touristes ressemblent aux maris jeunes et volages, qui délaissent une bonne et honnête femme pour courir après des laiderons ! »

Et Bernard Hertzog hochait la tête, ses gros yeux devenaient tout ronds, comme s'il eût contemplé les ruines de Babylone.

Son attachement aux us et coutumes d'autrefois lui faisait conserver, depuis quarante ans, l'habit de peluche à grandes basques, la culotte de velours, les bas de soie noirs et les souliers à boucles d'argent. Il se serait cru déshonoré d'adopter le pantalon à la mode, il aurait cru commettre une profanation s'il eût coupé sa vénérable queue de rat.

Le digne chroniqueur allait donc à Haslach, le 3 juillet 1835, examiner de ses propres yeux un petit Mercure gaulois déterré récemment dans le vieux cloître des Augustins.

Il marchait d'un pas assez leste, par une chaleur accablante ; les montagnes succédaient aux montagnes, les vallées s'engrenaient dans les vallées, le sentier montait, descendait, tournait à droite, puis à gauche, et maître Hertzog s'étonnait depuis une heure, de ne pas voir apparaître le clocher du village.

Le fait est qu'il avait appuyé sur la droite en partant de Saverne, et qu'il s'enfonçait dans les bois du Dagsberg avec une ardeur toute juvénile. Il devait, de ce train, aboutir en cinq ou six heures à Pharâmond, à huit lieues de là. Mais la nuit commençait à se faire et le sentier n'offrait déjà plus, sous les grands arbres, qu'une trace imperceptible.

C'est un spectacle mélancolique que la venue du soir dans les montagnes : les ombres s'allongent au fond des vallées, le soleil retire un à un ses rayons du feuillage sombre, le silence grandit de seconde en seconde. On regarde derrière soi : les massifs prennent à vos yeux des proportions colossales. Une grive, à la cime du plus haut sapin, salue le jour qui va disparaître,

puis tout se tait. Vous entendez les feuilles mortes bruire sous vos pas, et tout au loin, bien loin, une chute d'eau qui remplit la vallée silencieuse de son bourdonnement monotone.

Bernard Hertzog était haletant, la sueur coulait de son échine, ses jambes commençaient à se roidir.

« Que le diable soit du Mercure gaulois ! se disait-il ; je devrais être, à cette heure, tranquillement assis dans mon fauteuil. La vieille Berbel me servirait une tasse de café bien chaud, selon sa louable habitude, et je terminerais mon chapitre des armes de Nideck. Au lieu de cela, je m'enfonce dans les ornières, je trébuche, je me perds et je finirai par me casser le cou. Bon ! ne l'ai-je pas dit ? Voilà que je me cogne contre un arbre ! Que les cinq cent mille diables emportent ce Mercure, et l'architecte Hâas qui m'écrit de venir le voir, et ceux qui l'ont déterré ! – Vous verrez que ce fameux Mercure ne sera qu'une vieille pierre fruste, dont personne ne découvre le nez ni les jambes, quelque chose d'informe, comme ce petit Hésus de l'année dernière à

Marienthal. Oh ! les architectes... les architectes !... ils voient des antiquités partout. Heureusement je n'avais pas mes lunettes, elles seraient aplaties ; mais je vais être forcé de dormir dans les broussailles. Quel chemin ! des trous de tous les côtés, des fondrières, des rochers ! »

Dans un de ces moments où le brave homme, épuisé de fatigue, faisait halte pour reprendre haleine, il crut entendre le grincement d'une scierie au fond de la vallée. On ne saurait se peindre sa joie lorsqu'il ne conserva plus de doute sur la réalité du fait.

« Que le ciel soit loué ! s'écria-t-il en se remettant à descendre clopin-clopant, je vais donc pouvoir me reposer. Oh ! ceci me servira de leçon. La Providence a eu pitié de mon rhumatisme. Vieux fou ! m'exposer à coucher dans les bois à mon âge ; c'était pour me ruiner la santé, pour m'exterminer le tempérament. Ah ! je m'en souviendrai, je m'en souviendrai longtemps ! »

Au bout d'un quart d'heure, le bruit de l'eau

qui tombait de l'écluse devint plus distinct, puis une lumière perça le feuillage.

Maître Bernard se trouvait alors sur la lisière du bois ; il découvrit, au-dessus des bruyères, un étang qui suivait la vallée tortueuse à perte de vue, et, tout en face de lui, l'échafaudage de l'usine, avec ses longues poutres noires allant et venant dans l'ombre comme une araignée gigantesque.

Il traversa le pont de bois en dos d'âne au-dessus de l'écluse mugissante, et regarda par la petite fenêtre dans la hutte du *ségare*.

Imaginez un réduit obscur adossé contre une roche en demi-voûte. Au fond de cette cavité naturelle, la sciure de bois brûlait à petit feu ; sur le devant, la toiture en planches, chargée de lourdes pierres, descendait obliquement à trois pieds du sol ; dans un coin à gauche se trouvait une caisse remplie de bruyères ; quelques blocs de chêne, une hache, un banc massif et d'autres ustensiles se perdaient dans l'ombre. L'odeur résineuse du sapin en combustion imprégnait l'air aux alentours, et la fumée rougeâtre suivait une

fissure du rocher.

Tandis que le bonhomme contemplait ces choses, le *ségare* sortant de la scierie l'aperçut et lui cria :

« Hé ! qui est là ?

– Pardon... pardon... dit mon digne oncle tout surpris, un voyageur égaré.

– Hé ! interrompit l'autre, Dieu me pardonne, c'est maître Bernard de Saverne. Soyez le bienvenu, maître Bernard !... Vous ne me reconnaissez donc pas ?

– Mon Dieu non... au milieu de cette nuit profonde.

– Parbleu, c'est juste... je suis Christian... Vous savez, Christian... qui vous apporte votre provision de tabac de contrebande tous les quinze jours !... Mais, entrez... entrez... nous allons faire de la lumière. »

Ils passèrent alors, en se courbant, sous la petite porte basse, et le *ségare* ayant allumé une branche de pin, la ficha dans un piquet fendu servant de candélabre. Une lumière blanche

comme le reflet de la lune aux froides nuits d'hiver éclaira la hutte, fouillant ses recoins jusqu'à la cime du toit.

Ce Christian, en manches de chemise, la poitrine nue, le pantalon de toile grise serré autour des reins, avait l'air assez bonhomme ; sa barbe jaune lui descendait en pointe jusqu'à la ceinture ; sa tête large et musculeuse était couronnée d'une chevelure rousse hérissée ; ses yeux gris exprimaient la franchise.

« Asseyez-vous, maître, dit-il en roulant un bloc de chêne devant la cheminée. Avez-vous faim ?

– Hé ! mon garçon, tu sais que le grand air creuse l'estomac.

– Bon, vous tombez bien... tant mieux..., j'ai des pommes de terre à votre service ; elles sont magnifiques. »

À ce mot de pommes de terre, l'oncle Bernard ne put réprimer une grimace : il se rappelait les bons soupers de Berbel, et faisait un triste retour sur les choses de ce bas monde.

Christian n'eut pas l'air de s'en apercevoir ; il tira cinq ou six pommes de terre d'un sac et les jeta dans la cendre, ayant grand soin de les couvrir ; puis, s'asseyant au bord de l'âtre, les jambes étendues, il alluma sa pipe.

« Mais dites donc, maître, reprit-il, comment êtes-vous ce soir à six lieues de Saverne, dans la gorge du Nideck ?

– Dans la gorge du Nideck ! s'écria le brave homme en bondissant.

– Sans doute, vous pouvez voir les ruines d'ici, à deux bonnes portées de carabine. »

Maître Bernard ayant regardé, reconnut effectivement les ruines du Nideck, telles qu'il les avait décrites au chapitre XXIV^e de son *Histoire des antiquités d'Alsace*, avec leurs hautes tours éventrées à la base et dominant l'abîme de la cascade.

« Et moi qui croyais être tout près de Haslach ! » fit-il d'un air stupéfait.

Le *ségare* partit d'un immense éclat de rire.

« Aux environs d'Haslach ? vous en êtes à

plus de deux lieues. Je vois ce que c'est, vous avez mal pris à l'embranchement du vieux chêne : au lieu d'aller à gauche, vous avez tourné à droite. Il faut ouvrir l'œil au milieu des bois ; quand on se trompe d'une ligne au départ, ça fait des lieues à la fin. Hé ! hé ! hé ! »

Bernard Hertzog, à cette révélation, parut consterné.

« Six lieues de Saverne, murmurait-il, six lieues de montagnes ! Et dire qu'il faudra encore en faire deux autres demain, ça fera huit.

– Bah ! je vous servirai de guide jusqu'à la route, dans la vallée. Vous arriverez à Haslach de bonne heure. Et puis, songez que vous avez encore de la chance.

– De la chance... tu veux rire, Christian !

– Eh oui, de la chance. Vous auriez fort bien pu passer la nuit dans les bois. Si l'orage qui s'avance du côté de Schnéeberg vous avait surpris en route, c'est alors que vous auriez pu vous plaindre : la pluie sur le dos et le tonnerre tapant à droite, à gauche, comme un aveugle.

Tandis que vous allez avoir un bon lit, fit-il en indiquant la caisse : vous dormirez là comme une souche, et demain, à la fraîcheur, nous partirons ; vos jambes seront dégourdies, vous arriverez tranquillement.

– Tu es un bon enfant, Christian, répondit Bernard les larmes aux yeux. Tiens, passe-moi une de tes pommes de terre, que je me couche ensuite. C’est la fatigue qui me pèse le plus. Je n’ai pas faim, une seule pomme de terre bien chaude me suffira.

– En voici deux, farineuses comme des châtaignes. Goûtez-moi ça, maître, prenez un petit verre de kirschenwasser et puis étendez-vous. Moi, je vais me remettre à l’ouvrage ; il faut que je fasse encore quinze planches ce soir. »

Christian se leva, posa la bouteille de kirschenwasser au rebord de la fenêtre et sortit. Le mouvement de la scie, un instant suspendu, reprit aussitôt sa marche au bruit tumultueux des flots.

Quant à maître Hertzog, tout étonné de se voir dans cette solitude lointaine, entre les ruines du

Nideck et du Dagsberg, il rêva longtemps à la route qu'il lui faudrait faire encore pour regagner ses pénates. Puis, suivant le cours de ses méditations habituelles, il se prit à repasser les chroniques, les légendes, les histoires plus ou moins fabuleuses, héroïques ou barbares des anciens maîtres du pays. Il remonta jusqu'aux Triboques, se rappelant Clovis, Chilpéric, Théodoric, Dagobert, la lutte furieuse de Brunehaut et de Frédégonde, etc., etc. Il vit passer tous ces êtres féroces devant ses yeux. Le vague murmure des arbres, l'aspect sombre des rochers, favorisaient cette singulière évocation. Tous les personnages de la chronique se trouvaient là sur leur théâtre : entre l'ours, le sanglier et le loup.

Enfin, n'en pouvant plus, le bonhomme suspendit son feutre à l'un des crocs de la muraille et s'étendit sur les bruyères. Le grillon chantait dans sa couche odorante, quelques étincelles couraient sur la cendre tiède ; insensiblement ses paupières s'appesantirent... il s'endormit profondément.

II

Maître Bernard Hertzog dormait depuis deux bonnes heures, et le bouillonnement de l'eau, tombant de la digue, interrompait seul ses ronflements sonores, quand tout à coup une voix gutturale, s'élevant au milieu du silence, s'écria :

« Droctufle ! Droctufle ? as-tu donc tout oublié ? »

L'accent de cette voix était si poignant, que maître Bernard, réveillé en sursaut, sentit ses cheveux se dresser d'horreur. Il s'appuya sur les coudes et regarda, les yeux écarquillés. La hutte était noire comme un four. Il écouta : plus un souffle, plus un soupir ; seulement au loin, bien loin, par-delà les ruines, un tintement sonore se faisait entendre dans la montagne.

Bernard, le cou tendu, exhala un profond soupir, puis au bout d'une minute il se prit à bégayer :

« Qui est là ? Que me voulez-vous ? »

Personne ne répondit.

« C'est un rêve, se dit-il en se laissant retomber dans la caisse. Je me serai couché sur le cœur. Les rêves, les cauchemars ne signifient rien... absolument rien ! »

Mais il terminait à peine ces réflexions judicieuses, que la même voix, s'élevant de nouveau, s'écria :

« Droctufle !... Droctufle !... souviens-toi ! »

Pour le coup, maître Hertzog sentit la peur grimper le long de son échine : il essaya de se lever pour fuir, mais l'épouvante le fit retomber dans la caisse ; et, tandis que son esprit troublé ne voyait plus autour de lui que fantômes, apparitions surnaturelles, un coup de vent furieux, s'engouffrant tout à coup dans la cheminée, remplit la hutte de mille sifflements lugubres.

Puis le silence s'étant rétabli, le cri : « Droctufle !... Droctufle !... » retentit pour la troisième fois.

Et comme maître Bernard, ne se possédant

plus, cherchait à fuir, le nez contre la muraille, et ne pouvait sortir de sa caisse, la voix poursuivait en psalmodiant, avec des repos et des accents bizarres :

« La reine Faileube, épouse de notre seigneur Chilpéric... la reine Faileube, ayant su que Septimanie... que Septimanie, la gouvernante des jeunes princes, avait conspiré la mort du roi... – la reine Faileube dit à son seigneur : « Seigneur, la vipère attend votre sommeil pour vous mordre au cœur... Elle a conspiré votre mort avec Sinnégisile et Gallomagus... Elle a empoisonné son mari, votre fidèle Jovius, pour vivre avec Droctufle... Que votre colère soit sur elle comme la foudre, et votre vengeance comme une épée sanglante ! » Et Chilpéric, ayant assemblé son conseil au château de Nideck, dit : « Nous avons réchauffé la vipère... elle a conspiré notre mort... qu'elle soit coupée en trois morceaux !... Que Droctufle, Sinnégisile et Gallomagus périssent avec elle ! Que les corbeaux se réjouissent !... » Et les leudes dirent : « Ainsi soit-il... La colère de Chilpéric est un abîme où tombent ses ennemis ! » Alors Septimanie étant amenée pour

l'aveu, un cercle de fer comprima ses tempes, et les yeux jaillirent de sa tête, et sa bouche sanglante murmura : « Seigneur, j'ai péché contre vous... Droctufle, Gallomagus et Sinnégisile ont aussi péché ! » Et, la nuit suivante, une guirlande de morts se balançait aux tours du Nideck... Les oiseaux des ténèbres se réjouissaient !... – Droctufle !... que n'ai-je pas fait pour toi ?... Je te voulais roi... roi d'Austrasie... et tu m'as oubliée !... »

La voix gutturale se tut, et mon oncle Bernard, plus mort que vif, exhalant un soupir plein de terreur, murmura :

« Seigneur Dieu !... ayez pitié d'un pauvre chroniqueur qui n'a jamais fait de mal... ne le laissez pas mourir sans absolution... loin des secours de notre sainte Église ! »

La grande caisse de bruyères, à chacun de ses efforts pour s'échapper, semblait s'approfondir. Le pauvre homme s'imaginait descendre dans un gouffre, quand, fort heureusement, Christian reparut en s'écriant :

« Eh bien, maître Bernard, que vous avais-je

dit ? Voici l'orage. »

En même temps, la hutte se remplit d'une vive lumière, et mon digne oncle, qui se trouvait en face de la porte, vit toute la vallée illuminée, avec ses innombrables sapins pressés sur les pentes de la gorge comme l'herbe des champs, ses rochers entassés pêle-mêle dans l'abîme, le torrent roulant à perte de vue ses flots bleus sur les cailloux du ravin, et les tours du Nideck debout à quinze cents pieds dans les airs.

Puis les ténèbres grandirent. C'était le premier éclair.

Dans cet instant rapide, il vit aussi une figure repliée sur elle-même au fond de la hutte, mais sans pouvoir se rendre compte de ce que c'était.

De larges gouttes commençaient à tomber sur le toit. Christian alluma une ételle, et voyant maître Bernard les doigts cramponnés au bord de la caisse, la face pâle et toute baignée de sueur :

« Maître Bernard, s'écria-t-il, qu'avez-vous ? »

Mais lui, sans répondre, indiqua du doigt la

figure accroupie dans l'ombre : c'était une vieille, mais si vieille, si jaune, le nez si crochu, les joues si ratatinées, les doigts si maigres, les jambes si grêles, qu'on eût dit une vieille chouette déplumée. Elle n'avait plus qu'une mèche de cheveux gris sur la nuque, le reste de sa tête était chauve comme un œuf. Sa robe de toile filandreuse recouvrait un petit squelette concassé. Elle était aveugle, et l'expression de son front indiquait la rêverie éternelle.

Christian, au geste de mon oncle, ayant tourné la tête, dit simplement :

« C'est la vieille Irmengarde, l'ancienne diseuse de légendes. Elle attend pour mourir que la grande tour s'écroule dans la cascade. »

L'oncle Bernard, stupéfait, regarda le *ségare* : il n'avait pas l'air de plaisanter, au contraire, il paraissait fort grave.

« Voyons, fit le brave homme, tu veux rire, Christian ?

– Rire ! Dieu m'en garde ! Telle que vous la voyez, cette vieille sait tout : l'âme des ruines est

en elle !... Du temps des anciens maîtres de ces châteaux, elle vivait déjà ! »

Pour le coup, l'oncle Bernard faillit tomber à la renverse.

« Mais tu n'y songes pas, s'écria-t-il, le château de Nideck est démoli depuis mille ans !

– Eh bien, quand il y aurait deux mille ans, fit le *ségare* en se signant devant un nouvel éclair, qu'est-ce que ça prouve ? Puisque l'âme des ruines est en elle !... Il y a cent huit ans qu'Irmengarde vit avec cette âme, qui était avant chez la vieille Édith d'Haslach ; avant Édith, elle était chez une autre...

– Et tu crois cela ?

– Si je le crois ! C'est aussi sûr, maître Bernard, que le soleil reviendra dans trois heures. La mort, c'est la nuit ; la vie, c'est le jour. Après la nuit vient le jour, après le jour la nuit, ainsi de suite. Et le soleil, c'est l'âme du ciel, la grande âme ; et les âmes des saints sont comme des étoiles qui brillent dans la nuit, et qui reviennent toujours. »

Bernard Hertzog ne dit plus rien ; mais, s'étant levé, il se prit à considérer avec défiance la vieille, assise au fond d'une niche taillée dans le roc. Il aperçut, au-dessus de cette niche, de grossières sculptures représentant trois arbres entrelacés, ce qui formait une sorte de couronne ; et, plus bas, trois crapauds sculptés dans le granit.

Trois arbres sont les armes des Triboques (*drayen büchen*) ; trois crapauds, les armes franques mérovingiennes.

Qu'on juge de la surprise du vieux chroniqueur ; à l'épouvante succédait, dans son esprit, la convoitise.

« Voici le plus antique monument de la race franque dans les Gaules, pensait-il, et cette vieille ressemble à quelque reine déchue, oubliée là par les siècles. Mais comment emporter la niche ? »

Il devint tout rêveur.

On entendait alors, au fond des bois, le galop rapide d'un troupeau de gros bétail, de sourds mugissements. La pluie redoublait ; les éclairs, comme une volée d'oiseaux effarouchés dans les

ténèbres, se touchaient du bout de l'aile, l'un n'attendait pas l'autre, et les roulements du tonnerre se succédaient avec une fureur épouvantable.

Bientôt l'orage plana sur la gorge du Nideck, et les détonations, répercutées par les échos des rochers, prirent alors des proportions vraiment grandioses : on aurait dit que les montagnes s'écroulaient les unes sur les autres.

À chaque nouveau coup, l'oncle Bernard baissait instinctivement la tête, croyant avoir reçu la foudre sur la nuque.

« Le premier Triboque qui se bâtit une hutte n'était pas un sot, pensait-il ; ce devait être un homme de grand sens, il prévoyait les variations de la température ! Que deviendrions-nous à cette heure, et par un temps semblable, sous le ciel ? Nous serions bien à plaindre ! L'invention de ce Triboque vaut bien celle des machines à vapeur ; on aurait dû conserver son nom. »

Le digne homme terminait à peine ces réflexions, lorsqu'une jeune fille de quinze ans au plus, coiffée d'un immense chapeau de paille en

parapluie, la jupe de laine blanche toute ruisselante, et ses petits pieds nus couverts de sable, s'avança sur le seuil et dit en se signant :

« Que le Seigneur vous bénisse !

– *Amen !* » répondit Christian d'un accent solennel.

Cette jeune fille offrait le type scandinave le plus pur : des couleurs roses sur un visage plus pâle que la neige, de longues tresses flottantes si fines et si blanches, que la nuance paille la plus affaiblie en donnerait à peine l'idée. Elle était haute et svelte, et son regard d'azur avait un charme inexprimable.

Maître Bernard resta quelques instants en extase, et le *ségare*, s'approchant de la jeune fille, lui dit avec douceur :

« Soyez la bienvenue, Fuldrade. Irmengarde dort toujours... Quel temps !... l'orage ne va-t-il pas se dissiper ?

– Oui, le vent l'emporte vers la plaine ; la pluie finira avant le jour. »

Puis, sans regarder maître Bernard, elle alla

s'asseoir près de la vieille, qui parut se ranimer :

« Fuldrade, dit-elle, la grande tour est encore debout ?

– Oui ! »

La vieille courba la tête, et ses lèvres s'agitèrent. Après les derniers coups de foudre, une pluie battante s'était mise à tomber. On n'entendait plus dans la vallée ténébreuse que ce clapotement immense, continu, de l'averse ; le roulement des flots débordés dans le ravin ; puis, d'instant en instant, quand la pluie semblait se ralentir, de nouvelles ondées, plus rapides, plus impétueuses.

Au fond de la hutte, personne ne disait mot ; on écoutait... on se sentait heureux d'avoir un abri.

Dans l'intervalle de deux averses, le tintement sonore que l'oncle Bernard avait entendu dans la montagne, au moment de son réveil, passa lentement sous la petite fenêtre de la hutte, et presque aussitôt une grosse tête cornue, plaquée de taches noires et blanches, la tête d'une superbe

génisse, s'avança sous la porte.

« Hé ! c'est Waldine, s'écria Christian en riant ; elle vous cherche, Fuldrade. »

La bonne bête, calme et paisible, après avoir regardé quelques secondes, s'avança jusqu'au milieu de l'âtre et vint flairer la vieille Irmengarde.

« Va-t'en, disait Fuldrade, va-t'en avec les autres. »

Et la génisse, obéissante, retourna jusque sur le seuil de la scierie. Mais l'eau qui tombait par torrents parut la faire réfléchir ; elle resta là, spectatrice du déluge, balançant la queue et mugissant d'un air mélancolique.

Au bout de vingt minutes, le temps s'éclaircit, le jour commençait à poindre, et Waldine, se décidant enfin, sortit gravement comme elle était venue.

L'air frais pénétrait dans la hutte avec les mille parfums du lierre, de la mousse, du chèvrefeuille, ranimés par la pluie. Les oiseaux des bois, le rougegorge, la grive, le merle

s'égosillaient sous le feuillage humide : c'étaient des frissons d'amour, des frémissements d'ailes à vous épanouir le cœur.

Alors maître Bernard, sortant de sa rêverie, fit quatre pas au-dehors, leva les yeux et vit quelques nuages blancs voguer en caravanes vaporeuses dans le ciel désert. Il vit aussi sur la côte opposée tout le troupeau de bœufs, de vaches et de génisses abrités sous la roche creuse : les uns, majestueusement étendus, les genoux ployés, l'œil endormi, les autres, le cou tendu, mugissant d'une voix solennelle. Quelques jeunes bêtes contemplaient les festons de chèvrefeuille pendus au granit et semblaient en aspirer les parfums avec bonheur.

Toutes ces formes diverses, toutes ces attitudes se détachaient vigoureusement sur le fond rougeâtre de la pierre ; et la voûte immense de la caverne, toute chargée de sapins et de chênes aux larges racines incrustées dans le roc, donnait à ce tableau un air de grandeur magistrale.

« Eh bien ! maître Bernard, s'écria Christian,

voici le jour, voici le moment du départ. »

Puis s'adressant à Fuldrade toute rêveuse :

« Fuldrade, dit-il à demi-voix, ce bon vieillard de la ville n'aime pas le kirschenwasser. Je ne puis cependant lui offrir de l'eau ; n'auriez-vous pas autre chose ? »

Fuldrade prenant alors un petit baquet de chêne, dans lequel le *ségare* mettait son eau, regarda maître Bernard avec douceur et sortit.

« Attendez, fit-elle, je reviens tout de suite. »

Elle traversa rapidement la prairie humide ; l'eau des grandes herbes tombait sur ses petits pieds, en gouttelettes cristallines. À son approche de la grotte, les plus belles vaches se levèrent comme pour la saluer. Elle les caressa toutes l'une après l'autre, et, s'étant assise, elle se mit à traire l'une d'elles, une grande vache blanche, qui se tenait immobile, les paupières demi-closes, et semblait bienheureuse de sa préférence.

Quand le cuveau fut plein, Fuldrade s'empressa de revenir, et le présentant à maître Bernard :

« Buvez à même, fit-elle en souriant, le lait chaud se prend ainsi dans la montagne. »

Ce que fit le bonhomme, en la remerciant mille fois, et vantant la qualité supérieure de ce lait écumeux, aromatique, formé des plantes sauvages du Schnéeberg.

Fuldrade paraissait contente de ses éloges ; et Christian, qui venait de mettre sa blouse, debout derrière eux, le bâton à la main, attendit la fin de ses compliments pour s'écrier :

« En route, maître, en route !... Nous avons de l'eau maintenant, la roue de la scie va tourner six semaines sans s'arrêter ; il faut que je sois de retour pour neuf heures. »

Et ils partirent, suivant le sentier sablonneux qui longe la côte.

« Adieu, dit maître Bernard à la jeune fille, en se retournant tout ému, que le ciel vous rende heureuse ! »

Elle inclina doucement la tête sans répondre, et, les ayant suivis du regard jusqu'au détour de la vallée, elle entra dans la hutte et fut s'asseoir à

côté de la vieille.

Le lendemain, vers six heures du soir, Bernard Hertzog, de retour de Saverne, était assis devant son bureau, et consignait, au chapitre des antiquités du Dagsberg, sa découverte des armes mérovingiennes dans la hutte du *ségare* du Nideck.

Plus tard, il démontra que les mots Triboci, Tribocci, Tribunci, Tribochi et Triboques, se rapportent tous au même peuple et dérivent des mots germains *drayen büchen*, qui signifient trois hêtres. Il en cita comme preuve évidente les trois arbres et les trois crapauds du Nideck, dont nos rois ont fait dans la suite *les trois fleurs de lis*.

Tous les antiquaires d'Alsace lui envièrent cette magnifique découverte ; son nom ne fut plus invoqué sur les deux rives du Rhin que précédé des titres : *doctus, doctissimus, eruditus Bernardus...* chose qui le gonflait d'aise et lui faisait prendre une physionomie presque solennelle.

Maintenant, mes chers amis, si vous êtes curieux de savoir ce qu'est devenue la vieille

Irmengarde, ouvrez le tome II des *Annales archéologiques* de Bernard Hertzog, et vous trouverez à la date du 16 juillet 1836 la note suivante :

« La vieille diseuse de légendes Irmengarde, surnommée *l'Âme des ruines*, est morte la nuit dernière, dans la hutte du *ségare* Christian.

« Chose étonnante, à la même heure, et, pour ainsi dire, à la même minute, la grande tour du Nideck s'est écroulée dans la cascade.

« Ainsi disparaît le plus antique monument de l'architecture mérovingienne, dont l'historien Schlosser a dit : etc., etc., etc. »

La reine des abeilles

« En allant de Motiers-Travers à Boudry, vers Neufchâtel, – dit le jeune professeur de botanique, – vous suivez une route encaissée entre deux murailles de rochers d’une élévation prodigieuse ; elles atteignent jusqu’à cinq et six cents pieds de hauteur à pic, et sont tapissées de plantes sauvages, de basilic des montagnes (*thymus alpinus*), de fougères (*polypodium*), de brimbelles (*vitis idaea*), de lierre terrestre et autres végétations grimpantes d’un effet admirable.

« Le chemin serpente dans ce défilé : il monte, descend, tourne, se ralentit ou se précipite, selon les mille sinuosités du terrain. Des roches grises le dominant en demi-voûte ; d’autres s’écartent et vous laissent voir des lointains bleuâtres, des profondeurs sombres et mélancoliques, des pans de sapins à perte de vue.

« Derrière tout cela coule la Reuss, qui bondit en cascades, se traîne sous les halliers, écume, fume et tonne dans les abîmes ; les échos vous

apportent le tumulte et le mugissement de ses flots, comme un bourdonnement immense, continu.

« Depuis mon départ de Tubingue, le temps avait toujours été beau ; mais, comme j'atteignais le sommet de cet escalier gigantesque, à deux lieues environ du petit village de Noirsauge, tout à coup je vis passer au-dessus de ma tête de grands nuages grisâtres, qui bientôt envahirent tout le défilé. Quoiqu'il ne fût encore que deux heures de l'après-midi, le ciel devint sombre comme à l'approche des ténèbres, et je prévis un orage épouvantable.

« Portant alors mes regards en tous sens pour chercher un abri, j'aperçus, par une des larges embrasures qui vous ouvrent la perspective des Alpes, sur la pente qui s'incline vers le lac, un antique chalet tout gris, tout moisi, avec ses petites vitres rondes, sa toiture en auvent chargée de larges pierres, son escalier extérieur à rampe sculptée et son balcon en corbeille, où les jeunes filles de la Suisse suspendent leurs blanches chemises et leurs petites jupes coquelicot.

« À gauche de cette construction, un vaste rucher, posé sur des poutrelles au balcon, formait saillie au-dessus de la vallée.

« Vous pensez bien que, sans perdre une minute, je me mis à bondir dans les bruyères pour gagner ce refuge, et bien m'en prit : j'en ouvrais à peine la porte, que l'ouragan se déchaînait au-dehors avec une fureur terrible ; chaque coup de vent semblait devoir enlever la baraque, mais ses fondements étaient solides, et la sécurité des braves gens qui m'accueillirent me rassura complètement sur de pareilles éventualités.

« Là vivaient Walter Young, sa femme Catherine, et leur fille unique, la petite Roesel.

« Je restai trois jours chez eux ; car le vent, qui tomba vers minuit, avait amassé tant de brumes dans la vallée de Neufchâtel, que notre montagne en était littéralement noyée ; on ne pouvait faire vingt pas hors du chalet sans se perdre. Chaque matin, en me voyant prendre mon bâton et boucler mon sac, les braves gens s'écriaient :

« – Seigneur Dieu ! qu'allez-vous faire, monsieur Hennétius ? Gardez-vous bien de

partir : vous n'arriveriez nulle part. Au nom du ciel, restez parmi nous.

« Et Young, ouvrant la porte, s'écriait :

« – Voyez, monsieur ! ne faudrait-il pas être las de vivre, pour se hasarder dans les rochers ? La sainte colombe elle-même ne retrouverait pas son arche au milieu d'un pareil brouillard.

« Un simple coup d'œil sur la côte suffisait pour me décider à remettre mon bâton derrière la porte.

« Walter Young était un homme du vieux temps. Il approchait de la soixantaine. Sa large tête avait une expression calme et bienveillante : c'était une vraie tête d'apôtre. Sa femme, coiffée d'un grand bonnet de taffetas noir, pâle et rêveuse, offrait un caractère analogue.

« Ces deux silhouettes, se découpant sur les petites vitres à mailles de plomb du chalet, réveillaient en moi de lointains souvenirs, comme ces peintures d'Albert Dürer, dont la vue seule nous reporte à la vie croyante, aux mœurs patriarcales du XV^e siècle. Les longues poutres

brunes de la salle, la table de sapin, les chaises de frêne à dossier plat percé d'un cœur, les gobelets d'étain, l'étagère couverte d'antiques vaisselles fleuronées, le Christ de vieux buis sur ébène et l'horloge vermoulue, avec ses poids sans nombre et son cadran de faïence, complétaient l'illusion.

« Mais une figure autrement touchante était celle de leur fille, la petite Rœsel. Il me semble la voir encore avec sa toque de crin à grands rubans de moire, son fin corsage serré d'un gros flot bleu retombant sur les genoux, ses petites mains blanches croisées dans l'attitude de la rêverie, ses longues tresses blondes : toute cette nature svelte, gracieuse, aérienne, – oui, je vois Rœsel assise dans le grand fauteuil de cuir, contre le rideau bleu de l'alcôve, souriant tout bas, écoutant et rêvant.

« Dès mon arrivée, sa douce figure m'avait ému, et je m'étais demandé d'où venait son air souffrant et mélancolique. Pourquoi fléchissait-elle son beau front pâle ? Pourquoi ne levait-elle jamais les yeux ? Hélas ! la pauvre enfant était aveugle de naissance.

« Jamais elle n'avait vu l'immense paysage du lac, sa nappe d'azur qui se fond avec tant d'harmonie dans le ciel, les barques de pêcheurs qui le sillonnent, les cimes boisées qui le dominant et se reflètent en tremblotant dans ses ondes ; les roches moussues, les plantes alpestres si vertes, si vivaces, si splendides de couleur ; ni le soleil couchant derrière les glaciers, ni les grandes ombres du soir couvrant les vallons, ni les genêts d'or, ni les bruyères sans fin, rien ! Elle n'avait rien vu de ce qu'on voyait chaque jour des fenêtres du chalet.

« Quelle amère et triste ironie ! me disais-je en face des petites vitres rondes, – plongeant un regard dans la brume et pressentant le retour du soleil, – quelle poignante ironie du sort ! Être aveugle ici ! en face de cette sublime nature, de cette grandeur sans bornes ! être aveugle !... Ô mon Dieu, qui peut juger tes décrets impénétrables ! Qui peut contester la justice de tes sévérités, même lorsqu'elles s'appesantissent sur l'innocence ! Mais être aveugle en présence de tes œuvres les plus grandes ! Quel crime la pauvre enfant a-t-elle pu commettre, pour mériter

de telles rigueurs ? »

« Et je rêvais à ces choses.

« Je me demandais aussi quelles compensations la miséricorde divine pouvait accorder à sa créature, après l'avoir privée du plus grand de ses bienfaits. Et, n'en trouvant aucune, je doutais de sa puissance.

« L'homme présomptueux, a dit le roi-poète, ose se glorifier dans sa science et juger l'Éternel ! mais sa sagesse n'est que folie, et ses lumières ne sont que ténèbres. »

« En ce jour, un grand mystère de la nature devait m'être révélé, sans doute pour humilier mon orgueil, et m'apprendre que rien n'est impossible à Dieu ; qu'il ne tient qu'à lui de multiplier nos sens et d'en gratifier ceux qui lui plaisent... »

Ici le jeune professeur puisa dans sa tabatière d'écaille une légère prise, qu'il aspira délicatement de sa narine gauche, les yeux levés au plafond d'un air contemplatif ; puis, au bout de quelques secondes, il poursuivit en ces

termes :

« Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, mes chères dames, lorsque vous parcouriez la campagne aux beaux jours d'été, – surtout après un court orage, alors que l'air tiède, les blanches vapeurs, et les mille parfums des plantes vous pénétraient et vous réchauffaient ; que le feuillage des grandes allées solitaires, des berceaux, des buissons, se penchait vers vous, comme pour vous saisir et vous embrasser ; que les petites fleurs, les pâquerettes, les *vergismeinnicht*, les volubilis à l'ombre des charmilles, sur le frais gazon, et les mousses du sentier levaient leur capuche et vous suivaient d'un long... long regard, – ne vous est-il pas arrivé d'éprouver une langueur indicible, de soupirer sans cause apparente, de répandre même des larmes et de vous demander : « Mon Dieu... mon Dieu... d'où vient que tant d'amour me pénètre ? D'où vient que mes genoux fléchissent ? D'où vient que je pleure ? »

« D'où cela venait, mesdames ? Mais de la vie, de l'amour des milliers d'êtres qui vous

entouraient, qui se penchaient vers vous, qui vous appelaient, qui s'élançaient pour vous retenir et murmuraient tout bas : « Je t'aime ! je t'aime ! reste ! oh ! ne me quitte pas ! »

« Cela venait de ces mille petites mains, de ces mille soupirs, de ces mille regards, de ces mille baisers de l'air, du feuillage, de la brise, de la lumière, de toute cette création immense, de cette vie universelle, de cette âme multiple, infinie, répandue dans le ciel, sur la terre et dans les ondes.

« Voilà, mesdames, ce qui vous faisait trembler, soupirer et vous asseoir au revers du sentier le visage incliné sur les genoux, sanglotant et ne sachant sur qui répandre ce trop-plein de sentiment qui débordait de votre cœur. Oui, telle était la cause de votre émotion profonde.

« Mais, à cette heure, imaginez l'enthousiasme recueilli, le sentiment religieux d'un être qui serait toujours dans une pareille extase. Fût-il aveugle, sourd, misérable, abandonné de tous, croyez-vous qu'il aurait rien à nous envier ? que

sa destinée ne serait pas infiniment plus belle que la nôtre ? Pour moi, je n'en doute pas.

« Sans doute, me direz-vous, mais c'est impossible ; l'âme humaine succomberait sous le poids d'une félicité pareille. Et d'ailleurs, d'où lui viendrait-elle ? Quels organes pourraient lui transmettre partout et toujours le sentiment de la vie universelle ? »

« Je l'ignore, mesdames ; cependant, écoutez et jugez.

« Le jour même de mon arrivée au chalet, j'avais fait une remarque singulière, c'est que la jeune aveugle s'inquiétait surtout des abeilles. Tandis que le vent soufflait au-dehors, Rœsel, le front penché dans ses mains, semblait fort attentive :

« – Père, dit-elle, je crois qu'au fond du rucher, la troisième ruche à droite est encore ouverte. Allez voir, l'orage vient du nord ; toutes les abeilles sont rentrées, vous pouvez fermer la ruche.

« Et le vieillard, étant sorti par une porte

latérale, vint dire :

« – C'est bien... j'ai fermé, mon enfant.

« Puis, une demi-heure après, la jeune fille, se réveillant de nouveau comme d'un rêve, murmura :

« – Il n'y a plus d'abeilles dehors, mais sous le toit du rucher, quelques-unes attendent ; elles sont de la sixième ruche, près de la porte. Allez leur ouvrir, mon père.

« Et le vieux sortit aussitôt. Il resta plus d'un quart d'heure ; puis il revint prévenir sa fille que tout était en ordre, que les abeilles venaient de rentrer. L'enfant inclina la tête et répondit :

« – C'est bon.

« Alors elle parut s'assoupir.

« Moi, debout près du fourneau, je me perdais dans un abîme de méditations : comment la pauvre aveugle pouvait-elle savoir que dans telle ou telle ruche toutes les abeilles n'étaient pas rentrées ? que telle autre ruche était ouverte ? Cela me paraissait inconcevable ; mais, arrivé d'une heure au plus, je ne me croyais pas le droit

d'interroger mes hôtes sur leur fille : il est pénible d'entretenir les gens d'un sujet qui les affecte.

« Je supposai que Young cédait aux observations de son enfant, pour lui faire croire qu'elle rendait des services, que sa prévoyance préservait les abeilles d'une foule d'accidents. Cette idée me parut la plus simple ; je n'y réfléchis pas davantage.

« Nous soupâmes vers sept heures, de lait et de fromage ; et, la nuit venue, Young me conduisit dans une assez vaste chambre au premier, meublée d'un lit et de quelques chaises, et toute boisée de sapin, comme cela se rencontre dans la plus grande partie des chalets de la Suisse. Vous n'êtes séparé de vos voisins que par des cloisons ; chaque pas, chaque parole retentit à vos oreilles.

« Cette nuit-là, je m'endormis aux sifflements de la rafale, et aux grelottements des vitres fouettées par la pluie.

« Le lendemain, le vent était tombé ; nous étions plongés dans la brume. En m'éveillant, je

vis mes petites vitres toutes blanches, ouatées de brouillard. Ayant ouvert ma fenêtre, la vallée m'apparut comme une immense étuve ; quelques flèches de sapin dessinaient seules leur profil à la cime des airs, dans cet amas de vapeurs ; au-dessous, les nuages s'accumulaient par couches régulières jusqu'à la surface du lac : tout était calme, immobile, silencieux.

« En descendant à la salle, je trouvai mes hôtes assis autour de la table, en train de déjeuner.

« – Nous vous attendons ! s'écria Young d'un accent joyeux.

« – Pardonnez-nous, dit la mère, c'est notre heure de déjeuner.

« – Oh ! c'est bien... c'est bien... je vous remercie de ne pas faire attention à ma paresse.

« Roesel paraissait plus gaie que la veille ; de plus fraîches couleurs animaient ses joues.

« – Le vent est tombé, dit-elle ; tout s'est bien passé.

« – Faut-il ouvrir le rucher ? demanda Young.

« – Non... non... les abeilles se perdraient dans le brouillard. Et puis, tout est trempé d'eau : les ronces et les mousses en sont pleines ; il s'en noierait beaucoup au moindre coup de vent. Attendons !... Ah ! je le sais bien, elles s'ennuient, elles voudraient travailler. De manger leur miel au lieu d'en recueillir, ça les tourmente, mais je ne veux pas en perdre. Demain, nous verrons.

« Les deux vieillards écoutaient d'un air grave.

« Vers neuf heures, la jeune aveugle voulut visiter ses abeilles ; Young et Catherine la suivirent ; je fis comme eux, par un sentiment de curiosité bien naturelle.

« Nous traversâmes la cuisine, dont la porte s'ouvrait sur une étroite terrasse en plein air. Au-dessus de cette terrasse s'élevait le toit du rucher ; il était de chaume, et de son rebord tombaient un magnifique chèvrefeuille et quelques festons de vigne sauvage. Les ruches se pressaient sur trois rayons.

« Roesel allait de l'une à l'autre, les caressant

de la main et murmurant :

« – Un peu de patience... un peu de patience... Il fait trop de brume ce matin... Oh ! les avarés, qui se plaignent !

« Et l'on entendait à l'intérieur un vague bourdonnement, qui grossissait jusqu'à ce qu'elle fût passée.

« Cela me rendit plus attentif ; je pressentais là-dessous un étrange mystère. Mais quelle ne fut pas ma surprise, une fois rentré dans la salle, d'entendre la jeune aveugle s'écrier d'un accent mélancolique :

« – Non, mon père, j'aime mieux ne pas voir aujourd'hui, que de perdre mes yeux. Je chanterai, je ferai quelque chose pour ne pas m'ennuyer ; mais les abeilles ne sortiront pas.

« Tandis qu'elle parlait de la sorte, je regardais Walter Young, qui, jetant un coup d'œil dehors par les petites vitres, répondit simplement :

« – Tu as raison, mon enfant, oui, je crois que tu as raison. D'ailleurs tu ne verrais pas grand-chose, la vallée est toute blanche. Bah ! ce n'est

pas la peine d'y voir.

« Et comme je restais tout stupéfait, l'enfant reprit :

« – Ah ! la belle journée que nous avons eue avant-hier. Qui jamais aurait cru que l'orage du lac nous amènerait tant de brouillard ? Maintenant, il faut replier ses ailes et se traîner comme une pauvre chenille !

« Puis, après quelques instants de silence :

« – Que j'étais heureuse sous les grands sapins du Grindelwald !... comme la miellée pleuvait du ciel !... Il en tombait de toutes les branches... Quelle récolte nous avons faite, mon Dieu, quelle récolte !... Et que l'air était doux sur les bords du lac, dans les gras pâturages du Tannemath, et la mousse verdoyante, et l'herbe embaumée ! Je chantais, je riais ; la cire, le miel remplissaient nos cellules. Quel bonheur d'être partout, de tout voir, de bourdonner au fond des bois, sur la montagne, dans les vallons !

« Il y eut un nouveau silence ; moi, la bouche béante, les yeux écarquillés, j'écoutais de toutes

mes oreilles, ne sachant que penser ni que dire.

« – Et quand l’averse est venue, fit-elle en souriant, avons-nous eu peur ! Et ce grand coup de tonnerre nous a-t-il effrayés ! Un gros bourdon, tapi sous la même fougère que moi, fermait les yeux à chaque éclair ; une cigale s’abritait sous ses grandes ailes vertes, et de pauvres petits grillons grimpaient sur une haute pivoine, pour se sauver du déluge. Mais ce qu’il y avait de plus terrible, c’était ce nid de fauvette, tout près de nous, dans les broussailles ; la mère voltigeait à droite, à gauche, et les petits ouvraient leur large bec jaune jusqu’au gosier. Avons-nous eu peur ! Seigneur Dieu, avons-nous eu peur ! Ah ! je m’en souviendrai longtemps ! Grâce au ciel, un coup de vent nous emporta sur la côte. Adieu, paniers, les vendanges sont faites ! Il ne faut pas espérer sortir de sitôt.

« À ces descriptions si vraies de la nature, il ne me fut pas possible de conserver un doute.

« L’aveugle voit, me dis-je, elle voit par des milliers d’yeux ; le rucher, c’est sa vie, son âme : chaque abeille en emporte une parcelle dans les

espaces, puis revient attirée par des milliers de fils invisibles. Elle pénètre dans les fleurs, dans les mousses, elle s'enivre de leurs parfums ; à l'heure où brille le soleil, elle est partout : sur la côte, dans les vallons, dans les forêts, aussi loin que s'étend la sphère d'attraction.

« Et je restai confondu de ce magnétisme étrange, criant en moi-même :

« Honneur, gloire, honneur à la puissance, à la sagesse, à la bonté infinies de l'Éternel !... À lui, rien d'impossible. Chaque jour, chaque instant de la vie nous révèlent sa magnificence.

« Comme je me perdais dans ces méditations enthousiastes, Roesel m'interpella doucement avec un doux sourire :

« – Monsieur l'étranger ? fit-elle.

« – Quoi donc, mon enfant ?

« – Vous voilà bien étonné, et vous n'êtes pas le premier : le recteur Hégel, de Neufchâtel, et d'autres voyageurs sont venus tout exprès pour me voir ; ils me croyaient aveugle. Vous l'avez cru aussi, n'est-ce pas ?

« – Il est vrai, ma chère enfant, et je remercie le Seigneur de m’être trompé.

« – Oh ! fit-elle, j’entends que vous êtes bon... oui, je l’entends à votre voix. Quand le soleil viendra, j’ouvrirai mes yeux pour vous regarder, et quand vous partirez, je vous accompagnerai jusqu’au bas de la côte.

« Alors, partant d’un naïf éclat de rire :

« – Oui, je vous ferai de la musique aux oreilles, dit-elle, et je me poserai sur votre joue. Mais prenez garde, il ne faut pas essayer de me prendre, sans cela je vous piquerais. Promettez-moi de ne pas vous fâcher.

« – Je vous le promets, répondis-je les larmes aux yeux, et je vous promets aussi de ne plus tuer d’abeilles, ni d’insectes d’aucune sorte, à moins qu’ils ne soient malfaisants.

« – Ce sont les yeux du Seigneur, murmura-t-elle ; je n’ai, moi, que mes pauvres abeilles pour voir ; mais lui, il a toutes les ruches, toutes les fourmilières, toutes les feuilles des bois, tous les brins d’herbe ; il vit, il sent, il aime, il souffre, il

fait du bien par toutes ces choses. Ô monsieur Hennétius, que vous avez raison de ne pas faire souffrir le bon Dieu, qui nous aime tant !

« Jamais je n'avais été plus ému, plus attendri ; ce n'est qu'au bout d'une minute qu'il me fut possible de demander encore :

« – Ainsi, ma chère enfant, vous voyez par vos abeilles ; comment cela peut-il se faire ?

« – Je ne sais, monsieur Hennétius, cela vient peut-être de ce que je les aime beaucoup. Toute petite, elles m'ont adoptée ; jamais elles ne m'ont fait de mal. Dans les premiers temps, seule au fond du rucher, j'aimais à les entendre bourdonner des heures entières. Je ne voyais rien encore, tout était noir autour de moi, mais insensiblement le jour est venu : j'ai vu d'abord un peu le soleil, quand il faisait bien chaud ; puis, un peu mieux ; puis la grande lumière. Je commençais à sortir de moi ; mon esprit s'en allait avec les abeilles. Je voyais la montagne, les rochers, le lac, les fleurs, les mousses, et le soir, toute seule, j'y pensais. Quand on parlait de ceci, de cela, de myrtilles, de mûres, de bruyères, je

me disais : « Je connais ces choses, elles sont noires, brunes, vertes. » Je les voyais dans mon esprit ; et chaque jour je les connaissais mieux par mes chères abeilles. Aussi je les aime bien, allez ! monsieur Hennétius. Si vous saviez, quand il faut leur prendre du miel ou de la cire, comme cela me fait de la peine !

« – Je vous crois, mon enfant, je vous crois.

« Mon ravissement à cette découverte merveilleuse n'avait plus de bornes.

« Durant deux jours encore, Roesel m'entretint de ses impressions ; elle connaissait toutes les fleurs, toutes les plantes alpestres, et me fit la description d'un grand nombre qui n'ont pas encore reçu de noms de la science, et qui ne se trouvent sans doute que sur des hauteurs inaccessibles.

« Souvent la pauvre jeune fille s'attendrissait en parlant de ses chères amies les petites fleurs.

« – Combien de fois, disait-elle, ne m'est-il pas arrivé de causer des heures entières avec un petit genêt d'or, ou bien avec un tendre

vergismeinnicht aux gros yeux bleus, et de prendre part à leurs chagrins ! Tous voudraient s'en aller, voltiger ; tous se plaignent de dessécher sur la terre, et d'être forcés d'attendre des jours et des semaines une goutte de rosée pour les rafraîchir. »

« Et là-dessus, Roesel se prenait à me faire de longues histoires de ces conversations sans fin : c'était merveilleux ! Rien qu'à l'entendre on se serait épris d'amour pour une églantine, ou de vive sympathie, de compassion profonde pour les sentiments d'une violette, pour ses malheurs et ses souffrances comprimées.

« Que vous dirai-je encore, mes chères dames ? Il est pénible de quitter un sujet où l'âme a tant d'effluves mystérieux et la rêverie tant de marge ; mais tout dans ce bas monde doit finir, même les plus douces rêveries.

« Le troisième jour, de grand matin, une brise légère se mit à rouler doucement les brumes du lac. De ma fenêtre je voyais le rouleau grossir de seconde en seconde ; et la brise poussait, poussait toujours, découvrant tantôt un coin d'azur, tantôt

le clocher d'un hameau, quelques cimes verdoyantes, puis un pan de sapins, un vallon. L'immense masse flottante montait, montait vers nous. À dix heures elle nous avait dépassés. Le gros nuage, debout sur les crêtes arides de Chasseron, nous menaçait encore ; mais un dernier effort du vent le fit s'incliner sur l'autre pente, et disparaître dans les gorges de Sainte-Croix.

« Alors cette puissante nature des Alpes m'apparut comme rajeunie ; les bruyères, les hauts sapins, les vieux châtaigniers trempés de rosée brillaient d'une santé plus vigoureuse ; ils avaient quelque chose de joyeux, de riant et de grave à la fois. On sentait la main de Dieu dans tout cela, son éternité.

« Je descendis tout rêveur. Roesel était déjà dans le rucher ; Young, en entrouvrant la porte, me la fit voir assise à l'ombre de la vigne sauvage, le front penché, comme assoupie.

« – Prenez garde, me dit-il, ne l'éveillez pas ! Son esprit est ailleurs. Elle dort, elle voyage : elle est heureuse !

« Les abeilles, par milliards, tourbillonnaient comme un flot d'or au-dessus de l'abîme.

« Je regardai quelques secondes ce spectacle merveilleux, priant tout bas le Seigneur de continuer son amour à la pauvre enfant.

« Puis, me retournant :

« – Maître Young, il est temps de partir.

« Lui-même alors boucla mon sac sur mes épaules et me remit mon bâton. La mère Catherine me regardait d'un œil attendri. Ils m'accompagnèrent tous deux sur le seuil du chalet.

« – Allons, me dit Walter en me serrant la main, bon voyage ! et pensez quelquefois à nous.

« – Je ne vous oublierai jamais, répondis-je tout mélancolique ; puissiez-vous obtenir du ciel le bonheur que vous méritez !

« – Ainsi soit-il, monsieur Hennétius, dit la bonne mère Catherine, ainsi soit-il ! Bon voyage. Portez-vous bien. »

« Je m'éloignai. Ils restèrent sur la terrasse jusqu'à ce que j'eusse atteint la route. Trois fois

je me retournai agitant mon feutre, eux levaient la main. Braves gens ! Pourquoi n'en rencontre-t-on pas de pareils tous les jours ?

« La petite Roesel m'accompagna jusqu'au pied de la côte, comme elle me l'avait promis. Longtemps, longtemps sa douce musique égaya les fatigues de mon chemin ; il me semblait la reconnaître dans chacune des abeilles qui venaient bourdonner à mes oreilles, et je croyais l'entendre me dire d'un air moqueur, avec sa petite voix grêle : « Bon courage, monsieur Hennétius, bon courage ! N'est-ce pas qu'il fait bien chaud ! Voyons, faut-il que je vous embrasse ? Hé ! hé ! hé ! N'ayez pas peur ; vous savez bien que nous sommes bons amis. »

« Ce n'est qu'au fond de la vallée qu'elle prit enfin congé de moi, lorsque le grand murmure du lac couvrit son doux bourdonnement. Mais sa pensée me suivit tout le long du voyage, et je crois qu'elle ne me quittera jamais. »

Messire Tempus

Le jour de la Saint-Sébastien, vers sept heures du soir, je mettais pied à terre devant l'hôtel de la Couronne, à Pirmasens. Il avait fait une chaleur d'enfer tout le jour ; mon pauvre Schimmel n'en pouvait plus. J'étais en train de l'attacher à l'anneau de la porte, quand une assez jolie fille, les manches retroussées, le tablier sur le bras, sortit du vestibule et se mit à m'examiner en souriant.

« Où donc est le père Blésius ? lui demandai-je.

– Le père Blésius ! fit-elle d'un air ébahi, vous revenez sans doute de l'Amérique ?... Il est mort depuis dix ans !

– Mort !... Comment, le brave homme est mort ! Et mademoiselle Charlotte ? »

La jeune fille ne répondit pas, elle haussa les épaules et me tourna le dos.

J'entrai dans la grande salle, tout méditatif. Rien ne me parut changé : les bancs, les chaises,

les tables étaient toujours à leur place, le long des murs. Le chat blanc de mademoiselle Charlotte, les poings fermés sous le ventre et les paupières demi-closes, poursuivait son rêve fantastique. Les chopes, les cannettes d'étain brillaient sur l'étagère comme autrefois, et l'horloge, dans son étui de noyer, continuait à battre la cadence. Mais à peine étais-je assis près du grand fourneau de fonte, qu'un chuchotement bizarre me fit tourner la tête. La nuit envahissait la salle, et j'aperçus derrière la porte trois personnages hétéroclites accroupis dans l'ombre, autour d'une cannette baveuse ; ils jouaient au *rams* : un borgne, un boiteux, un bossu !

« Singulière rencontre ! me dis-je. Comment diable ces gaillards-là peuvent-ils reconnaître leurs cartes dans une obscurité pareille ? Pourquoi cet air mélancolique ? »

En ce moment, mademoiselle Charlotte entra, tenant une chandelle à la main.

Pauvre Charlotte ! elle se croyait toujours jeune ; elle portait toujours son petit bonnet de tulle à fines dentelles, son fichu de soie bleue, ses

petits souliers à hauts talons et ses bas blancs bien tirés ! Elle sautillait toujours et se balançait sur les hanches avec grâce, comme pour dire : « Hé ! hé ! voici mademoiselle Charlotte ! Oh ! les jolis pieds que voilà, les mains fines, les bras dodus, hé ! hé ! hé ! »

Pauvre Charlotte ! que de souvenirs enfantins me revinrent en mémoire !

Elle déposa sa lumière au milieu des buveurs et me fit une révérence gracieuse, développant sa robe en éventail, souriant et pirouettant.

« Mademoiselle Charlotte, ne me reconnaissez-vous donc pas ? » m'écriai-je.

Elle ouvrit de grands yeux, puis elle me répondit en minaudant :

« Vous êtes M. Théodore. Oh ! je vous avais bien reconnu. Venez, venez. »

Et, me prenant par la main, elle me conduisit dans sa chambre ; elle ouvrit un secrétaire, et, feuilletant de vieux papiers, de vieux rubans, des bouquets fanés, de petites images, tout à coup elle s'interrompit et s'écria : « Mon Dieu ! c'est

aujourd'hui la Saint-Séba! Ah! monsieur Théodore! monsieur Théodore! vous tombez bien. »

Elle s'assit à son vieux clavecin et chanta, comme jadis, du bout des lèvres :

*Rose de mai, pourquoi tarder encore
À revenir ?*

Cette vieille chanson, la voix fêlée de Charlotte, sa petite bouche ridée, qu'elle n'osait plus ouvrir, ses petites mains sèches, qu'elle tapait à droite, à gauche, sans mesure, hochant la tête, levant les yeux au plafond, les frémissements métalliques de l'épinette, et puis je ne sais quelle odeur de vieux réséda, d'eau de rose tournée au vinaigre... Oh! horreur!... décrépitude!... folie! Oh! patraque abominable! frissonne... miaule... grince... casse... détraque-toi! Que tout saute... que tout s'en aille au diable!... Quoi!... c'est là Charlotte!... elle! elle!... – Abomination!

Je pris une petite glace et me regardai, j'étais bien pâle. « Charlotte !... Charlotte ! » m'écriai-je.

Aussitôt, revenant à elle et baissant les yeux d'un air pudique :

« Théodore, murmura-t-elle, m'aimez-vous toujours ? »

Je sentis la chair de poule s'étendre tout le long de mon dos, ma langue se coller au fond de mon gosier. D'un bond je m'élançai vers la porte, mais la vieille fille, pendue à mon épaule, s'écriait :

« Oh ! cher... cher cœur ! ne m'abandonne pas... ne me livre pas au bossu !... Bientôt il va venir... il revient tous les ans... c'est aujourd'hui son jour... écoute ! »

Alors, prêtant l'oreille, j'entendis mon cœur galoper. La rue était silencieuse, je soulevai la persienne. L'odeur fraîche du chèvrefeuille emplit la petite chambre. Une étoile brillait au loin sur la montagne ; je la fixai longtemps ; une larme obscurcit ma vue. En me retournant, je vis

Charlotte évanouie.

« Pauvre vieille jeune fille ! tu seras donc toujours enfant ! »

Quelques gouttes d'eau fraîche la ranimèrent ; et, me regardant :

« Oh ! pardonnez, pardonnez, monsieur, dit-elle, je suis folle... En vous revoyant, tant de souvenirs !... »

Et, se couvrant la figure d'une main, elle me fit signe de m'asseoir.

Son air raisonnable m'inquiétait. Enfin, que faire ?

Après un long silence :

« Monsieur, reprit-elle, ce n'est donc pas l'amour qui vous ramène dans ce pays ?

– Hé ! ma chère demoiselle, l'amour ! l'amour ! Sans doute... l'amour ! J'aime toujours la musique... j'aime toujours les fleurs ! Mais les vieux airs... les vieilles sonates... le vieux réséda... Que diable !

– Hélas ! dit-elle en joignant les mains, je suis

donc condamnée au bossu !

– De quel bossu parlez-vous, Charlotte ? Est-ce de celui de la salle ? Vous n’avez qu’à dire un mot, et nous le mettrons à la porte. »

Mais, hochant la tête tristement, la pauvre fille parut se recueillir et commença cette histoire singulière :

« Trois messieurs comme il faut, M. le garde général, M. le notaire et M. le juge de paix de Pirmasens me demandèrent jadis en mariage. Mon père me disait :

« Charlotte, tu n’as qu’à choisir. Tu le vois, ce sont de beaux partis ! »

« Mais je voulais attendre. J’aimais mieux les voir tous les trois réunis à la maison. On chantait, on riait, on causait. Toute la ville était jalouse de moi. Oh ! que les temps sont changés !

« Un soir ces messieurs étaient réunis sur le banc de pierre devant la porte. Il faisait un temps magnifique comme aujourd’hui. Le clair de lune remplissait la rue. On buvait du vin muscat sous le chèvrefeuille. Et moi, assise devant mon

clavecin, entre deux beaux candélabres, je chantais : « Rose de mai ! » Vers dix heures, on entendit un cheval descendre la rue ; il marchait clopin-clopant, et toute la société se disait : « Quel bruit étrange ! » Mais comme on avait beaucoup bu, chanté, dansé, la joie donnait du courage, et ces messieurs riaient de la peur des dames. On vit bientôt s'avancer dans l'ombre un grand gaillard à cheval ; il portait un immense feutre à plumes, un habit vert, son nez était long, sa barbe jaune ; enfin, il était borgne, boiteux et bossu !

« Vous pensez, monsieur Théodore, combien tous ces messieurs s'égayèrent à ses dépens, mes amoureux surtout ; chacun lui lançait un quolibet, mais lui ne répondait rien.

« Arrivé devant l'hôtel, il s'arrêta, et nous vîmes alors qu'il vendait des horloges de Nuremberg ; il en avait beaucoup de petites et de moyennes, suspendues à des ficelles qui lui passaient sur les épaules ; mais ce qui me frappa le plus, ce fut une grande horloge posée devant lui sur la selle, le cadran de faïence tourné vers

nous, et surmonté d'une belle peinture, représentant un coq rouge, qui tournait légèrement la tête et levait la patte.

« Tout à coup le ressort de cette horloge partit, et l'aiguille tourna comme la foudre, avec un cliquetis intérieur terrible. Le marchand fixa tour à tour ses yeux gris sur le garde général, que je préférais, sur le notaire que j'aurais pris ensuite, et sur le juge de paix que j'estimais beaucoup. Pendant qu'il les regardait, ces messieurs sentirent un frisson leur parcourir tout le corps. Enfin quand il eut fini cette inspection, il se prit à rire tout bas et poursuivit sa route au milieu du silence général.

« Il me semble encore le voir s'éloigner, le nez en l'air, et frappant son cheval, qui n'en allait pas plus vite.

« Quelques jours après, le garde général se cassa la jambe ; puis le notaire perdit un œil, et le juge de paix se courba lentement, lentement. Aucun médecin ne connaît de remède à sa maladie ; il a beau mettre des corsets de fer, sa bosse grossit tous les jours ! »

Ici Charlotte se prit à verser quelques larmes, puis elle continua :

« Naturellement, les amoureux eurent peur de moi, tout le monde quitta notre hôtel ; plus une âme, de loin en loin un voyageur !

– Pourtant, lui dis-je, j’ai remarqué chez vous ces trois malheureux infirmes ; ils ne vous ont pas quittée !

– C’est vrai, dit-elle, mais personne n’a voulu d’eux ; et puis je les fais souffrir, sans le vouloir. C’est plus fort que moi : j’éprouve l’envie de rire avec le borgne, de chanter avec le bossu, qui n’a plus qu’un souffle, et de danser avec le boiteux. Quel malheur ! quel malheur !

– Ah ça ! m’écriai-je, vous êtes donc folle ?

– Chut ! fit-elle, tandis que sa figure se décomposait d’une manière horrible, chut ! le voici !... »

Elle avait les yeux écarquillés et m’indiquait la fenêtre avec terreur.

En ce moment, la nuit était noire comme un four. Cependant, derrière les vitres closes, je

distinguai vaguement la silhouette d'un cheval, et j'entendis un hennissement sourd.

« Calmez-vous, Charlotte, calmez-vous ; c'est une bête échappée qui broute le chèvrefeuille. »

Mais, au même instant, la fenêtre s'ouvrit comme par l'effet d'un coup de vent ; une longue tête sarcastique, surmontée d'un immense chapeau pointu, se pencha dans la chambre et se prit à rire silencieusement, tandis qu'un bruit d'horloges détraquées sifflait dans l'air. Ses yeux se fixèrent d'abord sur moi, puis sur Charlotte, pâle comme la mort, et la fenêtre se referma brusquement.

« Oh ! pourquoi suis-je revenu dans cette bicoque ! » m'écriai-je avec désespoir.

Et je voulus m'arracher les cheveux ; mais, pour la première fois de ma vie, je dus convenir que j'étais chauve !

Charlotte, folle de terreur, piaffait sur son clavecin au hasard, et chantait d'une voix perçante : « Rose de mai !... Rose de mai !... » C'était épouvantable !

Je m'enfuis dans la grande salle. – La chandelle allait s'éteindre, et répandait une odeur âcre qui me prit à la gorge. Le bossu, le borgne et le boiteux étaient toujours à la même place, seulement ils ne jouaient plus : accoudés sur la table et le menton dans les mains, ils pleuraient mélancoliquement dans leurs chopes vides.

Cinq minutes après, je remontais à cheval et je partais à bride abattue.

« Rose de mai !... rose de mai !... » répétait Charlotte.

Hélas ! vieille charrette qui crie va loin. Que le Seigneur Dieu la conduise !....

Le Requiem du corbeau

I

Mon oncle Zacharias est le plus curieux original que j'aie rencontré de ma vie. Figurez-vous un petit homme, gros, court, replet, le teint coloré, le ventre en outre et le nez en fleur : c'est le portrait de mon oncle Zacharias. Le digne homme était chauve comme un genou. Il portait d'habitude de grosses lunettes rondes, et se coiffait d'un petit bonnet de soie noire, qui ne lui couvrait guère que le sommet de la tête et la nuque.

Ce cher oncle aimait à rire ; il aimait aussi la dinde farcie, le pâté de foie gras et le vieux johannisberg ; mais ce qu'il préférait à tout au monde, c'était la musique. Zacharias Müller était né musicien par la grâce de Dieu, comme d'autres naissent Français ou Russes ; il jouait de tous les instruments avec une facilité merveilleuse. On ne pouvait comprendre, à voir

son air de bonhomie naïve, que tant de gaieté, de verve et d'entrain pussent animer un tel personnage.

Ainsi Dieu fit le rossignol, gourmand, curieux et chanteur : mon oncle était rossignol.

On l'invitait à toutes les noces, à toutes les fêtes, à tous les baptêmes, à tous les enterrements : « Maître Zacharias, lui disait-on, il nous faut un *Hopser*¹, un *Alleluia*, un *Requiem* pour tel jour ». Et lui répondait simplement : « Vous l'aurez. » Alors il se mettait à l'œuvre, il sifflait devant son pupitre, il fumait des pipes ; et tout en lançant une pluie de notes sur son papier, il battait la mesure du pied gauche.

L'oncle Zacharias et moi, nous habitions une vieille maison de la rue des *Minnesinger* à Bingen ; il en occupait le rez-de-chaussée, un véritable magasin de bric-à-brac, encombré de vieux meubles et d'instruments de musique ; moi, je couchais dans la chambre au-dessus, et toutes les autres pièces restaient inoccupées.

¹ *Hopser*, sauteuse.

Juste en face de notre maison habitait le docteur Hâselnoss. Le soir, lorsqu'il faisait nuit dans ma petite chambre, et que les fenêtres du docteur s'illuminaient, il me semblait, à force de regarder, que sa lampe s'avavançait, s'avavançait, et finalement me touchait les yeux. Et je voyais en même temps la silhouette de Hâselnoss s'agiter sur le mur d'une façon bizarre, avec sa tête de rat coiffée d'un tricorne, sa petite queue sautillant à droite et à gauche, son grand habit à larges basques, et sa mince personne plantée sur deux jambes grêles. Je distinguais aussi, dans les profondeurs de la chambre, des vitrines remplies d'animaux étrangers, de pierres luisantes, et de profil, le dos de ses livres, brillant par leurs dorures, et rangés en bataille sur les rayons d'une bibliothèque.

Le docteur Hâselnoss était, après mon oncle Zacharias, le personnage le plus original de la ville. Sa servante Orchel se vantait de ne faire la lessive que tous les six mois, et je la croirais volontiers, car les chemises du docteur étaient marquées de taches jaunes, ce qui prouvait la quantité de linge enfermée dans ses armoires.

Mais la particularité la plus intéressante du caractère de Hâselnoss, c'est que ni chien ni chat qui franchissait le seuil de sa maison ne reparaisait plus jamais ; Dieu sait ce qu'il en faisait ! La rumeur publique l'accusait même de porter dans l'une de ses poches de derrière un morceau de lard, pour attirer ces pauvres bêtes ; aussi lorsqu'il sortait le matin pour aller voir ses malades, et qu'il passait, trottant menu, devant la maison de mon oncle, je ne pouvais m'empêcher de considérer avec une vague terreur les grandes basques de son habit flottant à droite et à gauche.

Telles sont les plus vives impressions de mon enfance ; mais ce qui me charme le plus dans ces lointains souvenirs, ce qui, par-dessus tout, se retrace à mon esprit quand je rêve à cette chère petite ville de Bingen, c'est le corbeau Hans, voltigeant par les rues, pillant l'étalage des bouchers, saisissant tous les papiers au vol, pénétrant dans les maisons, et que tout le monde admirait, choyait, appelait : « Hans ! » par ci, « Hans ! » par là.

Singulier animal, en vérité ; un jour il était

arrivé en ville l'aile cassée ; le docteur Hâselnoss lui avait remis son aile, et tout le monde l'avait adopté. L'un lui donnait de la viande, l'autre du fromage. Hans appartenait à toute la ville, Hans était sous la protection de la foi publique.

Que j'aimais ce Hans, malgré ses grands coups de bec ! Il me semble le voir encore sauter à deux pattes dans la neige, tourner légèrement la tête, et vous regarder du coin de son œil noir, d'un air moqueur. Quelque chose tombait-il de votre poche, un kreutzer, une clef, n'importe quoi, Hans s'en saisissait et l'emportait dans les combles de l'église. C'est là qu'il avait établi son magasin, c'est là qu'il cachait le fruit de ses rapines ; car Hans était malheureusement un oiseau voleur.

Du reste, l'oncle Zacharias ne pouvait souffrir ce Hans ; il traitait les habitants de Bingen d'imbéciles, de s'attacher à un semblable animal ; et cet homme si calme, si doux, perdait toute espèce de mesure, quand par hasard ses yeux rencontraient le corbeau planant devant nos fenêtres.

Or, par une belle soirée d'octobre, l'oncle Zacharias paraissait encore plus joyeux que d'habitude, il n'avait pas vu Hans de toute la journée. Les fenêtres étaient ouvertes, un gai soleil pénétrait dans la chambre ; au loin, l'automne répandait ses belles teintes de rouille, qui se détachent avec tant de splendeur sur le vert sombre des sapins. L'oncle Zacharias, renversé dans son large fauteuil, fumait tranquillement sa pipe, et moi, je le regardais, me demandant ce qui le faisait sourire en lui-même, car sa bonne grosse figure rayonnait d'une satisfaction indicible.

« Cher Tobie, me dit-il en lançant au plafond une longue spirale de fumée, tu ne saurais croire quelle douce quiétude j'éprouve en ce moment. Depuis bien des années, je ne me suis pas senti mieux disposé pour entreprendre une grande œuvre, une œuvre dans le genre de la *Création* de Haydn. Le ciel semble s'ouvrir devant moi, j'entends les anges et les séraphins entonner leur hymne céleste, je pourrais en noter toutes les voix. Ô la belle composition, Tobie, la belle composition !... Si tu pouvais entendre la basse

des douze apôtres, c'est magnifique, magnifique. Le soprano du petit Raphaël perce les nuages, on dirait la trompette du jugement dernier ; les petits anges battent de l'aile en riant, et les saintes pleurent d'une manière vraiment harmonieuse. Chut !... Voici le *Veni Creator*, la basse colossale s'avance ; la terre s'ébranle, Dieu va paraître ! »

Et maître Zacharias penchait la tête, il semblait écouter de toute son âme, de grosses larmes roulaient dans ses yeux : « *Bene, Raphaël, bene* », murmurait-il. Mais comme mon oncle se plongeait ainsi dans l'extase, que sa figure, son regard, son attitude, que tout en lui exprimait un ravissement céleste, voilà Hans qui s'abat tout à coup sur notre fenêtre en poussant un *couac* épouvantable. Je vis l'oncle Zacharias pâlir ; il regarda vers la fenêtre d'un œil effaré, la bouche ouverte, la main étendue dans l'attitude de la stupeur.

Le corbeau s'était posé sur la traverse de la fenêtre. Non, je ne crois pas avoir jamais vu de physionomie plus railleuse ; son grand bec se retournait légèrement de travers, et son œil

brillait comme une perle. Il fit entendre un second *couac* ironique, et se mit à peigner son aile de deux ou trois coups de bec.

Mon oncle ne soufflait mot, il était comme pétrifié.

Hans reprit son vol, et maître Zacharias, se tournant vers moi, me regarda quelques secondes.

« L'as-tu reconnu ? me dit-il.

– Qui donc ?

– Le diable !...

– Le diable !... Vous voulez rire ? »

Mais l'oncle Zacharias ne daigna point me répondre, et tomba dans une méditation profonde.

Depuis ce jour, maître Zacharias perdit toute sa bonne humeur. Il essaya d'abord d'écrire sa grande symphonie des *Séraphins*, mais n'ayant pas réussi, il devint fort mélancolique ; il s'étendait tout au large dans son fauteuil, les yeux au plafond, et ne faisait plus que rêver à l'harmonie céleste. Quand je lui représentais que nous étions à bout d'argent, et qu'il ne ferait pas mal d'écrire une valse, un *hopser*, ou toute autre

chose, pour nous remettre à flot :

« Une valse !... un *hopser* !... s'écriait-il, qu'est-ce que cela ?... Si tu me parlais de ma grande symphonie, à la bonne heure ; mais une valse ! Tiens, Tobie, tu perds la tête, tu ne sais ce que tu dis. »

Puis il reprenait d'un ton plus calme :

« Tobie, crois-moi, dès que j'aurai terminé ma grande œuvre, nous pourrons nous croiser les bras et dormir sur les deux oreilles. C'est l'alpha et l'oméga de l'harmonie. Notre réputation sera faite ! Il y a longtemps que j'aurais terminé ce chef-d'œuvre ; une seule chose m'en empêche, c'est le corbeau !

– Le corbeau !... mais, cher oncle, en quoi ce corbeau peut-il vous empêcher d'écrire, je vous le demande ? n'est-ce pas un oiseau comme tous les autres ?

– Un oiseau comme tous les autres ! murmurait mon oncle indigné ; Tobie, je le vois, tu conspires avec mes ennemis !... Cependant, que n'ai-je pas fait pour toi ? Ne t'ai-je pas élevé

comme mon propre enfant ? N'ai-je pas remplacé ton père et ta mère ? Ne t'ai-je pas appris à jouer de la clarinette ? Ah ! Tobie, Tobie, c'est bien mal ! »

Il disait cela d'un ton si convaincu que je finissais par le croire ; et je maudissais dans mon cœur ce Hans, qui troublait l'inspiration de mon oncle. « Sans lui, me disais-je, notre fortune serait faite !... » Et je me prenais à douter si le corbeau n'était pas le diable en personne.

Quelquefois l'oncle Zacharias essayait d'écrire ; mais par une fatalité curieuse et presque incroyable, Hans se montrait toujours au plus beau moment, ou bien on entendait son cri rauque. Alors le pauvre homme jetait sa plume avec désespoir, et s'il avait eu des cheveux, il se les serait arrachés à pleines poignées, tant son exaspération était grande. Les choses en vinrent au point que maître Zacharias emprunta le fusil du boulanger Râzer, une vieille *patraque* toute rouillée, et se mit en faction derrière la porte, pour guetter le maudit animal. Mais alors Hans, rusé comme le diable, n'apparaissait plus ; et dès

que mon oncle, grelottant de froid, car on était en hiver, dès que mon oncle venait se chauffer les mains, aussitôt Hans jetait son cri devant la maison. Maître Zacharias courait bien vite dans la rue... Hans venait de disparaître !

C'était une véritable comédie, toute la ville en parlait. Mes camarades d'école se moquaient de mon oncle, ce qui me força de livrer plus d'une bataille sur la petite place. Je le défendais à outrance, et je revenais chaque soir avec un œil poché ou le nez meurtri. Alors il me regardait tout ému et me disait :

« Cher enfant, prends courage. Bientôt tu n'auras plus besoin de te donner tant de peine ! »

Et il se mettait à me peindre avec enthousiasme l'œuvre grandiose qu'il méditait. C'était vraiment superbe ; tout était en ordre : d'abord l'ouverture des apôtres, puis le chœur des séraphins en mi bémol, puis le *Veni Creator* grondant au milieu des éclairs et du tonnerre !... « Mais, ajoutait mon oncle, il faut que le corbeau meure. C'est le corbeau qui est cause de tout le mal ; vois-tu, Tobie, sans lui, ma grande

symphonie serait faite depuis longtemps, et nous pourrions vivre de nos rentes. »

II

Un soir, revenant entre chien et loup de la petite place, je rencontrai Hans. Il avait neigé, la lune brillait par-dessus les toits, et je ne sais quelle vague inquiétude s'empara de mon cœur à la vue du corbeau. En arrivant à la porte de notre maison, je fus étonné de la trouver ouverte ; quelques lueurs se jouaient sur les vitres, comme le reflet d'un feu qui s'éteint. J'entre, j'appelle, pas de réponse ! Mais qu'on se figure ma surprise, lorsqu'au reflet de la flamme je vis mon oncle, le nez bleu, les oreilles violettes, étendu tout au large dans son fauteuil, le vieux fusil de notre voisin entre les jambes et les souliers chargés de neige.

Le pauvre homme était allé à la chasse du corbeau. « Oncle Zacharias, m'écriai-je, dormez-

vous ? » Il entrouvrit les yeux, et me fixant d'un regard assoupi :

« Tobie, dit-il, je l'ai couché en joue plus de vingt fois, et toujours il disparaissait comme une ombre, au moment où j'allais presser la détente. »

Ayant dit ces mots, il retomba dans une torpeur profonde. J'avais beau le secouer, il ne bougeait plus ! Alors, saisi de crainte, je courus chercher Hâselnoss. En levant le marteau de la porte, mon cœur battait avec une force incroyable, et quand le coup retentit au fond du vestibule, mes genoux fléchirent. La rue était déserte, quelques flocons de neige voltigeaient autour de moi, je frissonnais. Au troisième coup, la fenêtre du docteur s'ouvrit, et la tête de Hâselnoss, en bonnet de coton, s'inclina au dehors.

« Qui est là ? fit-il d'une voix grêle.

– Monsieur le docteur, venez vite chez maître Zacharias, il est bien malade.

– Hé ! fit Hâselnoss, le temps de passer un habit et j'arrive. »

La fenêtre se referma. J'attendis encore un grand quart d'heure, regardant la rue déserte, écoutant crier les girouettes sur leurs aiguilles rouillées, et dans le lointain un chien de ferme aboyer à la lune. Enfin, des pas se firent entendre ; lentement, lentement, quelqu'un descendit l'escalier. On introduisit une clef dans la serrure, et Hâselnoss, enveloppé dans une grande houppelande grise, une petite lanterne en forme de bougeoir à la main, parut sur le seuil.

« Prr ! fit-il, quel froid ! j'ai bien fait de m'envelopper.

– Oui, répondis-je, depuis vingt minutes je grelotte.

– Je me suis dépêché pour ne pas te faire attendre. »

Une minute après nous entrions dans la chambre de mon oncle.

« Hé ! bonsoir, maître Zacharias, dit le docteur Hâselnoss le plus tranquillement du monde, en soufflant sa lanterne ; comment vous portez-vous ! Il paraît que nous avons un petit rhume de

cerveau ! »

À cette voix l'oncle Zacharias parut s'éveiller.

« Monsieur le docteur, dit-il, je vais vous raconter la chose depuis le commencement.

– C'est inutile, fit Hâselnoss en s'asseyant en face de lui sur un vieux bahut, je sais cela mieux que vous ; je connais le principe et les conséquences, la cause et les effets : vous détestez Hans, et Hans vous déteste ; vous le poursuivez avec un fusil, et Hans vient se percher sur votre fenêtre, pour se moquer de vous. Hé ! hé ! hé ! c'est tout simple, le corbeau n'aime pas le chant du rossignol, et le rossignol ne peut souffrir le cri du corbeau. »

Ainsi parla Hâselnoss, en puisant une prise dans sa petite tabatière ; puis il se croisa les jambes, secoua les plis de son jabot, et se mit à sourire en fixant maître Zacharias de ses petits yeux malins.

Mon oncle était ébahi.

« Écoutez, reprit Hâselnoss, cela ne doit pas vous surprendre, chaque jour on voit des faits

semblables. Les sympathies et les antipathies gouvernent notre pauvre monde. Vous entrez dans une taverne, dans une brasserie, n'importe où, vous remarquez deux joueurs à table, et sans les connaître vous faites aussitôt des vœux pour l'un ou pour l'autre. Quelle raison avez-vous de préférer l'un à l'autre ? aucune. Hé ! hé ! hé ! là-dessus, les savants bâtissent des systèmes à perte de vue, au lieu de dire tout bonnement : voici un chat, voici une souris ; je tiens pour la souris, parce que nous sommes de la même famille, parce qu'avant d'être Hâselnoss, docteur en médecine, j'ai été rat, écureuil ou mulot, et qu'en conséquence... »

Mais il ne termina point sa phrase, car au même instant le chat de mon oncle étant venu par hasard à passer près de lui, le docteur le saisit à la *tignasse* et le fit disparaître dans sa grande poche, avec une rapidité foudroyante. L'oncle Zacharias et moi nous nous regardâmes tout stupéfaits.

« Que voulez-vous faire de mon chat ? » dit enfin l'oncle.

Hâselnoss, au lieu de répondre, sourit d'un air

contraint et balbutia :

« Maître Zacharias, je veux vous guérir.

– Rendez-moi d’abord mon chat.

– Si vous me forcez à rendre ce chat, dit Hâselnoß, je vous abandonne à votre triste sort ; vous n’aurez plus une minute de repos, vous ne pourrez plus écrire une note, et vous maigrirez de jour en jour.

– Mais, au nom du ciel ! reprit mon oncle, qu’est-ce qu’il vous a donc fait, ce pauvre animal ?

– Ce qu’il m’a fait, répondit le docteur, dont les traits se contractèrent, ce qu’il m’a fait !... Sachez que nous sommes en guerre depuis l’origine des siècles ! Sachez que ce chat résume en lui la quintessence d’un chardon qui m’a étouffé quand j’étais violette, d’un houx qui m’a fait ombre quand j’étais buisson, d’un brochet qui m’a mangé quand j’étais carpe, et d’un épervier qui m’a dévoré quand j’étais souris ! »

Je crus que Hâselnoß perdait la tête ; mais l’oncle Zacharias fermant les yeux, répondit

après un long silence :

« Je vous comprends, docteur Hâselnoss, je vous comprends ; vous pourriez bien n'avoir pas tort !... Guérissez-moi, et je vous donne mon chat. »

Les yeux du docteur scintillèrent.

« À la bonne heure ! s'écria-t-il ; maintenant je vais vous guérir. »

Il tira de sa trousse un canif, et prit sur l'âtre un petit morceau de bois, qu'il fendit avec dextérité. Mon oncle et moi le regardions faire. Après avoir fendu ce morceau de bois, il se mit à le creuser, puis il détacha de son portefeuille une petite lanière de parchemin fort mince, et l'ayant ajustée entre les deux lames de bois, il l'appliqua contre ses lèvres en souriant.

La figure de mon oncle s'épanouit.

« Docteur Hâselnoss, s'écria-t-il, vous êtes un homme rare, un homme vraiment supérieur, un homme...

– Je le sais, interrompit Hâselnoss, je le sais. Mais éteignez la lumière, que pas un charbon ne

brille dans l'ombre ! »

Et tandis que j'exécutais son ordre, il ouvrit la fenêtre tout au large. La nuit était glaciale. Au-dessus des toits apparaissait la lune calme et limpide. L'éclat éblouissant de la neige et l'obscurité de la chambre formaient un contraste étrange. Je voyais l'ombre de mon oncle et celle de Hâselnoss se découper sur le devant de la fenêtre ; mille impressions confuses m'agitaient à la fois. L'oncle Zacharias éternua, la main de Hâselnoss s'étendit avec impatience pour lui commander de se taire ; puis le silence devint solennel.

Tout à coup un sifflement aigu traversa l'espace. « Pie-wîte ! pie-wîte ! » Après ce cri tout redevint silencieux. J'entendais mon cœur galoper. Au bout d'un instant, le même sifflement se fit entendre : « Pie-wîte ! pie-wîte ! » Je reconnus alors que c'était le docteur qui le produisait avec son appeau. Cette remarque me rendit un peu de courage, et je fis attention aux moindres circonstances des choses qui se passaient autour de moi.

L'oncle Zacharias, à demi-courbé, regardait la lune. Hâselnoss se tenait immobile, une main à la fenêtre et l'autre au sifflet.

Il se passa bien deux ou trois minutes ; puis tout à coup le vol d'un oiseau fendit l'air.

« Oh ! » murmura mon oncle.

« Chut ! » fit Hâselnoss, et le « pite-wîte » se répéta plusieurs fois avec des modulations étranges et précipitées. Deux fois l'oiseau effleura les fenêtres de son vol rapide, inquiet. L'oncle Zacharias fit un geste pour prendre son fusil, mais Hâselnoss lui saisit le poignet en murmurant :

« Êtes-vous fou ? »

Alors mon oncle se contint ; et le docteur redoubla ses coups de sifflet avec tant d'art, imitant le cri de la pie-grièche prise au piège, que Hans, tourbillonnant à droite et à gauche, finit par entrer dans notre chambre, attiré sans doute par une curiosité singulière qui lui troublait la cervelle. J'entendis ses deux pattes tomber lourdement sur le plancher. L'oncle Zacharias

jeta un cri et s'élança sur l'oiseau, qui s'échappa de ses mains.

« Maladroit ! » s'écria Hâselnoss en fermant la fenêtre.

Il était temps, Hans planait aux poutres du plafond. Après avoir fait cinq ou six tours, il se cogna contre une vitre avec tant de force, qu'il glissa tout étourdi le long de la fenêtre, cherchant à s'accrocher des ongles aux traverses. Hâselnoss alluma bien vite la chandelle et je vis alors le pauvre Hans entre les mains de mon oncle, qui lui serrait le cou avec un enthousiasme frénétique en disant :

« Ha ! ha ! ha ! je te tiens, je te tiens ! »

Hâselnoss l'accompagnait de ses éclats de rire.

« Hé ! hé ! hé ! vous êtes content, maître Zacharias, vous êtes content ? »

Jamais je n'ai vu de scène plus effrayante. La figure de mon oncle était cramoisie. Le pauvre corbeau allongeait les pattes, battait des ailes comme un grand papillon de nuit, et le frisson de la mort ébouriffait ses plumes.

Ce spectacle me fit horreur, je courus me cacher au fond de la chambre.

Le premier moment d'indignation passé, l'oncle Zacharias redevint lui-même. « Tobie, s'écria-t-il, le diable a rendu ses comptes, je lui pardonne. Tiens-moi ce Hans devant les yeux. Ah ! je me sens revivre ! Maintenant, silence, écoutez ! »

Et maître Zacharias, le front inspiré, s'assit gravement au clavecin. Moi, j'étais en face de lui, je tenais le corbeau par le bec ; derrière, Hâselnooss levait la chandelle ; et l'on ne pouvait voir de tableau plus bizarre que ces trois figures : Hans, l'oncle Zacharias et Hâselnooss, sous les poutres hautes et vermoulues du plafond. Je les vois encore, éclairées par la lumière tremblotante, ainsi que nos vieux meubles, dont les ombres vacillaient contre la muraille décrépite.

Aux premiers accords, mon oncle parut se transformer, ses grands yeux bleus brillèrent d'enthousiasme ; il ne jouait pas devant nous, mais dans une cathédrale, devant une assemblée immense, pour Dieu lui-même !

Quel chant sublime ! tour à tour sombre, pathétique, déchirant et résigné ; puis tout à coup, au milieu des sanglots, l'espérance déployant ses ailes d'or et d'azur. Oh ! Dieu, est-il possible de concevoir de si grandes choses !

C'était un *Requiem*, et durant une heure, l'inspiration n'abandonna point une seconde l'oncle Zacharias.

Hâselnoss ne riait plus. Insensiblement sa figure railleuse avait pris une expression indéfinissable. Je crus qu'il s'attendrissait ; mais bientôt je le vis faire des mouvements nerveux, serrer le poing, et je m'aperçus que quelque chose se débattait dans les basques de son habit.

Quand mon oncle, épuisé par tant d'émotions, s'appuya le front au bord du clavecin, le docteur tira de sa grande poche le chat, qu'il avait étranglé.

« Hé ! hé ! hé ! fit-il, bonsoir, maître Zacharias, bonsoir. Nous avons chacun notre gibier ; hé ! hé ! hé ! vous avez un *Requiem* pour le corbeau Hans, il s'agit maintenant de faire un *Alleluia* pour votre chat. – Bonsoir !... »

Mon oncle était tellement abattu, qu'il se contenta de saluer le docteur d'un mouvement de tête, en me faisant signe de le reconduire.

Or, cette nuit même, mourut le grand-duc Yéri-Peter, deuxième du nom, et comme Hâselnoos traversait la rue, j'entendis les cloches de la cathédrale se mettre lentement en branle. En rentrant dans la chambre, je vis l'oncle Zacharias debout.

« Tobie, me dit-il d'une voix grave, va te coucher, mon enfant, va te coucher ; il faut que j'écrive tout cela cette nuit, de crainte d'oublier. »

Je me hâtai d'obéir, et je n'ai jamais mieux dormi.

Le lendemain, vers neuf heures, je fus réveillé par un grand tumulte. Toute la ville était en l'air, on ne parlait que de la mort du grand-duc.

Maître Zacharias fut appelé au château. On lui commanda le *Requiem* de Yéri-Peter II, œuvre qui lui valut enfin la place de maître de chapelle, qu'il ambitionnait depuis si longtemps. Ce *Requiem* n'était autre que celui de Hans. Aussi

l'oncle Zacharias, devenu un grand personnage, depuis qu'il avait cinq cents thalers à dépenser par an, me disait souvent à l'oreille :

« Hé ! neveu, si l'on savait que c'est pour le corbeau que j'ai composé mon fameux *Requiem*, nous pourrions encore aller jouer de la clarinette aux fêtes de village. Ah ! ah ! ah ! » Et le gros ventre de mon oncle galopait d'aise.

Ainsi vont les choses de ce monde.

L'œil invisible

I

Vers ce temps-là, dit Christian, pauvre comme un rat d'église, je m'étais réfugié dans les combles d'une vieille maison de la rue des *Minnesinger*, à Nuremberg.

Je nichais à l'angle du toit. Les ardoises me servaient de murailles et la maîtresse poutre de plafond ; il fallait marcher sur une paille pour arriver à la fenêtre, mais cette fenêtre, percée dans le pignon, avait une vue magnifique ; de là, je découvrais la ville, la campagne ; je voyais les chats se promener gravement dans la gouttière, les cigognes, le bec chargé de grenouilles, apporter la pâture à leur couvée dévorante, les pigeons s'élancer de leurs colombiers, la queue en éventail, et tourbillonner sur l'abîme des rues. Le soir, quand les cloches appelaient le monde à l'*Angelus*, les coudes au bord du toit, j'écoutais leur chant mélancolique, je regardais les fenêtres

s'illuminer une à une, les bons bourgeois fumer leur pipe sur les trottoirs, et les jeunes filles, en petite jupe rouge, la cruche sous le bras, rire et causer autour de la fontaine Saint-Sébaît. Insensiblement tout s'effaçait, les chauves-souris se mettaient en route, et j'allais me coucher dans une douce quiétude.

Le vieux brocanteur Toubac connaissait le chemin de ma logette aussi bien que moi, et ne craignait pas d'en grimper l'échelle. Toutes les semaines, sa tête de bouc, surmontée d'une tignasse roussâtre, soulevait la trappe, et, les doigts cramponnés au bord de la soupente, il me criait d'un ton nasillard :

« Eh bien ! eh bien ! maître Christian, avons-nous du neuf ? »

À quoi je répondais :

« Entrez donc, que diable, entrez. Je viens de finir un petit paysage dont vous me donnerez des nouvelles. »

Alors sa grande échine maigre s'allongeait, s'allongeait jusque sous le toit, et le brave

homme riait en silence.

Il faut rendre justice à Toubac : il ne marchandait pas avec moi. Il m'achetait toutes mes toiles à quinze florins l'une dans l'autre, et les revendait quarante. C'était un honnête juif.

Ce genre d'existence commençait à me plaire et j'y trouvais chaque jour de nouveaux charmes, quand la bonne ville de Nuremberg fut troublée par un événement étrange et mystérieux. Non loin de ma lucarne, un peu à gauche, s'élevait l'auberge du *Bœuf-Gras*, une vieille auberge fort achalandée dans le pays. Devant sa porte stationnaient toujours trois ou quatre voitures chargées de sacs ou de futailles, car avant de se rendre au marché, les campagnards y prenaient d'habitude leur chopine de vin.

Le pignon de l'auberge se distinguait par sa forme particulière : il était fort étroit, pointu, taillé des deux côtés en dents de scie ; des sculptures grotesques, des guivres entrelacées ornaient les corniches et le pourtour de ses fenêtres. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable, c'est que la maison qui lui faisait

face reproduisait exactement les mêmes sculptures, les mêmes ornements ; il n'y avait pas jusqu'à la tige de l'enseigne qui ne fût copiée, avec ses volutes et ses spirales de fer.

On aurait dit que ces deux antiques mesures se reflétaient l'une l'autre. Seulement, derrière l'auberge, s'élevait un grand chêne, dont le feuillage sombre détachait avec vigueur les arêtes du toit, tandis que la maison voisine se découpait sur le ciel. Du reste, autant l'auberge du *Bœuf-Gras* était bruyante, animée, autant l'autre maison était silencieuse. D'un côté, l'on voyait sans cesse entrer et sortir une foule de buveurs, chantant, trébuchant, faisant claquer leur fouet. De l'autre, régnait la solitude. Tout au plus, une ou deux fois par jour, sa lourde porte s'entrouvrait-elle, pour laisser sortir une petite vieille, les reins en demi-cercle, le menton en galoche, la robe collée sur les hanches, un énorme panier sous le bras, et le poing crispé contre la poitrine.

La physionomie de cette vieille m'avait frappé plus d'une fois ; ses petits yeux verts, son nez

mince, effilé, les grands ramages de son châle, qui datait de cent ans pour le moins, le sourire qui ridait ses joues en cocarde, et les dentelles de son bonnet, qui lui pendaient sur les sourcils, tout cela m'avait paru bizarre, je m'y étais intéressé ; j'aurais voulu savoir ce qu'était, ce que faisait cette vieille dans sa grande maison déserte.

Il me semblait deviner là toute une existence de bonnes œuvres et de méditations pieuses. Mais un jour que je m'étais arrêté dans la rue, pour la suivre du regard, elle se retourna brusquement, me lança un coup d'œil dont je ne saurais peindre l'horrible expression, et me fit trois ou quatre grimaces hideuses ; puis, laissant retomber sa tête branlante, elle attira son grand châle, dont la pointe traînait à terre, et gagna lestement sa lourde porte, derrière laquelle je la vis disparaître.

« C'est une vieille folle, me dis-je tout stupéfait, une vieille folle méchante et rusée. Ma foi ! j'avais bien tort de m'intéresser à elle. Je voudrais revoir sa grimace, Toubac m'en donnerait volontiers quinze florins ».

Cependant ces plaisanteries ne me rassuraient

pas trop. L'horrible coup d'œil de la vieille me poursuivait partout, et plus d'une fois, en train de grimper l'échelle perpendiculaire de mon taudis, me sentant accroché quelque part, je frissonnais des pieds à la tête, m'imaginant que la vieille venait se pendre aux basques de mon habit, pour me faire tomber.

Toubac, à qui je racontai cette histoire, bien loin d'en rire, prit un air grave :

« Maître Christian, me dit-il, si la vieille vous en veut, prenez garde ! ses dents sont si petites, pointues et d'une blancheur merveilleuse ; cela n'est point naturel à son âge. Elle a le *mauvais œil*. Les enfants se sauvent à son approche, et les gens de Nuremberg l'appellent *Fledérmausse*.² »

J'admirai l'esprit perspicace du juif, et ses paroles me donnèrent beaucoup à réfléchir ; mais, au bout de quelques semaines, ayant souvent rencontré Flédermausse sans fâcheuses conséquences, mes craintes se dissipèrent et je ne songeai plus à elle.

² Chauve-souris.

Or, il advint qu'un soir, dormant du meilleur somme, je fus éveillé par une harmonie étrange. C'était une espèce de vibration si douce, si mélodieuse, que le murmure de la brise dans le feuillage ne peut en donner qu'une faible idée. Longtemps je prêtai l'oreille, les yeux tout grands ouverts, retenant mon haleine pour mieux entendre. Enfin, je regardai vers la fenêtre et je vis deux ailes qui se débattaient contre les vitres. Je crus d'abord que c'était une chauve-souris prise dans ma chambre ; mais la lune étant venue à paraître, les ailes d'un magnifique papillon de nuit, transparentes comme de la dentelle, se dessinèrent sur son disque étincelant. Leurs vibrations étaient parfois si rapides qu'on ne les voyait plus ; puis elles se reposaient, étendues sur le verre, et leurs frêles nervures se distinguaient de nouveau.

Cette apparition vaporeuse dans le silence universel ouvrit mon cœur aux plus douces émotions ; il me sembla qu'une sylphide légère, touchée de ma solitude, venait me voir et cette idée m'attendrit jusqu'aux larmes. « Sois tranquille, douce captive, sois tranquille, lui dis-

je, ta confiance ne sera pas trompée ; je ne te retiendrai pas malgré toi ; retourne au ciel, à la liberté ! »

Et j'ouvris ma petite fenêtre.

La nuit était calme. Des milliers d'étoiles scintillaient dans l'étendue. Un instant je contemplai ce spectacle sublime, et des paroles de prière me vinrent naturellement aux lèvres. Mais jugez de ma stupeur, quand, abaissant les yeux, je vis un homme pendu à la tringle de l'enseigne du *Bœuf-Gras*, les cheveux épars, les bras roides, les jambes allongées en pointe et projetant leur ombre gigantesque jusqu'au fond de la rue !

L'immobilité de cette figure sous les rayons de la lune avait quelque chose d'affreux. Je sentis ma langue se glacer, mes dents s'entrechoquer. J'allais jeter un cri ; mais, je ne sais par quelle attraction mystérieuse, mes yeux plongèrent plus bas, et je distinguai confusément la vieille accroupie à sa fenêtre, au milieu des grandes ombres, et contemplant le pendu d'un air de satisfaction diabolique.

Alors j'eus le vertige de la terreur ; toutes mes forces m'abandonnèrent, et, reculant jusqu'à la muraille, je m'affaissai sur moi-même, évanoui.

Je ne saurais dire combien dura ce sommeil de mort. En revenant à moi, je vis qu'il faisait grand jour. Les brouillards de la nuit, pénétrant dans ma guérite, avaient déposé sur mes cheveux leur fraîche rosée ; des rumeurs confuses montaient de la rue, je regardai. Le bourgmestre et son secrétaire stationnaient à la porte de l'auberge ; ils y restèrent longtemps. Les gens allaient, venaient, s'arrêtaient pour voir, puis reprenaient leur route. Les bonnes femmes du voisinage, qui balayaient le devant de leurs maisons, regardaient de loin et causaient entre elles. Enfin un brancard, et sur ce brancard un corps recouvert d'un drap de laine, sortit de l'auberge, porté par deux hommes. Ils descendirent la rue, et les enfants qui se rendaient à l'école se mirent à courir derrière eux.

Tout le monde se retira.

La fenêtre en face était encore ouverte ; un bout de corde flottait à la tringle ; je n'avais pas

rêvé ; j'avais bien vu le grand papillon de nuit, puis le pendu, puis la vieille !

Ce jour-là, Toubac me fit sa visite ; son grand nez parut à ras du plancher.

« Maître Christian, s'écria-t-il, rien à vendre ? »

Je ne l'entendis pas, j'étais assis sur mon unique chaise, les deux mains sur les genoux, les yeux fixés devant moi. Toubac surpris de mon immobilité, répéta plus haut :

« Maître Christian ! maître Christian ! »

Puis enjambant la soupente, il vint sans façon me frapper sur l'épaule.

« Eh bien ! eh bien ! que se passe-t-il donc ?

– Ah ! c'est vous, Toubac ?

– Eh ! parbleu ! j'aime à le croire. Êtes-vous malade ?

– Non... je pense.

– À quoi diable pensez-vous ?

– Au pendu !

– Ah ! ah ! s'écria le brocanteur, vous l'avez donc vu, ce pauvre garçon. Quelle histoire singulière ! le troisième à la même place !

– Comment ! le troisième ?

– Eh ! oui. J'aurais dû vous prévenir. Après ça, il est encore temps ; il y en aura bien un quatrième qui voudra suivre l'exemple des autres ; il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Ce disant, Toubac prit place au bord de mon bahut, battit le briquet, alluma sa pipe, et lança quelques bouffées d'un air rêveur.

« Ma foi, dit-il, je ne suis pas craintif, mais si l'on m'offrait de passer la nuit dans cette chambre, j'aimerais autant aller me faire pendre ailleurs. »

Figurez-vous, maître Christian, qu'il y a neuf ou dix mois, un brave homme de Tubingue, marchand de fourrures en gros, descend à l'auberge du *Bœuf-Gras*. Il demande à souper, il mange bien, il boit bien ; on le mène coucher dans la chambre du troisième, – la chambre verte, comme ils l'appellent, – et le lendemain on le

trouve pendu à la tringle de l'enseigne !

« Bon ! passe pour une fois ; il n'y avait rien à dire.

« On dresse procès-verbal et l'on enterre cet étranger au fond du jardin. Mais voilà qu'environ six semaines après arrive un brave militaire de Newstadt. Il avait son congé définitif et se réjouissait de revoir son village. Pendant toute la soirée, en vidant des chopes, il ne parla que de sa petite cousine qui l'attendait pour se marier. Enfin, on le mène au lit du gros monsieur, et, cette même nuit, le wachtmann qui passait dans la rue des *Minnesinger* aperçoit quelque chose à la tringle. Il lève sa lanterne : c'était le militaire, avec son congé définitif dans un tuyau de fer-blanc, sur la cuisse gauche, et les mains collées sur les coutures du pantalon, comme à la parade !

« Pour le coup, c'est extraordinaire ! Le bourgmestre crie, fait le diable. On visite la chambre. On recrépit les murs, et l'on envoie l'extrait mortuaire à Newstadt.

« Le greffier avait écrit en marge : « Mort d'apoplexie foudroyante ! »

« Tout Nuremberg était indigné contre l'aubergiste. Il y en avait même qui voulaient le forcer à ôter sa tringle de fer, sous prétexte qu'elle inspirait des idées dangereuses aux gens. Mais vous pensez que le vieux Nickel Schmidt n'entendit pas de cette oreille.

« Cette tringle, dit-il, a été mise là par mon grand-père. Elle porte l'enseigne du *Bœuf-Gras* de père en fils depuis cent cinquante ans. Elle ne fait de tort à personne, pas même aux voitures de foin qui passent dessous, puisqu'elle est à plus de trente pieds. Ceux qu'elle gêne n'ont qu'à détourner la tête, ils ne la verront pas. »

« On finit par se calmer, et pendant plusieurs mois il n'y eut rien de nouveau. Malheureusement, un étudiant de Heidelberg qui se rendait à l'Université s'arrête avant-hier au *Bœuf-Gras* et demande à coucher. C'était le fils d'un pasteur.

« Comment supposer que le fils d'un pasteur aurait l'idée de se pendre à la tringle d'une enseigne, parce qu'un gros monsieur et un militaire s'y étaient pendus ? Il faut avouer,

maître Christian, que la chose n'était guère probable. Ces raisons ne vous auraient pas paru suffisantes, ni à moi non plus. Eh bien...

– Assez ! assez ! m'écriai-je, cela est horrible. Je devine là-dessous un affreux mystère. Ce n'est pas la tringle, ce n'est pas la chambre...

– Est-ce que vous soupçonneriez l'aubergiste, le plus honnête homme du monde, appartenant à l'une des plus anciennes familles de Nuremberg ?

– Non, non, Dieu me garde de concevoir d'injustes soupçons ; mais il y a des abîmes qu'on n'ose sonder du regard.

– Vous avez bien raison, dit Toubac, étonné de mon exaltation ; il vaut mieux parler d'autre chose. À propos, maître Christian, et notre paysage de Sainte-Odile ? »

Cette question me ramena dans le monde positif. Je fis voir au brocanteur le tableau que je venais de terminer. L'affaire fut bientôt conclue, et Toubac, fort satisfait, descendit l'échelle en m'engageant à ne plus songer à l'étudiant de Heidelberg.

J'aurais volontiers suivi le conseil du brocanteur ; mais quand le diable se mêle de nos affaires, il n'est pas facile de s'en débarrasser.

Dans la solitude, tous ces événements se retracèrent à mon esprit avec une lucidité effrayante.

La vieille, me dis-je, est cause de tout. Elle seule a médité ces crimes, et les a consommés ; mais par quel moyen ? A-t-elle eu recours à la ruse, ou bien à l'intervention des puissances invisibles ?

Je me promenais dans mon réduit ; une voix intérieure me criait : « Ce n'est pas en vain que le ciel t'a permis de voir Flédermausse contempler l'agonie de sa victime ; ce n'est pas en vain que l'âme du pauvre jeune homme est venue t'éveiller, sous la forme d'un papillon de nuit, non ! ce n'est pas en vain ! Christian, le ciel t'impose une mission terrible. Si tu ne l'accomplis pas, crains de tomber toi-même dans les filets de la vieille. Peut-être en ce moment prépare-t-elle déjà sa toile dans l'ombre ! »

Durant plusieurs jours, ces images affreuses

me poursuivirent sans trêve ; j'en perdais le sommeil ; il m'était impossible de rien faire ; le pinceau me tombait de la main, et, chose atroce à dire, je me surprénais quelquefois à considérer la tringle avec complaisance. Enfin, n'y tenant plus, je descendis un soir l'échelle quatre à quatre, et j'allai me blottir derrière la porte de Flédermausse, pour surprendre son fatal secret.

Dès lors, il ne se passa plus un jour que je ne fusse en route, suivant la vieille, l'épian, ne la perdant pas de vue ; mais elle était si rusée, elle avait le flair tellement subtil, que, sans même tourner la tête, elle me devinait derrière elle et me savait à ses trousses. Du reste, elle feignait de ne pas s'en apercevoir ; elle allait au marché, à la boucherie comme une simple bonne femme ; seulement, elle hâtait le pas et murmurait des paroles confuses.

Au bout d'un mois, je vis qu'il me serait impossible d'atteindre à mon but par ce moyen, et cette conviction me rendit d'une tristesse inexprimable.

« Que faire ? me disais-je. La vieille devine

mes projets, elle se tient sur ses gardes, tout m'abandonne, tout ! Ô vieille scélérate ! tu crois déjà me voir au bout de la ficelle ! »

À force de me poser cette question : « Que faire ? que faire ? » une idée lumineuse frappa mon esprit. Ma chambre dominait la maison de Flédermausse, mais n'y avait pas de lucarne de ce côté. Je soulevai légèrement une ardoise, et l'on ne saurait se peindre ma joie, quand je vis toute l'antique mesure à découvert. « Enfin, je te tiens ! m'écriai-je, tu ne peux m'échapper ! d'ici, je verrai tout : tes allées, tes venues, les habitudes de la fouine dans sa tanière. Tu ne soupçonneras pas cet œil invisible, cet œil qui surprend le crime au moment d'éclorre. Oh ! la justice ! elle marche lentement, mais elle arrive ! »

Rien de sinistre comme ce repaire vu de là : une cour profonde à larges dalles moussues ; dans l'un des angles, un puits, dont l'eau croupissante faisait peur à voir ; un escalier en coquille ; au fond, une galerie à rampe de bois ; sur la balustrade, du vieux linge, la taie d'une paille ; au premier étage, à gauche, la pierre d'un égout

indiquant la cuisine ; à droite, les hautes fenêtres du bâtiment donnant sur la rue, quelques pots de fleurs desséchées, – tout cela sombre, lézardé, humide.

Le soleil ne pénétrait qu'une heure ou deux par jour au fond de ce cloaque ; puis, l'ombre remontait : la lumière se découpait en losanges sur les murailles décrépites, sur le balcon vermoulu, sur les vitres ternes. Des tourbillons d'atomes voltigeaient dans des rayons d'or, que n'agitait pas un souffle. Oh ! c'était bien l'asile de Flédermausse ; elle devait s'y plaire.

Je terminais à peine ces réflexions, que la vieille entra. Elle revenait du marché. J'entendis sa lourde porte grincer. Puis Flédermausse apparut avec son panier. Elle paraissait fatiguée, hors d'haleine. Les franges de son bonnet lui pendaient sur le nez ; se cramponnant d'une main à la rampe, elle gravit l'escalier.

Il faisait une chaleur suffocante, c'était précisément un de ces jours où tous les insectes, les grillons, les araignées, les moustiques, remplissent les vieilles mesures de leurs bruits de

râpes et de tarières souterraines.

Flédermausse traversa lentement la galerie, comme un furet qui se sent chez lui. Elle resta plus d'un quart d'heure dans la cuisine, puis revint étendre son linge, et donner un coup de balai sur les marches, où traînaient quelques brins de paille. Enfin, elle leva la tête, et se mit à parcourir de ses yeux verts le tour du toit, cherchant, furetant du regard.

Par quelle étrange intuition soupçonnait-elle quelque chose ? Je ne sais, mais j'abaissai doucement l'ardoise et je renonçai à faire le guet ce jour-là.

Le lendemain, Flédermausse paraissait rassurée. Un angle de lumière se déchiquetait dans la galerie.

En passant, elle prit une mouche au vol et la présenta délicatement à une araignée établie dans l'angle du toit.

L'araignée était si grosse, que, malgré la distance, je la vis descendre d'échelon en échelon, puis glisser le long d'un fil, comme une

goutte de venin, saisir sa proie entre les mains de la mégère et remonter rapidement. Alors la vieille regarda fort attentivement, ses yeux se fermèrent à demi ; elle éternua, et se dit à elle-même d'un ton railleur :

« Dieu vous bénisse ! la belle, Dieu vous bénisse ! »

Durant six semaines, je ne pus rien découvrir touchant la puissance de Flédermausse ; tantôt assise sous l'échoppe, elle pelait ses pommes de terre ; tantôt elle étendait son linge sur la balustrade. Je la vis filer quelquefois, mais jamais elle ne chantait, comme c'est la coutume des bonnes vieilles femmes, dont la voix chevrotante se marie si bien au bourdonnement du rouet.

Le silence régnait autour d'elle. Elle n'avait pas de chat, cette société favorite des vieilles filles ; pas un moineau ne venait se poser sur ses chéneaux ; les pigeons, en passant au-dessus de sa cour, semblaient étendre l'aile avec plus d'élan. On aurait dit que tout avait peur de son regard.

L'araignée seule se plaisait dans sa

compagnie.

Je ne conçois pas ma patience durant ces longues heures d'observation ; rien ne me lassait, rien ne m'était indifférent ; au moindre bruit, je soulevais l'ardoise : c'était une curiosité sans bornes, stimulée par une crainte indéfinissable.

Toubac se plaignait.

« Maître Christian, me disait-il, à quoi diable passez-vous votre temps ? Autrefois vous me donniez quelque chose toutes les semaines ; à présent c'est à peine tous les mois. Oh ! les peintres ! on a bien raison de dire : « Paresseux comme un peintre ! » Aussitôt qu'ils ont quelques *kreutzers* devant eux, ils mettent les mains dans leurs poches et s'endorment ! »

Je commençais moi-même à perdre courage. J'avais beau regarder, épier, je ne découvrais rien d'extraordinaire. J'en étais à me dire que la vieille pouvait bien n'être pas si dangereuse, que je lui faisais peut-être tort de la soupçonner ; bref, je lui cherchais des excuses ; mais un beau soir que, l'œil à mon trou, je m'abandonnais à ces réflexions bénévoles, la scène changea

brusquement.

Flédermausse passa sur la galerie avec la rapidité de l'éclair ; elle n'était plus la même : elle était droite, les mâchoires serrées, le regard fixe, le cou tendu ; elle faisait de grands pas ; ses cheveux gris flottaient derrière elle. « Oh ! oh ! me dis-je, il se passe quelque chose : attention ! » Mais les ombres descendirent sur cette grande demeure, les bruits de la ville expirèrent, le silence s'établit.

J'allais m'étendre sur ma couche, quand, jetant les yeux par la lucarne, je vis la fenêtre en face illuminée : un voyageur occupait la chambre du pendu.

Alors toutes mes craintes se réveillèrent ; l'agitation de Flédermausse s'expliquait : elle flairait une victime !

Je ne pus dormir de la nuit. Le froissement de la paille, le grignotement d'une souris sous le plancher, me donnait froid. Je me levai, je me perchai à la lucarne, j'écoutai ! La lumière d'en face était éteinte. Dans l'un de ces moments d'anxiété poignante, soit illusion, soit réalité, je

crus voir la vieille mégère qui regardait aussi et prêtait l'oreille.

La nuit se passa, le jour vint grisonner mes vitres ; peu à peu les bruits, les mouvements de la ville montèrent. Harassé de fatigue et d'émotions, je finis par m'endormir, mais mon sommeil fut court ; dès huit heures, j'avais repris mon poste d'observation.

Il paraît que la nuit de Flédermausse n'avais pas été moins orageuse que la mienne ; lorsqu'elle poussa la porte de la galerie, une pâleur livide couvrait ses joues et sa nuque maigre. Elle n'avait que sa chemise et un jupon de laine ; quelques mèches de cheveux d'un gris roux, tombaient sur ses épaules. Elle regarda de mon côté d'un air rêveur, mais elle ne vit rien ; elle pensait à autre chose. Tout à coup elle descendit, laissant ses savates au haut de l'escalier ; elle allait sans doute s'assurer que la porte d'en bas était bien fermée. Je la vis remonter brusquement, enjambant trois ou quatre marches à la fois, c'était effrayant. Elle s'élança dans la chambre voisine ; j'entendis comme le

bruit d'un gros coffre dont le couvercle retombe. Puis Flédermausse apparut sur la galerie, traînant un mannequin derrière elle ; et ce mannequin avait les habits de l'étudiant de Heidelberg.

La vieille, avec une dextérité surprenante, suspendit cet objet hideux à la poutre du hangar, puis elle descendit pour le contempler de la cour. Un éclat de rire saccadé s'échappa de sa poitrine ; elle remonta, descendit de nouveau comme une maniaque, et chaque fois poussant de nouveaux cris, de nouveaux éclats de rire.

Un bruit se fit entendre à la porte. La vieille bondit, décrocha le mannequin, l'emporta, revint ; et, penchée sur la balustrade, le cou allongé, les yeux étincelants, elle prêta l'oreille ; le bruit s'éloignait !... les muscles de sa face se détendirent, elle respira longuement : une voiture venait de passer.

La mégère avait eu peur.

Alors elle rentra de nouveau dans la chambre et j'entendis le coffre qui se refermait.

Cette scène bizarre confondait toutes mes

idées ; que signifiait ce mannequin ?

Je devins plus attentif que jamais.

Flédermausse venait de sortir avec son panier, je la suivis des yeux jusqu'au détour de la rue ; elle avait repris son air de vieillotte tremblotante, elle faisait de petits pas et tournait de temps en temps la tête à demi, pour voir derrière elle du coin de l'œil.

Pendant cinq grandes heures elle resta dehors ; moi, j'allais, je venais, je méditais ; le temps m'était insupportable ; le soleil chauffait les ardoises et m'embrasait le cerveau.

Je vis à sa fenêtre le brave homme qui occupait la chambre des trois pendus. C'était un bon paysan de la Forêt-Noire, à grand tricorne, à gilet écarlate, la figure riante, épanouie. Il fumait tranquillement sa pipe d'Ulm, sans se douter de rien. J'avais envie de lui crier : « Brave homme, prenez garde ! ne vous laissez pas fasciner par la vieille ; défiez-vous ! » Mais il ne m'aurait pas compris.

Vers deux heures, Flédermausse rentra. Le

bruit de sa porte retentit au fond du vestibule. Puis seule, bien seule, elle parut dans la cour et s'assit sur la marche inférieure de l'escalier. Elle déposa son grand panier devant elle et en tira d'abord quelques paquets d'herbages, quelques légumes ; puis un gilet rouge, puis un tricorne replié, une veste de velours brun, des culottes de peluche, une paire de gros bas de laine, – tout le costume d'un paysan de la Forêt-Noire.

J'eus comme des éblouissements. Des flammes me passèrent devant les yeux.

Je me rappelai ces précipices qui vous attirent avec une puissance irrésistible ; ces puits qu'il avait fallu combler, parce qu'on s'y précipitait ; ces arbres qu'il avait fallu abattre, parce qu'on s'y pendait ; cette contagion de suicides, de meurtres, de vols à certaines époques, par des moyens déterminés ; cet entraînement *bizarre* de l'exemple, qui fait bâiller parce qu'on voit bâiller, souffrir parce qu'on voit souffrir, se tuer, parce que d'autres se tuent... et mes cheveux se dressèrent d'épouvante !

Comment Flédermausse, cette créature

sordide, avait-elle pu deviner une loi si profonde de la nature ? Comment avait-elle trouvé moyen de l'exploiter au profit de ses instincts sanguinaires ? Voilà ce que je ne pouvais comprendre, voilà ce qui dépassait toute mon imagination ; mais sans réfléchir davantage à ce mystère, je résolus aussitôt de tourner la loi fatale contre elle, et d'attirer la vieille dans son propre piège : tant d'innocentes victimes criaient vengeance !

Je me mis donc en route. Je courus chez tous les fripiers de Nuremberg, et le soir j'arrivai à l'auberge des trois pendus, un énorme paquet sous le bras.

Nikel Schmidt me connaissait d'assez longue date. J'avais fait le portrait de sa femme, une grosse commère fort appétissante.

« Eh ! maître Christian, s'écria-t-il en me secouant la main, quelle heureuse circonstance vous ramène ? Qui est-ce qui me procure le plaisir de vous voir ?

– Mon cher monsieur Schmidt, j'éprouve un véhément désir de passer la nuit dans cette

chambre. »

Nous étions sur le seuil de l'auberge, et je lui montrais la chambre verte. Le brave homme me regarda d'un air défiante.

« Oh ! ne craignez rien, lui dis-je, je n'ai pas envie de me pendre.

– À la bonne heure ! à la bonne heure ! car franchement cela me ferait de la peine... un artiste de votre mérite. Et pour quand voulez-vous cette chambre, maître Christian ?

– Pour ce soir.

– Impossible, elle est occupée.

– Monsieur peut y entrer tout de suite, fit une voix derrière nous ; je n'y tiens pas ! »

Nous nous retournâmes tout surpris. C'était le paysan de la Forêt-Noire, son grand tricorne sur la nuque et son paquet au bout de son bâton de voyage. Il venait d'apprendre l'aventure des trois pendus, et tremblait de colère.

« Des chambres comme les vôtres ! s'écria-t-il en bégayant, mais... mais c'est un meurtre d'y mettre les gens, c'est un assassinat ; vous

mériteriez d'aller aux galères !

– Allons, allons, calmez-vous, dit l'aubergiste, cela ne vous a pas empêché de bien dormir.

– Par bonheur, j'avais fait ma prière du soir, s'écria l'autre, sans cela où serais-je ? où serais-je ? »

Et il s'éloigna en levant les mains au ciel.

« Eh bien, dit maître Schmidt, stupéfait, la chambre est libre, mais n'allez pas me jouer un mauvais tour !

– Il serait plus mauvais pour moi, mon cher monsieur. »

Je remis mon paquet à la servante, et je m'installai provisoirement avec les buveurs.

Depuis longtemps je ne m'étais senti plus calme, plus heureux d'être au monde. Après tant d'inquiétudes, je touchais au but ; l'horizon semblait s'éclaircir, et puis je ne sais quelle puissance formidable me donnait la main. J'allumai ma pipe, et le coude sur la table, en face d'une chope, j'écoutai le chœur de *Freyschütz*, exécuté par une troupe de Zigeiners du Schwartz-

Wald. La trompette, le cor de chasse, le hautbois, me plongeaient tour à tour dans une vague rêverie ; et parfois, m'éveillant pour regarder l'heure, je me demandais sérieusement si tout ce qui m'arrivait n'était pas un songe. Mais quand le wachtmann vint nous prier d'évacuer la salle, d'autres pensées plus graves surgirent dans mon âme, et je suivis tout méditatif la petite Charlotte, qui me précédait, une chandelle à la main.

II

Nous montâmes l'escalier tournant jusqu'au deuxième. La servante me remit la lumière en m'indiquant une porte.

« C'est là », dit-elle en se hâtant de descendre.

J'ouvris la porte. La chambre verte était une chambre d'auberge comme toutes les autres : le plafond très bas et le lit fort haut. D'un coup d'œil, j'en explorai l'intérieur, puis je me glissai près de la fenêtre.

Rien n'apparaissait encore chez Flédermausse ; seulement, au bout d'une longue pièce obscure brillait une lumière, une veilleuse sans doute.

« C'est bien, me dis-je en refermant le rideau, j'ai tout le temps nécessaire ».

J'ouvris mon paquet ; je mis un bonnet de femme à longues franges, et m'étant armé d'un fusain, je m'installai devant la glace, afin de me tracer des rides. Ce travail me prit une bonne heure. Mais après avoir revêtu la robe et le grand châle, je me fis peur à moi-même : Flédermausse était là, qui me regardait du fond de la glace.

En ce moment, le wachtmann criait onze heures. Je montai vivement le mannequin que j'avais apporté ; je l'affublai d'un costume pareil à celui de la mégère, et j'entrouvis le rideau.

Certes, après tout ce que j'avais vu de la vieille : sa ruse infernale, sa prudence, son adresse, rien n'aurait dû me surprendre, et cependant j'eus peur.

Cette lumière que j'avais remarquée au fond

de la chambre, cette lumière immobile projetait alors sa lumière jaunâtre sur le mannequin du paysan de la Forêt-Noire, lequel, accroupi au bord du lit, la tête penchée sur la poitrine, son grand tricorne rabattu sur la figure, les bras pendants, semblait plongé dans le désespoir.

L'ombre, ménagée avec un art diabolique, ne laissait paraître que l'ensemble de la figure ; le gilet rouge et ses boutons arrondis se détachaient seuls des ténèbres ; mais c'est le silence de la nuit, c'est l'immobilité complète du personnage, son air morne, affaissé, qui devaient s'emparer de l'imagination du spectateur avec une puissance inouïe. Moi-même, quoique prévenu, je me sentis froid dans les os. – Qu'aurait-ce donc été d'un pauvre campagnard, surpris à l'improviste ? Il eût été terrassé ; il eût perdu son libre arbitre et l'esprit d'imitation aurait fait le reste.

À peine eus-je remué le rideau, que je vis Flédermausse à l'affût derrière ses vitres.

Elle ne pouvait me voir. J'entrouvris doucement la fenêtre ; la fenêtre en face s'entrouvrit ! puis le mannequin parut se lever

lentement et s'avancer vers moi ; je m'avançai de même, et saisissant mon flambeau d'une main, de l'autre j'ouvris brusquement la croisée : la vieille et moi nous étions face à face ; car, frappée de stupeur, elle avait laissé tomber son mannequin.

Nos deux regards se croisèrent avec une égale terreur.

Elle étendit le doigt, j'étendis le doigt ; ses lèvres s'agitèrent, j'agitai les miennes ; elle exhala un profond soupir et s'accouda, je m'accoudai.

Dire ce que cette scène avait d'effrayant, je ne le puis. Cela tenait du délire, de l'égarement, de la folie ! Il y avait lutte entre deux volontés, entre deux intelligences, entre deux âmes, dont l'une voulait anéantir l'autre, et dans cette lutte la mienne avait l'avantage. Les victimes luttaient avec moi !

Après avoir imité pendant quelques secondes tous les mouvements de Flédermausse, je tirai une corde de dessous mon jupon et je l'attachai à la tringle.

La vieille me considérait bouche béante. Je passai la corde à mon cou. Ses prunelles fauves s'illuminèrent, sa figure se décomposa.

« Non ! non, fit-elle d'une voix sifflante, non ! »

Je poursuivis avec l'impassibilité du bourreau.
Alors la rage saisit Flédermausse.

« Vieille folle ! hurla-t-elle en se redressant, les mains crispées sur la traverse, vieille folle ! »

Je ne lui donnai pas le temps de continuer : soufflant tout à coup ma lampe, je me baissai comme une personne qui veut prendre un élan vigoureux, et, saisissant le mannequin, je lui passai la corde au cou, et je le précipitai dans l'espace.

Un cri terrible traversa la rue.

Après ce cri, tout rentra dans le silence.

La sueur ruisselait de mon front. J'écoutai longtemps. Au bout d'un quart d'heure, j'entendis... loin... bien loin... la voix du wachtmann qui criait : « Habitants de Nuremberg... minuit... minuit sonné ».

« Maintenant, justice est faite, murmurai-je, les trois victimes sont vengées. Seigneur, pardonnez-moi. »

Or, ceci se passait environ cinq minutes après le dernier cri du wachtmann, et je venais d'apercevoir la mégère, attirée par son image, s'élançant de sa fenêtre la corde au cou et rester suspendue à sa tringle. Je vis le frisson de la mort onduler sur ses reins, et la lune calme, silencieuse, débordant à la cime du toit, reposer sur sa tête échevelée ses froids et pâles rayons.

Tel j'avais vu le pauvre homme, telle je vis Flédermausse.

Le lendemain, tout Nuremberg apprit que la chauve-souris s'était pendue. Ce fut le dernier événement de ce genre dans la rue des *Minnesinger*.

Le chant de la Tonne

L'autre soir, entre dix et onze heures, j'étais assis au fond de la taverne des *Escargots*, à Nuremberg ; je contemplais dans une douce quiétude la foule qui s'agitait sous les poutres basses de la salle, le long des tables en chêne, et je me sentais heureux d'être au monde.

Oh ! les bonnes figures alignées ! grosses, grasses, vermeilles, rieuses, graves, moqueuses, contentes, rêveuses, amoureuses, clignant de l'œil, levant le coude, bâillant, ronflant, se trémoussant : les jambes allongées, le chapeau sur l'oreille, le tricorne sur la nuque... Oh ! la joyeuse perspective !

La salle entonnait l'hymne des *Brigands* : « Je suis le roi de ces montagnes !... » Toutes les voix se confondaient dans une immense harmonie. Il n'y avait pas jusqu'au petit Christian Schmitt, que son père tenait entre ses genoux, qui ne fît sa partie de *soprano* d'une manière satisfaisante.

Moi, je hochais la tête, je frappais du pied ; je

fredonnais tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, je marquais la mesure, et naturellement je m'attribuais tout le succès de la chose.

En ce moment, mes yeux se tournèrent par hasard du côté de Sébalt Brauer, le tavernier, assis derrière son comptoir. C'était l'heure où Brauer commence à faire ses grimaces : sa joue gauche se relève, son œil droit se ferme, il parle à voix basse, et retourne sans cesse son bonnet de coton sur sa tignasse ébouriffée. Sébalt me regardait aussi.

« Hé ! fit-il en levant un doigt d'un air mystérieux, tu l'entends, Théodore ?

– Qui cela ? demandai-je.

– Parbleu, mon braumberg qui chante !

– Oh ! être naïf, m'écriai-je, esprit essentiellement métaphysique et dépourvu de tout sens positif. Comment peux-tu supposer que le vin chante ? Encore si tu disais que les ivrognes chantent, à la bonne heure ! cela serait intelligible ; mais le vin... hé ! hé ! hé ! vraiment, Sébalt, ce sont là des idées ridicules, pour ne pas

dire illogiques ! »

Mais Sébalt ne m'écoutait plus ; il allait à droite, à gauche, son tablier de cuir retourné sur la hanche, une de ses bretelles défaites, servant les buveurs et renversant sur les gens la moitié de ses cruches, avec calme et dignité.

La grosse Orchel reprit alors sa place au comptoir en exhalant un soupir ; les six quinquets se mirent à danser la ronde au plafond ; et comme j'examinais depuis un quart d'heure ce curieux phénomène, sans pouvoir m'en rendre compte, tout à coup Brauer trébucha contre mon épaule en criant : « Théodore, le baril est vide ! viens-tu le remplir à la cave ? Tu verras des choses étranges ! »

Je savais que Brauer possède la plus belle cave de Nuremberg, après celle du grand-duc, la cave de l'antique cloître des Bénédictins. Aussi, jugez de mon enthousiasme. Sébalt tenait déjà la chandelle allumée. Nous sortîmes bras dessus bras dessous, faisant retentir nos sabots sur le plancher, allongeant le bras, et hurlant, le nez en l'air : « Je suis le roi de ces montagnes ! »

Tout le monde riait autour de nous, et l'on disait :

« Ah ! les gueux !... ah ! les gueux !... sont-ils contents !... ah !... ah !... ah ! »

Mais quand nous fûmes dans la rue des Escargots, le calme nous revint. La nuit était humide, les vieilles mesures décrépite se prêtaient l'épaule au-dessus de nous ; la lune brumeuse laissait tomber de sa quenouille un fil d'argent, qui serpentait en zigzag dans la rigole sombre, et tout au loin, un chat battait sa femme, qui pleurait et gémissait à vous fendre l'âme !

« Brrr ! » fit Sébalt en grelottant, j'ai froid !

En même temps il souleva la lourde trappe appliquée obliquement contre le mur, et descendit.

Je le suivis lentement. L'escalier n'en finissait pas. Les ombres s'allongeaient... s'allongeaient à perte de vue derrière nous ; plusieurs fois, je me retournai tout surpris. Je remarquais l'énorme carrure de Brauer, son cou brun, couvert de petits cheveux frisés jusqu'au milieu des épaules ;

d'étranges idées me traversaient l'esprit : il me semblait voir le frère sommelier des Bénédictins, allant rendre visite à la bibliothèque du cloître. Moi-même, je me prenais pour un de ces antiques personnages, et je passais la main sur ma poitrine, pensant y trouver une barbe vénérable. Au bas de l'escalier, une niche pratiquée dans l'épaisseur du mur, me rappela vaguement la statuette de la Vierge, où brûlait jadis le cierge éternel.

Tout saisi, presque épouvanté, j'allais communiquer mes doutes à Sébalt, quand une énorme porte en cœur de chêne, bardée de clous à large tête plate, se dressa devant nous. Le tavernier, la poussant d'une main vigoureuse, s'écria :

« Nous y sommes, camarade ! »

Et sa voix, roulant au milieu des ténèbres, alla se perdre insensiblement dans les profondeurs lointaines du souterrain. J'en reçus une impression singulière.

Nous entrâmes d'un air grave et recueilli.

J'ai visité dans ma vie bien des caves célèbres,

depuis celles de notre glorieux souverain Yéri-Peter, jusqu'aux caveaux de l'hôtel de ville de Brême, où se conserve le fameux vin de Rosenwein, dont les bourgeois de la bonne ville libre envoyaient tous les ans, au vieux Goethe, une bouteille pour le jour de sa fête ; j'en ai vu de plus vastes et de plus riches en grands vins, que celle de mon ami Sébalt Brauer, mais la vérité me force à dire que je n'en ai jamais rencontré d'aussi saines et d'aussi bien tenues.

Sous une voûte haute de trente pieds et longue de plus de cent mètres, construite en larges pierres de taille, les tonneaux, rangés sur deux lignes parallèles, avaient un air respectable qui faisait vraiment plaisir à voir ; et derrière chaque foudre une pancarte, suspendue au mur, indiquait le cru, l'année, le jour et le temps de la vendange, la cuvée, première ou seconde, enfin tous les titres de noblesse du suc généreux enfermé sous les longues douves cerclées de fer.

Nous marchions d'un pas lent, solennel.

« Voici du braumberg, dit le tavernier en éclairant un foudre colossal ; c'est mon vin

ordinaire. Écoute comme il s'en donne là-haut :

*C'est pour moi que l'avare empile
Écus d'or aux jaunes reflets ;
C'est pour moi que mûrit la fille
Sous le chaume et dans les palais.*

– Ah ! le bandit, comme il retrouse ses moustaches blondes ! »

Ainsi parlait Brauer, et nous avançons toujours.

« Halte ! s'écria-t-il, nous voilà devant le steinberg de 1822. Fameuse année ! Goûte-moi ça. »

Il déposa sa chandelle à terre, prit sur la bonde un verre de Bohême au calice évasé, à la jambe grêle, au pied mince, et tourna le robinet. Un filet d'or remplit la coupe. Avant de me l'offrir, Brauer l'éleva lentement, pour en montrer la belle couleur d'ambre blond. Puis il le passa sous son nez crochu :

« Quel bouquet ! dit-il, quel parfum ! Ah ! c'est la fantaisie pure, c'est le rêve de Freischütz. »

Je bus... Toutes les fibres de mon cerveau s'électrisèrent, j'eus de vagues éblouissements.

« Eh bien ? » fit Sébalt.

Pour toute réponse, je me mis à fredonner :

Chasseur diligent, etc.

Et les échos s'éveillaient au loin, ils sortaient la tête du milieu des ombres et chantaient avec moi. C'était magnifique !

« Tu ne chantaient pas tout à l'heure ! » dit Sébalt avec un sourire étrange.

Cette réflexion me fit réfléchir, et, m'arrêtant tout court, je m'écriai :

« Tu crois donc que le vin chante ? »

Mais lui ne parut pas faire attention à mes paroles ; il était devenu grave.

Nous poursuivîmes nos pérégrinations souterraines. Les vieux foudres semblaient nous attendre avec respect. Nos regards s'animaient. Brauer buvait aussi.

« Ah ! ah ! dit-il, voici l'opéra de *la Flûte enchantée* ! Il faut que tu sois bien de mes amis, pour que je t'en joue un air, de celui-là... diable !... du johannisberg de l'an XI ! »

Un filet imperceptible siffla dans la coupe, le verre fut rempli. J'en humai jusqu'à la dernière goutte avec recueillement. Brauer me regardait dans le blanc des yeux, les mains croisées sur le dos ; il avait l'air d'envier mon bonheur.

Moi, l'âme du vieux vin, cette âme, plus vivante que notre âme, cette âme des Mozart, des Gluck, des Weber, des Théodore Hoffmann, envahissait mon être et me faisait dresser les cheveux sur la tête.

« Oh ! m'écriai-je, souffle divin ! oh ! musique enchanteresse ! Non, jamais, jamais mortel ne s'est élevé plus haut que moi dans les sphères invisibles ! »

Je lorgnais du coin de l'œil le robinet mélodieux, mais Brauer ne crut pas devoir m'en jouer une seconde ariette.

« Bon ! fit-il, quand on s'ouvre la veine, il est agréable de voir que c'est pour un digne appréciateur, pour un véritable artiste. Tu n'es pas comme notre bourgmestre Kalb, qui voulait se gargariser la panse d'un deuxième et même d'un troisième verre, avant de se prononcer. Animal ! je l'ai mis rudement à la porte ! »

Nous passâmes alors en revue le steinberg, le hattenheim, le hochheim, le markobrunner, le rudesheim, tous vins exquis, chaleureux ; et, chose bizarre, à chaque vin nouveau, un nouvel air me passait par la tête, je le fredonnais involontairement ; la pensée de Sébalt devenait de plus en plus lucide pour moi, je compris qu'il voulait me donner une leçon expérimentale du plus grand problème des temps modernes.

« Brauer, lui dis-je, crois-tu donc sérieusement que l'homme ne soit que l'instrument passif de la bouteille, un cor de chasse, une flûte, un cornet à piston que l'esprit de la tonne embouche, et dont

il tire telle musique qu'il lui plaît ? Que deviendraient la liberté, la loi morale, la raison individuelle et sociale, si ce fait était vrai ? Nous ne serions plus que de véritables entonnoirs, des sortes de mécaniques sans conscience ni dignité ! L'empereur Venceslas, le plus grand ivrogne qu'on ait jamais vu, aurait donc seul compris le sens de la destinée humaine ? Il faudrait donc le placer au-dessus de Solon, de Lycurgue et des sept sages de la Grèce ?

– Non seulement je le crois, dit Brauer, mais j'en suis sûr. Ces imbéciles qui hurlent là-haut s'imaginent chanter d'eux-mêmes. Eh bien, c'est moi qui choisis dans ma cave l'air qu'il me plaît d'entendre : chaque tonne, chaque foudre a son air favori ; l'un est triste, l'autre est gai, l'autre grave ou mélancolique. Tu vas en juger, Théodore, je veux faire pour toi le sacrifice d'un tonnelet de hochheim, c'est un vin tendre ; le braumberg doit être épuisé, car on fait un tapage du diable à la taverne. Nous allons tourner les âmes au sentiment. »

Alors, au lieu de remplir son baril de

braumberg, il le mit sous le robinet du hochheim ; puis, avec une adresse surprenante, il le plaça sur son épaule, et nous remontâmes.

La taverne était en combustion ; le chant des *Brigands* dégénérait en scandale.

« Oh ! s'écria la femme de Sébalt, que tu m'as fait attendre ! toutes les bouteilles sont vides depuis un quart d'heure. Écoute ce tapage ; ils vont tout briser. »

En effet, un roulement de bouteilles ébranlait les tables.

« Du vin ! du vin ! »

Le tavernier déposa son baril sur le comptoir et remplit les bouteilles ; sa femme avait à peine le temps de servir ; les hurlements redoublaient.

Moi, je venais de reprendre ma place et je regardais ce tumulte, en fredonnant tour à tour des motifs de la *Flûte enchantée*, du *Freischütz*, de *Don Juan*, d'*Obéron*, que sais-je ? de cinquante opéras que j'avais oubliés depuis longtemps, ou que même je n'avais jamais sus : Jeunesse, amour, poésie, bonheur de la famille,

espérances sans bornes, tout renaissait dans mon cœur ; je riaais, je ne me possédais plus.

Tout à coup, un calme profond s'établit, l'air des *Brigands* cessa comme par enchantement, et Julia Weber, la fille du ménétrier, se mit à chanter l'air si doux, si tendre, de la Fillette de *Frédéric Barberousse* :

– *Fillette, sur la plaine blanche*

Où vas-tu de si grand matin ?

– *Je vais célébrer le dimanche,*

Seigneur, au village lointain...

Comme un agneau qui bêle

Écoutez... la cloche m'appelle !

Toute la salle écoutait la jeune fille dans un religieux silence ; et quand elle fut au refrain, toutes ces grosses faces charnues se mirent à fredonner en sourdine :

*Comme un agneau qui bêle,
Écoutez... la cloche m'appelle !*

Ce fut un véritable coup de théâtre.

« Eh bien, dit Brauer en se penchant à mon oreille, qui est-ce qui chante ?

– C'est la tonne de hochheim, » répondis-je à voix basse, en écoutant le chant de la jeune fille qui recommençait, ce chant monotone, doux, suave, ce chant du bon vieux temps.

Ô nobles coteaux de la Gironde, de la Bourgogne, du Rhingau..., et vous, ardents vignobles de l'Espagne et de l'Italie, Madère, Marsalla, Porto, Xérès, Lacryma-Christi... et toi, Tokai, généreux hongrois ! je vous connais maintenant : – Vous êtes l'âme des temps passés, des générations éteintes !... – Bonne chance je vous souhaite ! Puissiez-vous fleurir et prospérer éternellement !...

– Et vous, bons vins captifs sous les cercles de fer ou d'osier, vous attendez avec impatience l'heureux instant de passer dans nos veines, de

faire battre nos cœurs, de revivre en nous !... – Eh bien, vous n’attendrez pas longtemps ; je jure de vous délivrer, de vous faire chanter et rire, autant que l’Être des êtres voudra bien me confier cette noble mission sur la terre !... – Mais quand je ne serai plus, quand mes os auront reverdi et se dresseront en ceps nouveaux sur le coteau ; quand mon sang bouillonnera en gouttelettes vermeilles dans les grappes mûries, et qu’il s’épanchera du pressoir en flots limpides... Alors, jeunes gens, à votre tour de me délivrer ! Laissez-moi revivre en vous, faire votre force, votre joie, votre courage, comme les ancêtres font le mien aujourd’hui... c’est tout ce que je vous demande. – Et ce faisant, nous accomplirons, chacun à notre tour, le précepte sublime : Aimez-vous les uns les autres, dans les siècles des siècles. *Amen !*

La tresse noire

Il y avait bien quinze ans que je ne songeais plus à mon ami Taifer, quand, un beau jour, son souvenir me revint à la mémoire. Vous dire comment, pourquoi, me serait chose impossible. Les coudes sur mon pupitre, les yeux tout grands ouverts, je rêvais au bon temps de notre jeunesse. Il me semblait parcourir la grande allée des Marronniers à Charleville, et je fredonnais involontairement le joyeux refrain de Georges :

« *Versez, amis, versez à boire !* »

Puis tout à coup, revenant à moi, je m'écriai : « À quoi diable songes-tu ? Tu te crois jeune encore ! Ah ! ah ! ah ! pauvre fou ! »

Or, à quelques jours de là, rentrant vers le soir de la chapelle Louis-de-Gonzague, j'aperçus en face des écuries du haras un officier de spahis en petite tenue, le képi sur l'oreille et la bride d'un superbe cheval arabe au bras. La physionomie de

ce cheval me parut singulièrement belle ; il inclinait la tête par-dessus l'épaule de son maître et me regardait fixement. Ce regard avait quelque chose d'humain.

La porte de l'écurie s'ouvrit, l'officier remit au palefrenier la bride de son cheval, et se tournant de mon côté, nos yeux se rencontrèrent : c'était Taifer ! Son nez crochu, ses petites moustaches blondes, rejoignant une barbiche taillée en pointe, ne pouvaient me laisser aucun doute, malgré les teintes ardentes du soleil d'Afrique empreintes sur sa face.

Taifer me reconnut, mais pas un muscle de son visage ne tressaillit, pas un sourire n'effleura ses lèvres. Il vint à moi lentement, me tendit la main et me dit : « Bonjour, Théodore, tu vas toujours bien ? » – comme s'il ne m'eût quitté que la veille. Ce ton simple m'étonna tellement, que je répondis de même : « Mais oui, Georges, pas mal.

– Allons, tant mieux, fit-il, tant mieux. Puis il me prit le bras et me demanda : Où allons-nous ?

– Je rentrais chez moi.

– Eh bien, je t’accompagne. »

Nous descendîmes la rue de Clèves tout rêveurs. Arrivés devant ma porte, je grimpai l’étroit escalier. Les éperons de Taifer résonnaient derrière moi ; cela me paraissait étrange. Dans ma chambre, il jeta son képi sur le piano, il prit une chaise. Je déposai mon cahier de musique dans un coin, et, m’étant assis, nous restâmes tout méditatifs en face l’un de l’autre.

Au bout de quelques minutes, Taifer me demanda d’un son de voix très doux :

« Tu fais donc toujours de la musique, Théodore ?

– Toujours, je suis organiste de la cathédrale.

– Ah ! et tu joues toujours du violon ?

– Oui.

– Te rappelles-tu, Théodore, la chansonnette de Louise ? »

En ce moment, tous les souvenirs de notre jeunesse se retracèrent avec tant de vivacité à mon esprit, que je me sentis pâlir ; sans proférer un mot, je détachai mon violon de la muraille, et

me mis à jouer la chansonnette de Louise, mais si bas... si bas... que je croyais seul l'entendre.

Georges m'écoutait, les yeux fixés devant lui ; à la dernière note il se leva, et, me prenant les mains avec force, il me regarda longtemps.

« Encore un bon cœur celui-là, dit-il, comme se parlant à lui-même. – Elle t'a trompé, n'est-ce pas ? Elle t'a préféré M. Stanislas, à cause de ses breloques et de son coffre-fort ? »

Je m'assis en pleurant.

Taifer fit trois ou quatre tours dans la chambre, et, s'arrêtant tout à coup, il se prit à considérer ma guitare en silence ; puis il la décrocha... ses doigts en effleurèrent les cordes, et je fus surpris de la netteté bizarre de ces quelques notes rapides ; mais Georges rejeta l'instrument, qui rendit un soupir plaintif ; sa figure devint sombre, il alluma une cigarette et me souhaita le bonsoir.

Je l'écoutai descendre l'escalier. Le bruit de ses pas retentissait dans mon cœur.

Quelques jours après ces événements, j'appris

que le capitaine Taifer s'était installé dans une chambre donnant sur la place Ducale. On le voyait fumer sa pipe sur le balcon, mais il ne faisait attention à personne. Il ne fréquentait point le café des officiers. Son unique distraction était de monter à cheval et de se promener le long de la Meuse, sur le chemin de halage.

Chaque fois que le capitaine me rencontrait, il me criait de loin :

« Bonjour, Théodore ! »

J'étais le seul auquel il adressât la parole.

Vers les derniers jours d'automne, monseigneur de Reims fit sa tournée pastorale. Je fus très occupé durant ce mois ; il me fallut tenir l'orgue en ville et au séminaire, je n'avais pas une minute à moi. Puis, quand monseigneur fut parti, tout retomba dans le calme habituel. On ne parlait plus du capitaine Taifer. Le capitaine avait quitté son logement de la place Ducale ; il ne faisait plus de promenades, et d'ailleurs, dans le grand monde, il n'était question que des dernières fêtes et des grâces infinies de monseigneur ; moi-même je ne pensais plus à mon vieux camarade.

Un soir, que les premiers flocons de neige voltigeaient devant ma fenêtre, et que, tout grelottant, j'allumais mon feu et préparais ma cafetière, j'entends des pas dans l'escalier. « C'est Georges ! » me dis-je. La porte s'ouvre. En effet, c'était lui, toujours le même. Seulement un petit manteau de toile cirée cachait les broderies d'argent de sa veste bleu-de-ciel. Il me serra la main et me dit :

« Théodore, viens avec moi, je souffre aujourd'hui, je souffre plus que d'habitude.

– Je veux bien, lui répondis-je en passant ma redingote, je veux bien, puisque cela te fait plaisir. »

Nous descendîmes la rue silencieuse, en longeant les trottoirs couverts de neige.

À l'angle du jardin des Carmes, Taifer s'arrêta devant une maisonnette blanche à persiennes vertes ; il en ouvrit la porte, nous entrâmes, et je l'entendis refermer derrière nous. D'antiques portraits ornaient le vestibule, l'escalier en coquille était d'une élégance rare ; au haut de l'escalier, un burnous rouge pendait au mur. Je

vis tout cela rapidement, car Taifer montait vite. Quand il m'ouvrit sa chambre, je fus ébloui ; monseigneur lui-même n'en a pas de plus somptueuse : sur les murs à fond d'or, se détachaient de grandes fleurs pourpres, des armes orientales et de superbes pipes turques incrustées de nacre. Les meubles d'acajou avaient une forme accroupie, massive, vraiment imposante. Une table ronde, à plaque de marbre vert, jaspé de bleu, supportait un large plateau de laque violette, et sur le plateau, un flacon ciselé renfermant une essence couleur d'ambre.

Je ne sais quel parfum subtil se mêlait à l'odeur résineuse des pommes de pin qui brûlaient dans l'âtre.

« Que ce Taifer est heureux ! me disais-je, il a rapporté tout cela de ses campagnes d'Afrique. Quel riche pays ! Tout s'y trouve en abondance : l'or, la myrrhe et l'encens, et des fruits incomparables, et de grandes femmes pâles aux yeux de gazelle, plus flexibles que les palmiers, selon le *Cantique des Cantiques* ».

Telles étaient mes réflexions.

Taifer bourra une de ses pipes et me l'offrit ; lui-même venait d'allumer la sienne, une superbe pipe turque à bouquin d'ambre.

Nous voilà donc étendus nonchalamment sur des coussins amarante, regardant le feu déployer ses tulipes rouges et blanches sur le fond noir de la cheminée.

J'écoutais les cris des moineaux blottis sous les gouttières, et la flamme ne m'en paraissait que plus belle.

Taifer levait de temps en temps sur moi ses yeux gris, puis il les abaissait d'un air rêveur.

« Théodore, me dit-il enfin, à quoi penses-tu ?

– Je pense qu'il aurait mieux valu pour moi faire un tour d'Afrique, que de rester à Charleville, lui répondis-je ; combien de souffrances et d'ennuis je me serais épargnés, que de richesses j'aurais acquises ! Ah ! Louise avait bien raison de me préférer M. Stanislas, je n'aurais pu la rendre heureuse ! »

Taifer sourit avec amertume.

« Ainsi, dit-il, tu envies mon bonheur ? »

J'étais tout stupéfait, car Georges, en ce moment, ne se ressemblait plus à lui-même : une émotion profonde l'agitait, son regard était voilé de larmes. Il se leva brusquement et fut se poser devant une fenêtre, tambourinant sur les vitres et sifflant entre ses dents je ne sais quel air de la *Gazza Ladra*. Puis il pirouetta et vint remplir deux petits verres de sa liqueur ambrée.

« À ta santé ! camarade, dit-il.

– À la tienne ! Georges. »

Nous bûmes.

Une saveur aromatique me monta subitement au cerveau. J'eus des éblouissements : un bien-être indéfinissable, une vigueur surprenante me pénétra jusqu'à la racine des cheveux.

« Qu'est-ce que cela ? lui demandai-je.

– C'est un cordial, fit-il ; on pourrait le nommer un rayon de soleil d'Afrique, car il renferme la quintessence des aromates les plus rares du sol africain.

– C'est délicieux. Verse-m'en encore un verre, Georges.

– Volontiers, mais noue d’abord cette tresse de cheveux à ton bras. »

Il me présentait une natte de cheveux noirs, luisants comme du bronze.

Je n’eus aucune objection à lui faire, seulement cela me parut étrange. Mais à peine eus-je vidé mon second verre, que cette tresse s’insinua, je ne sais comment, jusqu’à mon épaule. Je la sentis glisser sous mon bras et se tapir près de mon cœur.

« Taifer, m’écriai-je, ôte-moi ces cheveux, ils me font mal ! »

Mais lui répondit gravement :

« Laisse-moi respirer !

– Ôte-moi cette tresse, ôte-moi cette tresse, repris-je. Ah ! je vais mourir !

– Laisse-moi respirer, dit-il encore.

– Ah ! mon vieux camarade... Ah ! Taifer... Georges !... ôte-moi cette tresse de cheveux... elle m’étrangle !

– Laisse-moi respirer ! » fit-il avec un calme

terrible.

Alors je me sentis faiblir... Je m'affaissai sur moi-même... Un serpent me mordait au cœur. Il se glissait autour de mes reins... Je sentais ses anneaux froids couler lentement sur ma nuque et se nouer à mon cou.

Je m'avançai vers la fenêtre en gémissant, et je l'ouvris d'une main tremblante. Un froid glacial me saisit, et je tombai sur mes genoux, invoquant le Seigneur ! Subitement la vie me revint. Quant je me redressai, Taifer, pâle comme la mort, me dit :

« C'est bien, je t'ai ôté la tresse. »

Et montrant son bras :

« La voilà ! »

Puis, avec un éclat de rire nerveux :

« Ces cheveux noirs valent bien les cheveux blonds de ta Louise, n'est-ce pas ?... Chacun porte sa croix, mon brave... plus ou moins stoïquement, voilà tout... Mais souviens-toi que l'on s'expose à de cruels mécomptes, en enviant le bonheur des autres, car la vipère est deux fois

vipère, dit le proverbe arabe, lorsqu'elle siffle au milieu des roses ! »

J'essuyai la sueur qui ruisselait de mon front, et je m'empressai de fuir ce lieu de délices, hanté par le spectre du remords.

Ah ! qu'il est doux, mes chers amis, de se reposer sur un modeste escabeau, en face d'un petit feu couvert de cendre, d'écouter sa théière babiller avec le grillon au coin de l'âtre, et d'avoir au cœur un lointain souvenir d'amour, qui nous permette de verser de temps en temps une larme sur nous-même !

Le Blanc et le Noir

I

Dans ce temps-là, nous passions nos soirées à la brasserie Brauer, qui s'ouvre sur la place du Vieux-Brisach.

Après huit heures arrivaient à la file Frédéric Schultz, le tabellion, Frantz Martin, le bourgmestre, Christophel Ulmet, le juge de paix, le conseiller Klers, l'ingénieur Rothan, le jeune organiste Théodore Blitz et plusieurs autres honorables bourgeois de la ville, qui tous s'asseyaient à la même table et dégustaient le *bokbier* mousseux en famille.

L'apparition de Théodore Blitz, qui nous arrivait d'Iéna, sur une lettre de recommandation d'Harmosius, ses yeux noirs, ses cheveux bruns ébouriffés, son nez mince et pâle, sa parole tranchante et ses idées mystiques jetèrent bien un peu le trouble au milieu de nous. On s'étonnait de le voir se lever brusquement, faire trois ou quatre

tours dans la salle en gesticulant, se moquer avec un air étrange des paysages de la Suisse représentés sur les murs : des lacs bleu-indigo, des montagnes vert-pomme, des sentiers rouges ; puis venir se rasseoir, avaler sa chope d'un trait, entamer une discussion sur la musique de Palestrina, sur le luth des Hébreux, sur l'introduction de l'orgue dans nos basiliques, sur le *sépher*, sur les époques sabbatiques, etc. ; contracter les sourcils, planter ses coudes pointus au bord de la table, et se perdre dans des méditations profondes.

Oui, cela nous étonnait bien un peu, nous autres gens graves, habitués aux idées méthodiques ; mais il fallut pourtant s'y faire, et l'ingénieur Rothan lui même, quoique d'humeur railleuse, finit aussi par se calmer, et ne plus contredire à tout propos le jeune maître de chapelle, quand il avait raison.

Évidemment Théodore Blitz était une de ces organisations nerveuses qui se ressentent de toutes les variations de la température ; or, cette année-là fut extrêmement chaude, nous eûmes

plusieurs grands orages vers l'automne, et l'on craignait pour les vendanges.

Un soir, tout notre monde se trouvait réuni comme d'habitude autour de la table, à l'exception du vieux juge Ulmett et du maître de chapelle. M. le bourgmestre causait de la grêle, de grands travaux hydrauliques ; moi, j'écoutais le vent se démener dehors dans les platanes du Schlossgarten, et les gouttes d'eau fouetter les vitres. De temps en temps, on entendait une tuile rouler sur les toits, une porte se refermer avec force, un volet battre les murs, puis ces immenses clameurs de l'ouragan qui hurle, siffle et gémit au loin ; comme si tous les êtres invisibles se cherchaient et s'appelaient dans les ténèbres, tandis que les vivants se cachent et se blottissent dans un coin pour éviter leur funeste rencontre.

L'église de Saint-Étienne sonnait neuf heures, quand Blitz entra brusquement, secouant son feutre comme un possédé, et criant de sa voix sifflante :

« Maintenant le diable fait des siennes ; le *blanc* et le *noir* se confondent !... Les neuf fois

neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix mille *Envies* bataillent et se déchirent !... – Va... Arimane ! promène-toi... ravage... dévaste... les Amschaspands sont en fuite... Oromaze se voile la face !... Quel temps ! quel temps ! »

Et ce disant, il courait autour de la salle, allongeant ses grandes jambes sèches et riant par saccades.

Nous fûmes tous stupéfaits d'une entrée pareille, et, durant quelques secondes, personne ne dit mot ; mais enfin l'ingénieur Rothan, entraîné par son humeur caustique, s'écria :

« Quel galimatias nous chantez-vous là, monsieur l'organiste ? Que signifient ces Amschaspands ? ces neuf fois neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix mille *Envies* ? Ha ! ha ! ha ! C'est vraiment trop comique. Où diable allez-vous prendre ce singulier langage ? »

Théodore Blitz s'était arrêté tout court, fermant un cil, tandis que l'autre, tout grand ouvert, étincelait d'une ironie diabolique.

Et quand Rothan eut fini :

« Oh ! ingénieur, oh ! esprit sublime, maître de la truelle et du mortier, dit-il, directeur des moellons, ordonnateur de l'angle droit, de l'angle aigu et de l'angle obtus, vous avez raison, cent fois raison ! »

Et il se courba d'un air moqueur :

« Rien n'existe que la matière, le niveau, la règle et le compas. – Les révélations de Zoroastre, de Moïse, de Pythagore, d'Odin, du Christ ; l'harmonie, la mélodie, l'art, le sentiment, sont des rêves indignes d'un esprit lumineux tel que le vôtre. – C'est à vous seul qu'appartient la vérité, l'éternelle vérité. – Hé ! hé ! hé ! Je m'incline devant vous, je vous salue, je me prosterne devant votre gloire, impérissable comme celle de Ninive et de Babylone ! »

Ayant dit ces mots, il fit deux pirouettes sur ses talons, et partit d'un éclat de rire si perçant, qu'on aurait dit le chant d'un coq qui salue l'aurore.

Rothan allait se fâcher ; mais, au même instant, le vieux juge Ulmett entra, la tête enfoncée dans son gros bonnet de loutre, les

épaules couvertes de sa houppelande vert-bouteille à bordure de renard, les manches pendantes, le dos arrondi, les paupières demi-fermées, son gros nez rouge et ses joues musculeuses ruisselantes de pluie.

Il était trempé comme un canard.

Dehors, l'eau tombait par torrents ; les gouttières clapotaient, les gargouilles se dégorgeaient, et les rigoles se gonflaient comme des rivières.

« Ah ! Seigneur ! fit le brave homme, faut-il être fou pour sortir par un temps pareil, et surtout après tant de fatigues : deux enquêtes... des procès-verbaux... des interrogatoires ! – Le *bokbier* et les vieux amis me feraient traverser le Rhin à la nage. »

Et, tout en grommelant ces paroles confuses, il ôtait son bonnet de loutre, ouvrait sa large pelisse pour en tirer sa longue pipe d'Ulm, sa blague à tabac et son briquet, qu'il déposait soigneusement sur la table. Après quoi, il suspendit sa houppelande et le bonnet à la tringle d'une croisée en s'écriant :

« Brauer !

– Que désire M. le juge de paix ?

– Vous feriez bien de fermer les volets. Croyez-moi, cette ondée pourrait finir par des coups de tonnerre. »

Le brasseur sortit aussitôt, les volets furent fermés et le vieux juge s’assit dans son coin en exhalant un soupir :

« Vous savez ce qui se passe, bourgmestre ? fit-il alors d’un accent triste.

– Non. Qu’est-ce qui se passe, mon vieux Christophel ? »

Avant de répondre, M. Ulmett promena tout autour de la salle un regard attentif.

« Nous sommes seuls, mes amis, dit-il, je puis bien vous confier cela : on vient de retrouver, vers trois heures de l’après-midi, la pauvre Grédel Dick, sous l’écluse du meunier, au Holderloch.

– Sous l’écluse du Holderloch ! s’écrièrent les assistants.

– Oui... une corde au cou... »

Pour comprendre combien ces paroles durent nous saisir, il faut savoir que Grédel Dick était l'une des plus jolies filles de Vieux-Brisach, une grande brune aux yeux bleus, aux joues roses ; la fille unique du vieil anabaptiste Pétrus Dick, qui tenait à ferme les biens considérables du Schlossgarten. Depuis quelque temps, on la voyait triste et grave, elle, autrefois si riieuse, le matin au lavoir et le soir à la fontaine au milieu de ses amies. On l'avait vue pleurer, et l'on attribuait son chagrin aux poursuites incessantes de Saphéri Mutz, le fils du maître de poste, un solide gaillard, sec, nerveux, le nez aquilin et les cheveux noirs frisés, qui la suivait comme son ombre et ne lâchait pas son bras les dimanches à la danse.

Il avait même été question de leur mariage ; mais le père Mutz, sa femme, Karl Brêmer son gendre, et sa fille Soffayel s'étaient opposés à cette union, sous prétexte qu'une *païenne* ne pouvait entrer dans la famille.

Grédel avait disparu depuis trois jours. On ne

savait ce qu'elle était devenue. Et maintenant, qu'on se figure les mille pensées qui nous traversèrent l'esprit, en apprenant qu'elle était morte. Personne ne songeait plus à la discussion de Théodore Blitz et de l'ingénieur Rothan touchant les esprits invisibles ; tous les yeux interrogeaient M. Christophel Ulmet, qui, sa large tête chauve inclinée, ses épais sourcils blancs contractés, bourrait gravement sa pipe d'un air rêveur.

« Et Mutz... Saphéri Mutz, demanda le bourgmestre, qu'est-il devenu ? »

Une légère teinte rose colora les joues du vieillard, qui répondit après quelques secondes de réflexion :

« Saphéri Mutz... il a pris la clef des champs !... »

– La clef des champs ! s'écria le petit Klers ; alors il s'avoue coupable ?

– Ça me produit cet effet-là, dit le vieux juge avec bonhomie ; on ne se sauve pas pour rien. Du reste, nous avons fait une descente de lieux chez

son père, et nous avons trouvé toute la maison agitée. Ces gens paraissaient consternés ; la mère bégayait, s'arrachait les cheveux ; la fille avait mis ses habits des dimanches et dansait comme une folle ; impossible de rien tirer d'eux. Quant au père de Grédel, le pauvre homme est dans un désespoir inexprimable ; il ne veut pas compromettre l'honneur de son enfant mais il est certain que Grédel Dick a quitté volontairement la ferme, pour suivre Saphéri mardi dernier. Ce fait est attesté par tous les voisins. Enfin, la gendarmerie est en campagne ; nous verrons, nous verrons ! »

Il y eut alors un long silence ; dehors, la pluie tombait à verse.

« C'est abominable ! s'écria tout à coup le bourgmestre, abominable ! et de penser que tous les pères de famille, tous ceux qui élèvent leurs enfants dans la crainte de Dieu, sont exposés à de pareils malheurs !

– Oui, répondit le juge Ulmett en allumant sa pipe, c'est comme cela. On a beau dire que tout marche d'après les ordres du Seigneur Dieu, je

crois, moi, que l'esprit des ténèbres se mêle de nos affaires beaucoup plus qu'il ne faudrait. Pour un brave homme, combien voyons-nous de mauvais gueux sans foi ni loi ? Et pour une belle action, combien de mauvais coups ? Je vous le demande, mes amis, si le diable voulait compter son troupeau... »

Il n'eut pas le temps de finir, car, dans la même seconde, un triple éclair illumina les fentes des volets et fit pâlir la lampe, et presque aussitôt suivit un coup de tonnerre sec, brisé, quelque chose à vous faire dresser les cheveux sur la tête : on aurait dit que la terre venait d'éclater.

L'église Saint-Étienne sonnait justement la demie, les lentes vibrations du bronze nous semblaient être à quatre pas, et tout au loin, bien loin, une voix traînante, plaintive, arrivait à nous, en criant :

« Au secours ! au secours !

– On crie au secours ! bégaya le bourgmestre.

– Oui ! » firent les autres tout pâles et prêtant l'oreille.

Et comme nous étions tous ainsi dans l'épouvante, Rothan, allongeant la lèvre d'un air goguenard, s'écria :

« Hé ! hé ! hé ! c'est la chatte de Mlle Roësel, qui chante sa romance amoureuse à M. Roller, le jeune ténor du premier. »

Puis, renflant sa voix et levant la main, d'un geste tragique, il ajouta :

« Minuit sonnait au beffroi du château ! »

Ce ton moqueur souleva l'indignation générale.

« Malheur à ceux qui rient de pareilles choses ! » s'écria le père Christophel en se levant.

Il s'avancait vers la porte d'un pas solennel, et nous le suivions tous, même le gros brasseur, qui tenait son bonnet de coton à la main et murmurait tout bas une prière, comme s'il se fût agi de paraître devant Dieu. Rothan seul ne bougea point de sa place. Moi, je me tenais derrière les autres, le cou tendu, regardant par-dessus leurs épaules.

La porte vitrée s'ouvrait à peine en grelottant,

qu'il y eut un nouvel éclair : la rue, avec ses pavés blancs lavés par la pluie, ses rigoles bondissantes, ses mille fenêtres, ses pignons décrépits, ses enseignes, s'élança brusquement de la nuit, puis recula et disparut dans les ténèbres.

Ce clin d'œil suffit pour voir la flèche de Saint-Étienne et ses statuette innombrables drapées dans la lumière blanche de l'éclair, le dessous des cloches attachées aux poutres noires – leurs battants et leurs cordes plongeant dans la nef – et, au-dessus, le nid de cigognes à demi déchiré par l'orage, les petits, le bec en l'air, la mère effarée, les ailes déployées, et le vieux tourbillonnant autour de l'aiguille scintillante, la poitrine bombée, le cou replié, ses longues pattes rejetées en arrière, comme pour défier les zigzags de la foudre.

C'était une vision bizarre, une vraie peinture chinoise, grêle, fine, légère, quelque chose d'étrange et de terrible sur le fond noir des nuages crevassés d'or.

Nous restions tous bouche bée sur le seuil de la brasserie, nous demandant : « Qu'avons-

nous entendu, monsieur Ulmet ?... – Que voyez-vous, monsieur Klers ? »

En ce moment, un miaulement lugubre partit au-dessus de nous, et tout un régiment de chats se mit à bondir dans les chéneaux. En même temps, un éclat de rire retentit dans la salle.

« Eh bien !... eh bien ! criait l'ingénieur, les entendez-vous ? Avais-je tort ?

– Ce n'était rien, murmura le vieux juge, grâce au ciel, ce n'était rien. Rentrons ; la pluie recommence ».

Et tout en allant reprendre sa place, il dit :

« Faut-il s'étonner, Monsieur Rothan, que l'imagination d'un pauvre vieux bonhomme comme moi radote, quand le ciel et la terre se confondent et que l'amour et la haine se marient, pour nous montrer des crimes inconnus dans notre pays jusqu'à ce jour ? Faut-il s'en étonner ? »

Nous reprîmes tous nos places avec un sentiment de dépit contre l'ingénieur, qui seul était resté calme et nous avait vus trembler ; nous

lui tournions le dos en vidant des chopes coup sur coup sans dire un mot ; lui, le coude au bord de la croisée, sifflait entre ses dents je ne sais quelle marche militaire, dont il battait la mesure des doigts sur les vitres, sans daigner s'apercevoir de notre mauvaise humeur.

Cela durait depuis quelques minutes, lorsque Théodore Blitz reprit en riant :

« M. Rothan triomphe ! Il ne croit pas aux esprits invisibles ; rien ne le trouble ; il a bon pied, bon œil et bonne oreille ! Que faut-il de plus pour nous convaincre d'ignorance et de folie ?

– Hé ! répliqua Rothan, je n'aurais pas osé le dire, mais vous définissez si bien les choses, monsieur l'organiste, qu'il n'y a pas moyen de vous désavouer, surtout en ce qui vous concerne personnellement ; car, pour mes vieux amis Schultz, Ulmet, Klers et autres, c'est différent, bien différent ; il peut arriver à tout le monde de faire un mauvais rêve pourvu que cela ne dégénère pas en habitude. »

Au lieu de répondre à cette attaque directe,

Blitz, la tête penchée, semblait prêter l'oreille à quelque bruit du dehors :

« Chut ! fit-il en nous regardant, chut ! »

Il levait le doigt, et l'expression de sa physionomie était si saisissante, que tous nous écoutâmes avec un sentiment de crainte indéfinissable.

Au même instant, de lourds clapotements se firent entendre dans le ruisseau débordé, une main chercha la clenche de la porte, et le maître de chapelle nous dit d'une voix frémissante :

« Soyez calmes... écoutez et voyez !... Que le Seigneur nous soit en aide ! »

La porte s'ouvrit, et Saphéri Mutz parut.

Quand je vivrais mille ans, la figure de cet homme serait toujours présente à ma mémoire. Il est là... je le vois... il s'avance en trébuchant... tout pâle... les cheveux pendant sur les joues... l'œil terne, vitreux... la blouse collée aux reins... un gros bâton au poing. Il nous regarde sans nous voir, comme en rêve. Un ruisseau de fange serpente derrière lui... il s'arrête, tousse et dit tout

bas, comme se parlant à lui-même :

« M’y voilà ! qu’on m’arrête... qu’on me coupe le cou... j’aime mieux ça ! »

Puis se réveillant, et nous regardant l’un après l’autre avec un mouvement de terreur :

« J’ai parlé ! Qu’est-ce que j’ai dit ? Ah ! le bourgmestre... le juge Ulmett ! »

Il avait fait un bond pour fuir, mais en face de la nuit, je ne sais quel mouvement d’épouvante le rejeta dans la salle.

Théodore Blitz venait de se lever ; après nous avoir prévenus d’un regard profond, il s’approcha de Mutz, et, d’un air de confiance, il lui demanda tout bas en montrant la rue ténébreuse :

« Il est là ?

– Oui ! fit l’assassin du même ton mystérieux.

– Il te suit ?

– Depuis la Fischbach.

– Par-derrière ?

– Oui, par-derrière.

– C’est ça, c’est bien ça, dit le maître de chapelle en nous jetant un nouveau regard, c’est toujours comme ça ! Eh bien, reste ici Saphéri, assieds-toi là près de la cheminée. – Brauer, allez chercher les gendarmes ! »

À ce mot de gendarmes, le misérable pâlit affreusement et voulut encore s’échapper, mais la même horreur le repoussa, et s’affaissant au coin d’une table, la tête entre ses mains :

« Oh ! si j’avais su... si j’avais su ! » dit-il.

Nous étions tous plus morts que vifs. Le brasseur venait de sortir. Pas un souffle ne s’entendait dans la salle : le vieux juge avait déposé sa pipe, le bourgmestre me regardait d’un air consterné, Rothan ne sifflait plus. Théodore Blitz, assis au bout d’un banc, les jambes croisées, regardait la pluie rayer les ténèbres.

Nous restâmes ainsi près d’un quart d’heure, craignant toujours que l’assassin ne prît enfin le parti de fuir, mais il ne bougeait pas, ses longs cheveux pendaient entre ses doigts, et l’eau coulait de ses habits, comme d’une gouttière, sur le plancher.

Enfin un cliquetis d'armes s'entendit dehors, les gendarmes Werner et Keltz parurent sur le seuil. Keltz, lançant un coup d'œil oblique sur l'assassin, leva son grand chapeau en disant :

« Bonne nuit, monsieur le juge de paix ».

Puis il entra et passa tranquillement une menotte au poignet de Saphéri, qui se couvrait toujours la face.

« Allons, suis-moi, mon garçon, dit-il, Werner, fermez la marche. »

Un troisième gendarme, gros et court, parut dans l'ombre, et toute la troupe sortit.

Le malheureux n'avait pas fait la moindre résistance.

Nous nous regardions les uns les autres tout pâles.

« Bonsoir, messieurs », dit l'organiste.

Il s'éloigna.

Et chacun de nous, perdu dans ses réflexions personnelles, s'étant levé, regagna son logis en silence.

Quant à moi, plus de vingt fois je tournai la tête avant d'arriver à ma porte, croyant entendre *l'autre*, celui qui suivait Saphéri Mutz, se glisser sur mes talons.

Et quand enfin, grâce au ciel, je fus dans ma chambre, avant de me coucher et d'éteindre ma lumière, j'eus la sage précaution de regarder sous mon lit, pour me convaincre que ce personnage ne s'y trouvait pas. Il me semble même avoir récité certaine prière, pour l'empêcher de m'étrangler pendant la nuit. Que voulez-vous ? – On n'est pas philosophe tous les jours.

II

Jusqu'alors j'avais considéré Théodore Blitz comme une espèce de fou mystique, sa prétention d'entretenir des correspondances avec les esprits invisibles, au moyen d'une musique composée de tous les bruits de la nature : du frémissement des feuilles, du murmure des vents, du

bourdonnement des insectes, me paraissait fort ridicule et je n'étais pas seul de mon avis.

Il avait beau nous dire que si le chant grave de l'orgue éveille en nous des sentiments religieux, que si la musique guerrière nous porte à la bataille et les airs champêtres à la contemplation, c'est que ces différentes mélodies sont des invocations aux génies de la terre, lesquels apparaissent soudain au milieu de nous, agissent sur nos organes et nous font participer à leur propre essence – tout cela me paraissait obscur, et je ne doutais pas que l'organiste ne fût un cerveau blessé.

Mais dès lors mes opinions changèrent à son égard, et je me dis qu'après tout l'homme n'est pas un être purement matériel, que nous sommes composés de corps et d'âme ; que tout attribuer au corps et tout vouloir expliquer par lui n'est pas rationnel ; que le fluide nerveux, agité par les ondulations de l'air, est tout aussi difficile à comprendre que l'action directe des puissances occultes ; qu'on ne conçoit pas comment un simple chatouillement, exercé d'après les règles

du contrepoint, dans notre oreille, provoque en nous des milliers d'émotions agréables ou terribles, élève notre âme vers Dieu, la met en présence du néant ou réveille en nous l'ardeur de la vie, l'enthousiasme, l'amour, la crainte, la pitié... Non, je ne trouvai plus cette explication satisfaisante, les idées du maître de chapelle me parurent bien plus grandes, plus fortes, plus justes et plus acceptables sous tous les rapports.

D'ailleurs, comment expliquer par le chatouillement nerveux l'arrivée de Saphéri Mutz à la brasserie ? Comment expliquer l'épouvante du malheureux, qui le forçait à se livrer lui-même, et la perspicacité merveilleuse de Blitz lorsqu'il nous disait : « Chut ! écoutez... il arrive... que le Seigneur nous protège ! »

En résumé, toutes mes préventions contre le monde invisible disparurent, et des faits nouveaux vinrent me confirmer dans cette manière de voir.

Environ quinze jours après la scène dont j'ai parlé plus haut, Saphéri Mutz avait été transféré par la gendarmerie dans les prisons de Stuttgart.

Les mille rumeurs éveillées par la mort de Grédel Dick commençaient à s'assoupir ; la pauvre fille dormait en paix derrière la colline des Trois-Fontaines, et les gens s'entretenaient des prochaines vendanges.

Un soir, vers cinq heures, au sortir du grand entrepôt de la douane, où j'avais dégusté quelques pièces de vin pour le compte de Brauer, qui se fiait plus à moi, sous ce rapport, qu'à lui-même, la tête un peu lourde, je me dirigeai par hasard dans la grande allée des Platanes, derrière l'église Saint-Étienne.

Le Rhin déployait à ma droite sa nappe d'azur, où quelques pêcheurs jetaient leurs filets ; à ma gauche s'élevaient les antiques fortifications de la ville.

L'air commençait à se rafraîchir, le flot chantait son hymne éternel, les brises du Schwartz-Wald agitaient le feuillage, et comme j'allais ainsi, ne songeant à rien, tout à coup les sons d'un violon frappèrent mon oreille.

J'écoutai.

La fauvette à tête noire ne met pas plus de grâce, de délicatesse, dans l'exécution de ses trilles rapides ni d'enthousiasme dans le jet de son inspiration.

Mais cela ne ressemblait à rien ; cela n'avait ni repos ni mesure : c'était une cascade de notes délirantes d'une justesse admirable, mais dépourvues d'ordre et de méthode.

Et puis, à travers l'élan de l'inspiration, quelques traits aigres, incisifs, vous pénétraient jusqu'à la moëlle des os.

« Théodore Blitz est ici », me dis-je en écartant les hautes branches d'une haie de sureau au pied du talus.

Alors je me vis à trente pas de la poste, près du guévoir couvert de lentilles d'eau, où des grenouilles énormes montraient leur nez camard. Un peu plus loin s'élevaient les écuries avec leurs larges hangars, et la maison d'habitation toute décrépite. Dans la cour, entourée d'un mur à hauteur d'appui et d'une grille vermoulue, se promenaient cinq ou six poules, et sous la grande échoppe couraient des lapins, la croupe en l'air,

la queue en trompette ; ils me virent et disparurent comme des ombres sous la porte de la grange.

Pas un autre bruit que le murmure du fleuve et la fantaisie bizarre du violon ne s'entendait.

Comment diable Théodore Blitz était-il là ?

L'idée me vint qu'il expérimentait sa musique sur la famille des Mutz, et, la curiosité me poussant, je me glissai derrière le petit mur d'enceinte, pour voir ce qui se passait à la ferme.

Les fenêtres en étaient toutes grandes ouvertes, et, dans une salle basse, profonde, aux poutres brunes, de plain-pied avec la cour, j'aperçus une longue table servie avec toute la somptuosité des fêtes de village ; plus de trente couverts en faisaient le tour ; mais ce qui me stupéfia, ce fut de ne voir que cinq personnes en face de ce grand service : le père Mutz, sombre et rêveur, en habit de velours noir à boutons de métal, sa large tête osseuse, grisonnante, contractée par une pensée fixe, ses yeux caves en arrêt devant lui ; – le gendre, figure sèche, insignifiante, le col de sa chemise remontant

jusqu'au dessus de ses oreilles ; – la mère, en grand bonnet de tulle, l'air égaré ; – la fille, assez jolie brune, coiffée d'un béguin de taffetas noir à paillettes d'or et d'argent, le sein enveloppé d'un fichu de soie aux mille couleurs ; – enfin, Théodore Blitz, le tricorne sur l'oreille, le violon serré entre l'épaule et le menton, ses petits yeux scintillants, la joue relevée par une grosse ride, et les coudes allant et venant comme ceux d'une cigale qui racle son ariette stridente dans les bruyères.

Les ombres du soleil couchant, la vieille horloge avec son cadran de faïence à fleurs rouges et bleues, le coin d'une herse sur lequel retombait le rideau de l'alcôve à carreaux gris et blancs, et surtout la musique de plus en plus discordante, me produisirent une impression indéfinissable : je fus saisi d'une véritable terreur panique. – Était-ce l'effet du rudesheim que j'avais trop longtemps respiré ? Étaient-ce les teintes blafardes du soir qui venait ? Je l'ignore ; mais, sans regarder davantage, je me glissais tout doucement, les reins courbés, le long du mur, pour regagner la route, quand un chien énorme

bondit vers moi de toute la longueur de sa chaîne et me fit pousser un cri de surprise.

« Tirik ! » cria le vieux maître de poste.

Et Théodore, m'ayant aperçu, s'élança de la salle en criant :

« Eh ! c'est Christian Spéciès ! Entrez donc, mon cher Christian ; vous arrivez à propos ! »

Il traversa la cour, et, venant me prendre au bras :

« Mon cher ami, me dit-il avec une animation singulière, voici l'heure où le *noir* et le *blanc* sont aux prises... Entrez... entrez ! »

Son exaltation m'épouvantait, mais il ne voulut pas écouter mes observations, et m'entraîna sans qu'il me fût possible de faire aucune résistance.

« Vous saurez, cher Christian, disait-il, que nous avons baptisé ce matin un ange du Seigneur, le petit Nickel-Saphéri Brêmer. J'ai salué sa venue dans ce monde de délices par le chœur des *Séraphins*. Et maintenant, figurez-vous que les trois quarts de nos invités sont en fuite. Hé ! hé !

hé ! Entrez donc, vous êtes le bienvenu ».

Il me poussait par les épaules, et, bon gré mal gré, je franchis le seuil.

Tous les membres de la famille Mutz avaient tourné la tête. J'eus beau refuser de m'asseoir, ces gens enthousiastes m'entouraient :

« Celui-ci fera le sixième ! criait Blitz, le nombre six est un beau nombre ! »

Le vieux maître de poste me serrait les mains avec émotion, disant :

« Merci, monsieur Spéciès, merci d'être venu ! On ne dira pas que les honnêtes gens nous fuient... que nous sommes abandonnés de Dieu et des hommes !... Vous resterez jusqu'à la fin ?

– Oui, balbutia la vieille avec un regard suppliant, il faut que M. Spéciès reste jusqu'à la fin ; il ne peut nous refuser cela. »

Je compris alors pourquoi cette table était si grande, et le nombre des convives si petit : tous les invités du baptême, songeant à Grédel Dick, avaient trouvé des prétextes pour ne pas venir.

L'idée d'un pareil abandon me serra le cœur.

« Mais certainement, répondis-je, certainement... je reste... et c'est avec plaisir... avec un grand plaisir. »

Les verres furent remplis, et nous bûmes d'un vin âpre et fort, d'un vieux *markobrüner* dont le bouquet austère me remplit de pensées mélancoliques.

La vieille, me posant sa longue main sur l'épaule, murmura :

« Encore un petit coup, monsieur Spéciès, encore un petit coup ! »

Et je n'osai refuser.

En ce moment, Blitz, plongeant son archet sur les cordes vibrantes, me fit passer un frisson glacial par tous les membres.

« Ceci, mes amis, s'écria-t-il, est l'invocation de Saül à la pythonisse ! »

J'aurais voulu fuir ; mais, dans la cour, le chien hurlait d'une façon lamentable, la nuit venait, la salle se remplissait d'ombres ; les traits accentués du père Mutz, ses yeux égarés, la pression douloureuse de ses larges mâchoires

n'avaient rien de rassurant.

Blitz râclait, râclait toujours son invocation à tour de bras ; la ride qui contournait sa joue gauche se creusait de plus en plus, la sueur perlait sur ses tempes.

Le maître de poste remplit de nouveau nos verres, et me dit d'un accent sourd, impérieux :

« À votre santé !

– À la vôtre, monsieur Mutz ! » répondis-je en tremblant.

Tout à coup, l'enfant dans son berceau se prit à vagir, et Blitz, par une ironie diabolique, l'accompagna de notes aigres en criant :

« C'est l'hymne de la vie... hé ! hé ! hé ! Bien des fois le petit Nickel le chantera jusqu'à ce qu'il soit chauve... hé ! hé ! hé ! »

La vieille horloge, en même temps, grinça dans son étui de noyer, et comme je levais les yeux, étonné de ce bruit, je vis sortir de la patraque un petit automate, sec, chauve, les yeux creux, le sourire moqueur, bref, la Mort qui s'avavançait à pas comptés et qui se mit à faucher

par secousses quelques brins d'herbes peints en vert au bord de la boîte. Puis, au dernier coup, elle fit demi-tour et rentra dans son trou comme elle était venue.

« Que le diable emporte l'organiste de m'avoir conduit ici ! me dis-je ; un joli baptême... et des gens bien gais... hé ! hé ! hé ! »

Je remplis mon verre pour me donner du courage.

« Allons... allons... le sort en est jeté ; personne n'échappe à son sort ; j'étais destiné, depuis l'origine des siècles, à sortir ce soir de la douane, à me promener dans l'allée de Saint-Étienne, à venir malgré moi dans cet abominable coupe-gorge, attiré par la musique de Blitz ; à boire du *markobrügger* qui sent le cyprès et la verveine, et à voir la Mort faucher des herbes peintes... c'est drôle... c'est véritablement drôle. »

Aussi rêvais-je, en riant du sort des hommes, lesquels se croient libres et sont conduits par des fils attachés aux étoiles. Les mages l'ont dit, il faut les croire.

Je riais donc dans l'ombre, quand la musique se tut.

Un grand silence suivit ; l'horloge continuait seule son tic-tac monotone ; et dehors, la lune, au-delà du Rhin, montait lentement derrière le feuillage tremblotant d'un peuplier ; sa pâle lumière ricochait sur les vagues innombrables. Je voyais cela, et dans cette lumière passait une barque noire ; un homme debout sur la barque, également noir, le demi-manteau flottant sur les reins, et le grand chapeau à larges bords garni de banderoles.

Il passa comme un rêve. – Je sentais alors mes paupières s'appesantir.

« Buvons ! » cria le maître de chapelle.

Les verres cliquetèrent.

« Comme le Rhin chante bien ! il chante le cantique de Barthold Gouterolf, fit le gendre.
« *Ave... ave... Stella !...* »

Personne ne répondit !

Au loin, bien loin, on entendait deux rames battre le flot en cadence.

« C'est aujourd'hui que Saphéri doit recevoir sa grâce ! » s'écria tout à coup le vieux maître de poste d'une voix enrouée.

Il ruminait sans doute cette pensée depuis longtemps. C'est elle qui le rendait si triste. Moi, j'en eus la chair de poule.

« Il songe à son fils, me dis-je, à son fils qu'on doit pendre ! »

Et je me sentis froid le long du dos.

« Sa grâce ! fit la fille avec un éclat de rire étrange, oui... sa grâce !... »

Théodore me toucha l'épaule, et, se penchant à mon oreille, me dit :

« Les esprits arrivent !... ils arrivent !...

– Si vous parlez de cela, cria le gendre dont les dents claquaient, si l'on parle de ça, moi, je m'en vais !...

– Va-t'en, va-t'en, trembleur ! répondit la fille ; on n'a pas besoin de toi.

– Eh bien ! oui, je m'en vais », dit-il en se levant.

Et, décrochant son feutre de la muraille, il sortit à grands pas.

Je le vis passer rapidement devant les fenêtres et j'enviai son sort.

Comment faire pour m'en aller ?

Quelque chose marchait sur le mur en face ; je regardai, les yeux écarquillés de surprise, et je reconnus que c'était un coq. Plus loin, entre les palissades vermoulues, le fleuve brillait et ses grandes lames se déployaient lentement sur la grève ; la lumière sautillait dessus comme un nuage de mouettes aux grandes ailes blanches. Ma tête était pleine d'ombres et de reflets bleuâtres.

« Écoute, Pétrus, cria la vieille au bout d'un instant, écoute : c'est toi qui es cause de ce qui nous arrive !

– Moi ! fit le vieillard d'un accent sourd, irrité, moi j'en suis la cause ?

– Oui, tu n'as jamais eu pitié de notre garçon ; tu ne lui passais jamais rien ! Est-ce que tu ne pouvais pas lui laisser prendre cette fille ?

– Femme, dit le vieillard, au lieu d’accuser les autres, songe que le sang retombe sur ta tête. Depuis vingt ans, tu n’as fait que me cacher les fautes de ton fils. Quand je l’avais puni de son méchant cœur, de sa mauvaise colère, de son ivrognerie, toi, tu le consolais, tu pleurais avec lui, tu lui donnais de l’argent en cachette, tu lui disais : « Ton père ne t’aime pas... c’est un homme dur ! » Et tu mentais, pour te faire aimer plus. Tu me volais la confiance et le respect qu’un enfant doit à ceux qui l’aiment et qui le corrigent. Et quand il a voulu prendre cette fille, je n’avais plus assez de force pour le faire obéir.

– Tu n’avais qu’à dire oui ! hurla la vieille.

– Et moi, dit le vieillard, j’ai voulu dire non, parce que ma mère, ma grand-mère, et tous les hommes et les femmes de la famille, ne pouvaient recevoir cette païenne dans le ciel !

– Dans le ciel ! ricana la vieille, dans le ciel. »

Et la fille d’un ton aigre ajouta :

« Depuis que je me rappelle, le père ne nous a jamais donné que des coups.

– Parce que vous les méritiez, répondit le vieillard ; ça me faisait plus de peine qu'à vous !

– Plus de peine... hé ! hé ! hé ! plus de peine ! »

En ce moment, une main me toucha le bras ; je tressaillis, c'était Blitz ; un rayon de lune, ricochant sur les vitres, l'éclaboussait de lumière ; sa figure pâle, sa main étendue ressortaient sur les ténèbres. Je suivis du regard la direction de son doigt, car il me montrait quelque chose, et je vis le plus terrible spectacle dont il me souvienne : – une ombre immobile, bleue, se détachait devant la fenêtre, sur la nappe blanche du fleuve ; cette ombre avait la forme humaine, et semblait suspendue entre le ciel et la terre ; sa tête tombait sur la poitrine, ses coudes se dressaient en équerre le long de l'échine, et les jambes toutes droites s'allongeaient en pointe.

Comme je regardais, les yeux arrondis et bridés d'épouvante, chaque détail m'apparaissait dans cette figure blafarde ; je reconnus Saphéri Mutz, et, au-dessus de ses épaules voûtées, la corde, le croc et le cadre du gibet ; puis, au bas de

ce funèbre appareil, une figure blanche, à genoux, les cheveux épars : Grédel Dick, les mains jointes, en prière.

Il paraît qu'au même instant tous les autres virent comme moi cette apparition étrange, car j'entendis le vieux gémir :

« Seigneur Dieu... Seigneur Dieu, ayez pitié de nous ! »

Et la vieille, d'une voix basse, suffoquée, murmura :

« Saphéri est mort ! »

Elle se prit à sangloter.

Et la fille cria :

« Saphéri ! Saphéri ! »

Mais alors tout disparut, et Théodore Blitz, me prenant par la main, me dit :

« Partons. »

Nous sortîmes. La nuit était belle ; les feuilles tremblotaient avec un doux murmure.

Et comme nous courions tout effarés dans la grande allée des Platanes, une voix lointaine,

mélancolique, chantait sur le fleuve la vieille ballade allemande :

*La tombe est profonde et silencieuse,
Son bord est horrible !
Elle étend un manteau sombre,
Elle étend un manteau sombre,
Sur la patrie des morts.*

« Ah ! s'écria Blitz, si Grédel Dick n'avait pas été là, nous aurions vu *l'autre*, le grand noir, décrocher Saphéri ; mais elle priait pour lui, la pauvre âme... elle priait pour lui... Ce qui est *blanc* reste *blanc* ! »

Et la voix lointaine, toujours plus faible, reprit au murmure des vagues :

*La mort n'a pas d'échos
Pour le chant du rossignol.
Les roses qui croissent sur la tombe,*

*Les roses qui croissent sur la tombe,
Sont des roses de douleur.*

Or, la scène horrible qui venait de s’accomplir sous mes yeux, et cette voix lointaine, mélancolique, – qui s’éloignait de plus en plus, finit par s’éteindre dans l’étendue – me sont restées comme une image confuse de l’infini, de cet infini qui nous absorbe impitoyablement et nous engloutit sans retour ! Les uns en rient, comme l’ingénieur Rothan ; les autres en tremblent comme le bourgmestre ; d’autres en gémissent d’un accent plaintif, et d’autres, comme Théodore Blitz, se penchent sur l’abîme pour voir ce qui se passe au fond. Mais tout cela revient au même, et la fameuse inscription du temple d’Isis est toujours vraie : « Je suis celui qui est, – et nul n’a jamais pénétré le mystère qui m’entoure, nul ne le pénétrera jamais. »

Table

L'oreille de la chouette.....	4
Crispinus ou l'histoire interrompue	28
Le bourgmestre en bouteille.....	47
Le cabaliste Hans Weinland.....	82
Le bouc d'Israël	114
Une nuit dans les bois	131
La reine des abeilles	162
Messire Tempus	188
Le Requiem du corbeau	201
L'œil invisible	227
Le chant de la Tonne	263
La tresse noire	279
Le Blanc et le Noir	292

Cet ouvrage est le 185^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.